L'ECRAN FANTASTIQUE

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

DESTRUCTEUR
CONAN 2

FRACASSANT
INDIANA JONES

ENFIN
DUNE

ORWELL
A L'ECRAN
1984

M 1462-48-20 F SEPTEMBRE 84/N°48/20 F-CANADA 2.75 $-SUISSE 6.50 FS

Chaque mois, Moto Verte vous offre l'évasion.

Regardez cette photo. Cette moto n'est pas faite pour aller au boulot. C'est évident. Demandez-lui plutôt de vous emmener à la campagne. Elle adore ça. Plus vous la conduisez loin des routes, plus elle vous donnera de satisfactions. Elle aime la nature, les petits sentiers, les loisirs, l'évasion. C'est une moto verte.

Et ce pilote? Vous avez déjà vu un motocycliste plus décontracté, plus à l'aise sur sa moto? Regardez-le : il vous invite. "Faites comme moi, venez jouer dans la nature, avec une moto amusante et alerte!".

Ce pilote, c'est un "vert". Un amateur de moto verte. Pas n'importe lequel. Cet amateur est un professionnel. C'est un journaliste de Moto Verte.

Moto Verte, c'est le seul journal consacré exclusivement à la moto verte. Fait par des verts, pour les verts. Mais pas seulement en vert. Moto Verte, avec 84 pages dont 52 en quadrichromie, vous en fait voir de toutes les couleurs. Sérieusement, mais sans perdre le sens de l'humour.

Chaque mois, Moto Verte vous offre l'évasion.



moto verte

le journal de tous les verts

ph. cornut studio a. chatenet

Sommaire



Grace Jones

REDACTION : Directeur/Rédacteur en chef : Alain Schlockoff. **Comité de Rédaction :** Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Jean-Pierre Fontana, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. **Collaborateurs :** Elisabeth Campos, Hervé Dumont, Alain Gauthier, Michel Gires, Norbert Moutier, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Claude Scasso, Tchalaï Unger, Caroline Vié. **Ont également collaboré à ce numéro :** C.J. Henderson, Marcus Leicht. **Maquette :** Michel Ramos. **Illustrateur :** Nicolas Tournier. **Correspondants :** Forrest J. Ackerman, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Giuseppe Salza, Riccardo F. Esposito (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny de Laet (Belgique), Philip Nutman (Londres). **Remerciements :** Forrest J. Ackerman, Denise Breton, Roger Dagieu, Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate, Uwe Luserke, et les services de presse de : C.I.C., Warner-Columbia, U.G.C., Walt Disney, Fox-Hachette, Lucasfilm, Cannon Group, New World Pictures, EMI, Gaumont.
EDITION : Directeur de la publication : Alain Cohen. **Abonnements :** Média-Presse Edition, 92 Champs-Elysées, 75008 Paris. **Tarifs :** 11 numéros : 180 F (Europe : 210 F). Autres pays (par avion) : nous consulter. **Inspection des ventes :** ELVIFRANCE, 201, rue Lecourbe, 75015 Paris. Tél. : 828.43.70. **PUBLICITE :** S.E.P.I. 36 bis, rue Scheffer 75016 Paris. Tél. : 704.74.10. **Directrice de la publicité :** Nicole Mai. **Notre couverture :** Arnold Schwarzenegger dans « Conan le destructeur » (C.I.C.). L'Ecran Fantastique Magazine est édité par Média-Presse Edition. Commission paritaire : n° 55957. Distribution : NMPP. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Dépot légal : 3e trimestre 1984. Composition et montage : Cadet Photocomposition. Photogravure quadri : SIGMA Color. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Ce numéro a été tiré à 55 000 exemplaires. **L'Ecran Fantastique n° 49 paraîtra début octobre 1984. Edition :** Média-Presse Edition, 92, avenue des Champs Elysées, 75008 Paris. Téléphone : 562.03.95. **Rédaction :** 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.

STRESS

Entretien avec Jean-Louis Bertuccelli

Paris. Mi-juillet. Une chaleur étouffante s'est abattue sur la capitale dont les activités tourneront désormais au ralenti jusqu'en septembre. Pourtant, dans un studio de cinéma situé à deux pas de Montparnasse, Jean-Louis Bertuccelli n'a pas le temps d'avoir chaud. Enfermé dans une petite pièce de 20 m² encombrée de bobines et de morceaux de pellicule suspendus un peu partout, il termine le montage de *Stress*, son nouveau film (interprété par Carole Laure, Guy Marchand et André Dussolier), qui doit sortir sur les écrans le 19 septembre prochain.

Ce sera l'un des événements de la rentrée à la fois par l'importance de sa campagne de lancement mais aussi par le fait que *Stress* est un film fantastique français, et dieu sait qu'ils ne sont guère légions ! Nous ne pouvions donc nous empêcher d'aller poser quelques questions à ce réalisateur qui, souvenez-vous, a déjà flirté avec le genre qui nous intéresse grâce à *L'imprécateur* en 1977.

Pourquoi un titre comme *Stress* ?

A l'origine, il était question d'un autre titre, « La cicatrice », mais il n'a pas été retenu d'une part parce qu'il dévoilait trop l'histoire et d'autre part parce que le terme « cicatrice » avait un côté un peu répugnant. Le titre choisi maintenant correspond tout-à-fait au film : le stress, c'est quelque chose que crée l'organisme pour se défendre contre une agression psychologique ou physique.

***Stress* appartient à quel genre ?**

Je n'ai pas envie de le définir, ce qui équivaudrait à l'enfermer dans une catégorie. Un film peut être à la fois psychologique ou d'angoisse. En France, on a toujours tendance à vouloir mettre des étiquettes. Pour moi, *Stress*, c'est du cinéma : c'est-à-dire une intrigue solide dans laquelle on trouve des rapports psychologiques, du suspense et, à un certain moment, un virage vers le fantastique. Partir du réel pour dévier vers le fantastique, c'est ce que j'ai vraiment transformé dans l'idée originale, pour décoller.

Vous avez donc participé au scénario...





Jean-Louis Bertuccelli dirigeant Guy Marchand (photo de plateau).

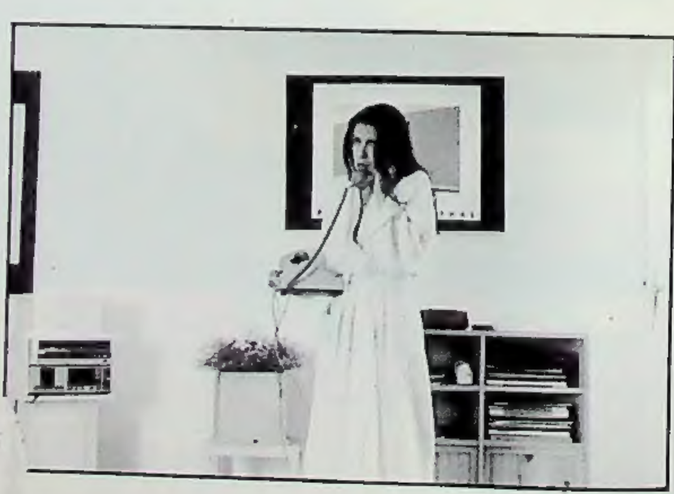
Oui. C'est d'ailleurs la première fois que j'ai autant travaillé sur un scénario. Ce n'est pas un film dont j'ai eu l'idée au départ. On m'a soumis une vingtaine de pages (l'œuvre d'un jeune écrivain, André Grall) que Bertrand Tavernier avait déjà eues entre les mains et j'ai tout de suite été motivé par cette histoire appartenant à un genre que je n'avais jamais abordé et qui ne se fait pas souvent en France. J'aime bien changer de genre à chaque fois pour avoir ainsi l'impression de redémarrer comme si c'était un premier film. C'était un peu un pari de prendre un récit (appartenant à la série B avec maniaque et coups de téléphone anonymes) et de le réaliser à la manière anglo-saxonne (dans la lignée des films d'Hitchcock ou de De Palma) tout en y apportant, de par mes origines, quelque chose de latin dans la chaleur des personnages et l'émotion. Car je pense qu'un film c'est avant tout de l'émotion.

Est-ce vous qui avez choisi les acteurs ?

Oui. J'ai beaucoup d'admiration pour Guy Marchand et, à la lecture du scénario, il m'est apparu comme l'acteur idéal pour le personnage, ce « monsieur-tout-le-monde » qui peut avoir un grain de folie. Son personnage est très émouvant, un peu à la *M le maudit* mais aussi *Frankenstein*.

Pour Carole Laure, le hasard a fait qu'elle avait lu le scénario chez son agent et c'est elle qui m'a contacté pour me dire qu'elle avait envie de faire ce film. Elle joue un rôle très difficile — celui d'une personne agressée — auquel il faut apporter beaucoup de petits détails. Dans le film elle est manucure et ce n'est pas du tout par hasard. C'est d'abord un métier qu'on ne voit pas beaucoup au cinéma et ensuite, le fait de s'occuper des mains des hommes crée des tas de situations où elle peut être amenée à se demander si celui qui lui confie ses mains n'est pas justement celui qui la terrorise.

Il y a aussi la petite gamine, la fille de Carole Laure dans le film, qui est extraordinaire ! L'histoire la dépassait un peu et pour obtenir d'elle les réactions souhaitées je





me suis vraiment mis à son niveau. J'ai joué avec elle en lui faisant croire que les acteurs n'étaient pas au courant des répliques qu'elle devait leur adresser...

Combien de temps a duré le tournage ?

Financièrement, le projet s'est monté très vite, en deux mois — les producteurs étant distributeurs. Quant au tournage proprement dit, il a duré huit semaines à Paris et aux environs.

Est-ce un film qui coûte cher ?

C'est un budget moyen, environ 10 000 000 de francs. On a beaucoup soigné la technique.

Avez-vous justement utilisé des techniques particulières ?

J'ai utilisé des mouvements de grue ainsi que la steadycam comme dans ce plan où l'on voit un homme monter un escalier, une chignole en main, pour aller percer une porte derrière laquelle se trouve une petite fille.

Avez-vous eu recours à des effets spéciaux ?

De sang, oui. Mais ce n'est toutefois pas un film sanguinolent car l'histoire ne s'y prête pas. Mais on y trouve de la violence et des meurtres (une dague rentrant dans le ventre d'une fille, un homme étranglé, des agressions etc.).

Mais il y a surtout un rebondissement que je trouve original et qui survient à partir du moment où l'on connait le coupable. Dès cet instant, l'on ne se pose plus la question de savoir « qui agresse » mais plutôt « pourquoi », car ce que fait cet « homme dans l'ombre » paraît vraiment très étrange. Ce « pourquoi », on ne le comprend évidemment qu'à la fin.

Trouvera-t-on dans *Stress* des références à Hitchcock ou à un autre réalisateur ?

Je pense que le public découvrira lui-même les références. J'ai peu de culture cinématographique, donc je ne peux pas dire si, en adaptant le scénario, je pensais à Hitchcock ou à De Palma. J'ai réalisé le film comme je le sentais. On m'avait même, avant de tourner *Stress*, offert le bouquin de Truffaut sur Hitchcock mais je n'ai pas voulu le lire car j'avais peur de me faire prisonnier de références. J'ai préféré le lire après. La mise en scène est imposée par la séquence elle-même donc, évidemment, quand on doit fracasser une porte pour tuer une personne se trouvant derrière, il n'existe pas 36 façons de filmer cela. Moi, je n'ai pas de style particulier de mise en scène, c'est l'histoire elle-même qui possède un style à trouver. Dans *Stress* j'ai inclus beaucoup d'éléments actuels (la vidéo, une mallette permettant de réaliser un électrocardiogramme à distance par téléphone) dans une histoire, somme toute, classique.

Quelle est votre façon de travailler ? Utilisez-vous un storyboard ?

Non, pas de storyboard. Je n'aime pas spécialement préparer à l'avance car quand on sait trop ce que l'on veut, on se met des œillères et on risque de rater des choses qui pourraient se passer sur le moment. Je suis d'ailleurs favorable à un travail de collaboration que ce soit avec les acteurs ou l'équipe technique.

Avec *Stress*, c'était la première fois que je réalisais un film sans arrière-plan sociologique ou politique. Il s'agissait uniquement d'une histoire à raconter mais je me suis rendu compte que c'est beaucoup plus difficile que lorsqu'on fait des films porteurs d'une certaine « idéologie ». C'est donc un film de divertissement et pour la première fois j'ai vraiment eu le sentiment de m'amuser — tout en travaillant — avec les éléments qui font un film (images, musique, ambiances). Il s'agit vraiment d'une fiction. Ce n'est en aucun cas un regard critique sur la vie de tous les jours.

Avez-vous expérimenté vous-même des situations analogues à celle de Carole Laure dans le film ?

Oui. Il m'est arrivé une chose extraordinaire, et ceci juste avant le tournage. J'ai reçu des coups de téléphone anonymes pendant quelques jours. Un matin, j'ai même trouvé ma voiture pleine d'ordures. J'ai vécu durant trois semaines l'histoire de *Stress*. Mais au lieu d'en avoir peur, j'y ai puisé des idées. Cela m'a motivé. Je savais de quoi je parlais mais il m'arrivait aussi par moment de devenir paranoiaque, me demandant s'il n'y avait pas quelqu'un derrière la porte quand je rentrais chez moi le soir.

Mais votre propre histoire se termine bien ?

Oui, car j'ai réussi à savoir qui c'était et pourquoi.

Les décors dans *Stress* semblent revêtir une importance particulière...

Le décor pour moi est primordial, aussi important que les acteurs. J'y ai beaucoup travaillé. Pour l'appartement de Carole Laure par exemple, on ne pouvait pas tourner dans n'importe quel endroit. Il fallait un balcon, des baies vitrées et un vis-à-vis pour bien sentir que l'on pouvait l'observer. Nous avons tourné en banlieue, à Ville d'Avray, et toutes ces rues désertes sont vraiment angoissantes.

Nous avions aussi une scène très importante à tourner qui devait se passer dans un château. On a ratissé toute la région avant de trouver un château qui convienne, qui ait une originalité. On a trouvé une demeure étrange, comme dans les contes de fées, toute blanche. Dès que je l'ai vue, j'ai eu le déclic.

La photo également est très recherchée...

J'ai voulu que l'image ait un certain ton de couleurs, qu'il y ait aussi des effets d'ombre. J'ai utilisé des éclairages très réalistes, des tons orange ou jaune. Il ne fallait pas avoir peur de créer un climat et peu importe si ce n'est pas réaliste qu'il y ait telle lumière sur tel mur. Ce qui est important, c'est l'impact de l'image. L'histoire n'est pas réaliste, donc pas de lumières réalistes.

Tout cela fait partie de la magie du cinéma, qui est d'essence fantastique car on peut tout inventer, recréer la réalité.

Allez-vous continuer dans cette voie ?

Je ne sais pas encore. j'aime bien changer chaque fois de genre, ce qui n'est pas facile en France. Si vous faites un film qui marche (ce qui m'est arrivé avec *Dr Françoise Gailland*) le système vous demande de refaire pareil parce que cela sécurise tout le monde, mais moi je m'en sens incapable.

J'attends de voir si *Stress* va marcher et ensuite on avisera. J'aimerais bien faire une comédie.

Propos recueillis par
Gilles Polinien





FRANKENSTEIN 90

Malgré une carrière relativement restreinte, Alain Jessua a su s'imposer auprès du public avec des œuvres situées aux frontières du Fantastique (Armaguedon, Les chiens) *ou de science-fiction* (Paradis pour tous). *Le voir se mesurer aujourd'hui au mythe de Frankenstein n'est donc pas une surprise pour nous. L'occasion étant par trop rare de rencontrer un réalisateur français s'intéressant à notre genre de prédilection, c'est lors du mixage de* Frankenstein 90 *que nous sommes allés le trouver...*

● ***D'où vient votre passion pour le cinéma fantastique ?***

Je pense que cela fait partie de moi, mais un créateur n'est jamais tout à fait lucide par rapport à lui-même. Il y a des sujets qui vous attirent, que vous avez envie de traiter et puis, comme par hasard, vous vous apercevez qu'ils ont toujours des relents de fantastique ou se situent quelque peu hors de notre réalité quotidienne. En général, lorsqu'on touche aux grands mythes, on atteint forcément le fantastique et ce qui me plait, c'est que les grands mythes sont éternels. Le cas le plus passionnant en l'occurrence, c'est cette expérience que je viens d'avoir avec Frankenstein. Déjà, après *Traitement de choc*, j'avais envie d'en faire une adaptation. C'était alors une option sérieuse, mais à ce moment est sorti *Chair pour Frankenstein* de Morrissey, ce qui bloquait le sujet pour quelques années. Puis, j'ai songé un temps à en faire un opéra mais le projet a avorté. Après *Paradis pour tous*, il fallait vraiment que je tourne un film très rapidement. Je ne voulais pas faire un « polar » parce que personnellement, le genre ne m'intéresse pas. Je suis donc revenu sur ce sujet et là, j'ai pensé à utiliser Eddy Mitchell dans le rôle de la créature. Cela a fait un déclic ! J'ai contacté Paul Gegauff et ensemble, on s'est amusé pendant deux mois et demi à écrire le scénario. Pour en revenir aux grands mythes, ce qui est extraordinaire, c'est que finalement, malgré toutes les libertés que nous avons prises avec le sujet, nous sommes retombés sur l'essentiel de ce qui fait la force de ce vieux rêve de l'Humanité : créer la Vie. Maintenant que le film est terminé, je comprends que si le roman de Mary Shelley a connu un tel succès et a tant été adapté au théâtre comme au cinéma, c'est parce que le thème est d'une puissance incroyable.

● ***Mais déjà avant Frankenstein 90, vous étiez attiré par le Fantastique.***

Quand j'avais seize-dix-sept ans, j'ai adoré Kafka. Ce qui me fascinait chez lui, c'était que l'utilisation d'un fantastique quotidien vous permettait d'avoir une ouverture sur le monde actuel et sur le monde de demain. Tout à coup, il y avait une suppression de la psychologie classique et, par un développement exceptionnel de la sensibilité, l'auteur arrivait dans les années vingt à avoir une prémonition de ce que serait le monde de demain. C'est certainement en cela que le fantastique m'a attiré. C'est d'ailleurs un fantastique très bridé de ma part.

● ***Volontairement ?***

Oui, car le fantastique à la Lovecraft avec tous ses accessoires traditionnels ne m'intéresse pas. Je trouve beaucoup plus extraordinaire d'avoir une rue normale et d'y insérer un petit détail insolite qui la rende fantastique.

● ***Pensez-vous vous rattacher à une certaine tradition française du Fantastique ?***

Je n'y ai jamais pensé. Il y a bien eu pendant la guerre nombre de films qui allaient dans ce sens. Je pense aux *Visiteurs du soir, La main du diable, Le pays sans étoiles, La nuit fantastique*... Mais là, il faut être juste : il est très difficile de faire un film fantastique qui soit actuel. C'est le problème majeur auquel se trouve confronté un réalisateur. J'adore le fantastique mais encore faut-il le rendre acceptable. Vous prenez donc un risque, surtout en France où les gens sont très matérialistes, où ils ne s'en laissent pas conter. Je ne dis pas



ENTRETIEN AVEC ALAIN JESSUA

qu'il y ait un refus du public, mais il faut le faire entrer dans cet univers. La facilité avec *Frankenstein 90*, c'est que tout le monde accepte le mythe, mais le problème est beaucoup plus compliqué lorsque vous créez vous-même le point de départ. Il risque alors d'y avoir un refus.

● *N'est-ce pas ce qui s'est passé pour* Paradis pour tous *?*

Non. Là, c'est, à mon avis, quelque chose de beaucoup plus grave, qui m'a vraiment choqué. Cela vous semblera sans doute très immodeste de ma part, mais je crois que *Paradis pour tous* est un des films les plus achevés que j'aie fait. C'est un film très angoissant, qui fait mal. Pour ne rien vous cacher, je l'ai revu il y a trois semaines en vidéo et là, j'ai compris, le film met très mal à l'aise. Les gens n'ont pas refusé le postulat mais j'ai obtenu des réactions très virulentes concernant certaines scènes. Par exemple, il y avait cette séquence où cet homme qui a subit le flashage, une méthode qui irradie une zone du cerveau pour normaliser les gens et les adapter à notre vie, où cet homme donc faisait l'amour avec sa femme, un peu comme une machine. Il fait très bien l'amour mais sans aucun sentiment. J'avais donc réalisé une scène d'amour très froide, totalement désincarnée. Vous ne pouvez pas vous imaginer les réactions que j'ai obtenu de la part des critiques ! Leur grande question, c'était : « Pourquoi le fait d'être « désangoissé » vous permet-il d'accomplir des prouesses en amour ? ». C'est donc bien que je touchais là quelque chose qui fait partie des angoisses de chacun d'entre nous. Quel est l'homme amoureux qui ne connait pas cette peur de ne pas être à la hauteur, du moins la première fois ? C'est normal. Et la femme doit bien ressentir la même chose. Or, comme je touchais à une chose qui gênait, il y a eu rejet.

● *A-t-il été difficile de monter un projet comme* Frankenstein 90 *?*

Non. J'ai eu l'idée de faire cette adaptation, puis nous avons écrit le scénario avec une certaine facilité et quand j'ai annoncé *Frankenstein* avec dans le rôle du monstre, Eddy Mitchell, les gens ont accepté. Bien sûr, le projet a mis quelques mois à se monter mais cela n'a pas été très difficile.

● *En fait, qu'est-ce qui a fait vendre : l'histoire ou Eddy Mitchell ?*

L'histoire, les gens la connaissait. D'autre part, on me connait également et on sait que la Fantastique est un genre dans lequel j'évolue comme un poisson dans l'eau. On savait de plus que je le ferais avec un certain humour sans quoi, je n'aurais pas pris Eddy dans le rôle de la créature. Tous ces facteurs ont donné confiance aux financiers. Dans ce cas précis, les gens n'étaient pas effrayés à l'idée d'investir dans un film fantastique car *Frankenstein* fait partie d'un patrimoine. Malheureusement, il n'est pas dit que si je me présentais demain avec un nouveau projet de film fantastique, je puisse le mener à bien, fort de l'expérience de *Frankenstein 90*.

● *Etes-vous resté proche du livre ?*

Je raconte l'histoire d'un descendant de Victor qui a le virus des Frankenstein, à savoir créer la vie. Lui est spécialisé dans l'électronique, aussi il remplace le cerveau par une « puce ». Et tout se reproduit comme dans le livre mais avec humour. Le personnage du monstre, qui s'appelle Franck, est un personnage très gentil mais qui ne connait pas sa force. Il commet quelques bévues même si somme toute, il est beaucoup plus réussi que l'autre. C'est un peu l'histoire d'un naïf qui est projeté dans la vie. Peu à peu, une espèce de tendresse s'instaure entre Franck et son créateur, et je crois que ce sont ces rapports qui font la qualité du film. Evidemment, Franck tombe amoureux d'Elisabeth, la compagne de Victor, alors on lui crée une femme sur mesure, Adelaïde...

Ce qu'il y a de bien avec de tels thèmes, c'est que même lorsque vous croyez créer des situations nouvelles, vous vous rendez compte qu'elles étaient déjà à l'état embryonnaire dans le roman. Quoique vous fassiez, vous vous rattachez au mythe.

● *Vous vous rapprochez donc assez de* Frankenstein Junior *?*

Ah non ! C'est une comédie mais on prend le mythe au sérieux. Je ne voulais surtout pas faire une parodie parce que ça, Mel Brooks l'a admirablement fait. Pour moi, c'est un tournant qui

→



VENDREDI 13. CHAPITRE FINAL

« L'éternel retour »

Traditionnellement consacré à commémorer la mort du Christ, le Vendredi est une nouvelle (et quatrième) fois à l'honneur sur nos écrans, puisqu'il permet à Jason d'immoler les victimes rituellement destinées au dieu vengeur de Crystal Lake. Que l'on se rassure, malgré le redoutable impact que le 3-D offrait à la hâche fichée dans sa tête, Jason a bien survécu ; mais s'il a gagné en fureur, il n'en est rien en matière d'originalité ! Comme le veut la légende, le 13 est bien un chiffre fatidique ; les spectateurs de cette fructueuse série auront pu le vérifier à leurs dépends, les auteurs ayant cru bon de poursuivre dans la lignée initiale, évitant ainsi toute « mauvaise » (ou bonne) surprise ! Succédant au troisième volet, auquel l'utilisation du relief apportait une touche attractive non négligeable, ce *Chapitre Final* se révèle totalement inintéressant, malgré certaines trouvailles scénaristiques (l'enfant friand de maquillages, fabriquant d'épouvantables masques), hélas trop peu exploitées.

Réalisé par Joseph Zito, auquel on doit l'inédit *Rosemary's Killer*, cet ultime *Vendredi 13* bénéficie d'une réalisation soignée, d'une photo de qualité, cependant, et des effets spéciaux de Tom Savini, que l'on ne fait toutefois qu'entrevoir. Seul véritable atout du film, son surprenant final, fort bien amené et qui possède l'immense mérite de nous assurer de la mort « définitive » de Jason. Mais qui sait ?

Cathy Karani

U.S.A. 1984. *Production* : Paramount. *Prod.* : Frank Mancuso Jr. *Réal.* : Joseph Zito. *Prod. Ex.* : Lisa et Robert Barsamian. *Scén.* : Barney Cohen, Bruce Hidemi Sakow, d'après les personnages créés par Victor Miller, Ron Kurz, Martin Kitrosser et Carol Watson. *Phot.* : Joao Fernandes. *Architecte-déc.* : Shelton H. Bishop III. *Dir. art.* : Joe Hoffman. *Mont.* : Joel Goodman. *Mus.* : Harry Manfredini. *Son* : Gary Rich. *Maq.* : Robin Neals. *Cost.* : Debra Steagall. *Cam.* : S. Phillip Sparks. *Effets spéciaux de maq.* : Tom Savini. *Effets spéciaux* : Martin Becker.
Int. : E. Erich Anderson (Rob), Judie Aronson (Samantha), Peter Barton (Doug), Kimberley Beck (Trish), Corey Feldman (Tommy), Joan Freeman (Mrs. Jarvis), Lisa Freeman (la nurse), Crispin Glover (Jimmy), Barbara Howard (Sara), Alan Hayses (Paul), Ted White (Jason), Lawrence Monoson (Ted). *Dist. en France* : C.I.C. 91 mn. Movielab color.

risque d'être important. C'est la première fois que je fais un film d'humour, et si le film marche bien, j'aimerais continuer dans cette voie.

● ***Vous n'y faites donc pas référence aux autres films adaptés du roman ?***

Non, sinon pour des références inévitables. Lorsque, par exemple, Victor retourne au château de ses ancêtres, il y retrouve l'ancien laboratoire. Pour le reconstituer, je me suis bien sûr référé à tout un historique des films de Frankenstein. Par contre, le laboratoire moderne où Franck est créé n'a rien à voir avec tout ce que l'on connait. Cela ressemble plutôt à un laboratoire du C.N.R.S. On nous a prêté un appareillage très sophistiqué qui représentait en tout pour quinze millions de francs de matériel. Par exemple, Victor utilise un scanner ! Tout cela a été agencé avec le côté brut d'un vrai laboratoire, à savoir sans aucun effort apparent de décoration.

● ***Qui s'est occupé du maquillage de la Créature ?***

Là, c'était toute la base de la crédibilité du film qui était en jeu. J'ai fait appel à Kruk Reiko et Dominique Colladant qui ont fait les maquillages du *Nosferatu* de Herzog, de *Gwendoline*, et le vieillissement d'Evelyne Bouyx dans *Edith et Marcel*. Ils ont effectivement fait un beau travail mais qui durait deux heures chaque jour, ce qui mettait les nerfs de l'équipe à rude épreuve. La grande difficulté, c'était qu'il fallait que le maquillage fasse peur sans pour autant être trop affreux.

● ***Parce que la Créature fait quand même peur ?***

Bien sûr, c'est tout de même la Créature de Frankenstein ! Les problèmes de solitude qu'elle peut avoir viennent de là. Franck est très laid, même si cela s'améliore un peu pendant le film. L'histoire est très violente, mais d'une violence qui fait rire. La créature tue mais gentiment, sans le faire exprès. C'est un être très doux. D'ailleurs, la musique d'Armando Trovaiolli exprimera un peu ça. Le thème de Frankenstein est une valse, dans un style néo-romantique...

Propos recueillis par **Caroline Vié** et **Claude Scasso**





SCHLOCK Le tueur à la banane !

John Landis est aujourd'hui bien connu du grand public : *The Blues Brothers*, *Le Loup-garou de Londres* et *Un fauteuil pour deux* ont obtenu chez nous un succès aussi considérable que mérité. Profitant des grandes vacances et de l'engouement des Français pour ce réalisateur bourré de talent, Commodore Films nous permet de redécouvrir sa première œuvre : le délirant *Schlock*.

Parodie savoureuse de *King-Kong*, le film est un morceau de choix pour les amateurs de comédies loufoques. Que l'on en juge plutôt par le thème de départ : une petite ville de Californie vit dans la terreur la plus complète ; un tueur mystérieux frappe et frappe encore, abandonnant sur son passage une série de peaux de bananes ; on découvre assez vite que l'assassin fou n'est autre que le dangereux « Schlocktropus », le chainon manquant entre l'homme et la bête...

De ce prétexte farfelu, Landis tire parti jusqu'au bout, nous offrant une succession de situations savoureuses. Avec une violence bon-enfant, l'animal détruit tout sur son passage, laissant totalement désarmé un groupe de représentants de l'ordre particulièrement inefficient.

Schlock est un film joyeux qui fut conçu et réalisé dans l'enthousiasme, Landis utilisant l'aide de sa famille et de ses amis. Il se glissait même la nuit dans les studios, où il était engagé comme cascadeur, pour emprunter les costumes nécessaires à son film, les restituant ponctuellement au petit matin !

La plus grande réussite de *Schlock* demeure, bien sûr, le singe lui-même. Réalisé par Rick Baker, qui signe ici son premier « effet spécial », interprété par un Landis sautillant à souhait, il ressemble à une vieille peau de bête mitée à laquelle un magicien pervers aurait donné vie. Malgré son apparence fort peu réaliste (ou peut-être grâce à elle) le « Schlocktropus » est merveilleusement attachant. Sa simple vision provoque les rires et sa démarche maladroite attendrit les cœurs les plus blasés. *Schlock* constitue assurément l'une des meilleures comédies que le cinéma américain nous ait jamais donné !

Caroline Vié

U.S.A. 1972. *Production* : Jack Harris Enterprise. *Prod., Réal. et Sc.* : John Landis. *Mont.* : George Folsey. *Phot.* : Bob Collins. *Mus.* : David Gibson. *Effets spéciaux* : Ivan Lepper. *Conception du monstre* : Rick Baker. *Int.* : John Landis (Schlock), Elisa Garett, Saul Kahan, Eric Allison, Joseph Piantadosi, Charles Villiers. *Dist. en France* (réédition) : Commodore Films. 80 mn. Couleurs par DeLuxe. Panavision.

LE CHEVALIER DES TEMPS PERDUS

Serials à l'italienne...

Censé se dérouler dans un monde ravagé par les conflits nucléaires *Il Guerriero del mondo perduto* serait plutôt du genre à apporter un cruel démenti aux prévisions alarmistes des écologistes. En effet, la région traversée par ce solitaire motorisé, tout de cuir et d'armement vêtu, offre un aspect verdoyant plus incitatif au camping qu'à figurer les restes radioactifs de notre pauvre planète !

Mais rien ne doit surprendre venant des productions Sarlui habituées à détourner l'invraisemblable à leur profit. Tourné, semble-t-il, de concert avec *End Game* et *2020, Texas Gladiators*, ce petit film présente les mêmes caractéristiques et utilise le même type de lieux de tournage pour « économiquements faibles » : terrains vagues, cimetières automobiles, usines désaffectées etc... Il n'existe que deux sortes de réflexes primaires de la part du cinéphile devant ce type de produit : la fuite plus ou moins immédiate ou bien la complicité consentante. Les seconds auront l'avantage de goûter chaque moment d'une action débridée et folle ne se refusant aucune excentricité.

Warrior of the Lost World conte à nouveau les démêlés d'un groupuscule de survivants face à un pouvoir fasciste et destructeur. Spécialistes du « champ-contre-champ », ces productions s'adjoignent de temps à autres quelques grands noms du cinéma fantastique, histoire d'afficher un « casting » alléchant. Ce sera cette fois Donald Pleasence qui fera office de guest-star dans le rôle du méchant. Habilement intercalés, les brefs plans où il apparaît rappellent l'univers des James Bond (dont Pleasence fut le méchant de *On ne vit que deux fois*), et un hélicoptère conduit par Fred Williamson (aperçu, lui, uniquement en contre-champ) suffit à donner l'illusion de la prise d'un repaire inexpugnable. Cinéma efficace et de débrouillardise, totalement dénué d'ambition et de prétention, *Warrior of the Lost World* rappelle, par son aspect artificiel, le merveilleux monde du sérial. Pour enlever tout doute quant au sérieux de l'affaire, le film s'achève sur une kermesse grotesque organisée par les vainqueurs et singeant les comédies musicales d'Hollywood ! Un seul doute continue cependant à subsister : qui se cache sous le pseudonyme de David Worth, le réalisateur ?

Norbert Moutier

Italie. 1984. *Production* : Continental Motion Pictures. *Prod.* : R. Besse et Frank E. Hildebrand. *Réal. et scén.* : David Worth. *Int.* : Robert Ginty, Persis Khambatta, Donald Pleasence, Fred Williamson. *Dist. en France* : Coline. 90 mn. Couleurs.

TABLEAU DE COTATION

AS : Alain Schlockoff. **CK :** Cathy Karani. **GP :** Gilles Polinien. **JCR :** Jean-Claude Romer. **RS :** Robert Schlockoff. **CS :** Claude Scasso. **CV :** Caroline Vié.

TITRE DU FILM	AS	CK	GP	JCR	RS	CS	CV
LE CHEVALIER DES TEMPS PERDUS	0	0	0		0		0
CONAN LE DESTRUCTEUR	3	3	3		2	3	3
LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3 000	0	0	0	1	0	0	0
INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT	4	4	4		4	4	4
METROPOLIS (réédition)	4	4		4	4		4
ROCK ZOMBIES		0	0		0	1	2
SANGRAAL	0	0	0				
LES SEIGNEURS DE LA ROUTE (réédition de LA COURSE A LA MORT DE L'AN 2 000)	3		3	3	2	3	3
SCHLOCK (réédition)	3			3	2	4	4
VENDREDI 13. CHAPITRE FINAL	0	0	1	1		0	1

4 : Excellent – 3 : Bon – 2 : Intéressant – 1 : Médiocre – 0 : Nul


Peter Fleischmann, futur réalisateur de « Difficile d'être un Dieu ».

LE FILS DE GOETHE ET DE LENINE S'APPELLE SUPERMAN OU :
LA PREMIERE CO-PRODUCTION GERMANO-SOVIETIQUE DE SCIENCE-FICTION

PAR UWE LUSERKE

Pour la première fois depuis l'aube des temps, une compagnie de production d'Allemagne de l'Ouest et la très soviétique Sovinfilm vont s'associer pour produire conjointement un film de science-fiction ! Le contrat a en effet été signé le 3 avril dernier dans les bureaux munichois de la Hallelujah Film.

C'est le réalisateur et scénariste allemand Peter Fleischmann qui va mettre en scène le roman des frères Strugatzki, Arkadi et Boris : *Trudno byt bogom* (littéralement : « difficile d'être un dieu ») dont les travaux de pré-production sont bien avancés, puisqu'il est d'ores et déjà prévu que le tournage des extérieurs aura lieu aux Studios Dovshenko de Kiew et à la Bavaria Atelier, à Munich, de juin à octobre 1985, le film devant être terminé et prêt à sortir pour le mois de mars 1986.

Le ministre soviétique du cinéma, le « camarade » Kostikov, a salué l'évènement comme une date importante pour les spectateurs des deux nations, voire du monde entier, et il y voit un départ possible pour toute une série de collaborations dans le domaine cinématographique.

Le budget de 16 millions de D.M. — l'équivalent de 6 millions de bons vieux dollars américains, ou de 48 millions de nos Francs— doit être supporté équitablement par les deux producteurs. Quant au thème du film, il conte l'histoire d'Anton, un savant terrien chargé d'étudier la civilisation du peuple d'Akanar, sur une planète étrangère à notre système solaire et qui se trouve à une époque comparable à notre moyen-âge. Sur cet autre monde, Anton s'appelle Don Rumata et passe pour un aristocrate,« à la façon dont il se fraie, sans scrupules, un chemin dans la société ». Il faut dire que ses connaissances, son entraînement et l'équipement dont il dispose lui confèrent une certaine supériorité sur les Arkanariens...

Or Anton n'apprécie guère la corruption de la société qui régit ce monde et il voudrait faire quelque chose pour aider le peuple à améliorer son sort. Seulement il n'est là qu'à titre d'observateur et n'a pas le droit d'intervenir en quoi que ce soit. C'est alors qu'il tombe amoureux... Il finira par rompre ses vœux et par passer aux actes.

Voilà une histoire en même temps édifiante et distrayante, et qui offre bon nombre d'opportunités au réalisateur : « Le moyen-âge décrit dans le film n'est pas le moyen-âge dont parlent nos livres d'histoire ; c'est une période imaginaire, ce qui nous permet d'inventer et de recréer à notre guise tous les détails de la vie quotidienne, les bâtiments, les costumes et ainsi de suite, les mêmes points de départ technologique ayant mené à des résultats comparables à ceux que nous avons connu sur Terre, et toutefois radicalement différents », nous déclarait Peter Fleischmann. Celui-ci parle en effet volontiers du projet, qui lui inspire un profond enthousiasme. Ce réalisateur bien connu du public germanique et français — n'a-t-il pas fait ses études à Paris, où il a collaboré avec des auteurs et des metteurs en scènes français ? — a déjà en effet six longs métrages à son crédit : *Scènes de chasse en Bavière, Les Cloches de Silésie, Dorothée, La Faille, La Maladie de Hambourg* et un film de science-fiction, *Frevel* ; il s'est vu décerner un grand nombre de récompenses internationales : le Lion d'or de Venise, le Prix Sadoul et le Prix Luis Bunuel.

En dehors de la réalisation du film proprement dite, Peter Fleischmann participera à l'écriture du scénario, aux côtés de Jean-Claude Carrière, déjà auteur de la plupart des scénarios de Luis Bunuel et qui a travaillé avec un nombre impressionnant de réalisateurs prestigieux : Louis Malle, Jean-Luc Godard, Andrzej Wajda ou Volker Schlöndorff. Le producteur, Pierre Caro, et le décorateur, Roland Topor, sont français, eux aussi. Ce dernier, qui a, entre autres, signé le scénario du *Locataire*, est d'ailleurs un auteur et illustrateur bien connu de nos lecteurs. « Difficile d'être un dieu » — dont le titre français n'est pas encore connu — sera donc une coproduction entre trois pays. Nous attendons le résultat avec impatience...

(Trad. : Dominique Haas)

ECHOS

■ C'était prévisible : un quatrième chapitre de *Star Trek* est en préparation chez Paramount ! C'est Leonard Nimoy — alias Mr. Spock — qui, comme pour le numéro 3, se chargera de la mise en scène. Début de tournage prévu au printemps 85.

■ La patience est de rigueur pour les fans de Steven Spielberg qui a annoncé la date des premières prises de vues de *Peter Pan* : juillet 85. La sortie du film se situera donc aux alentours de Pâques 86...

■ Warner Bros s'intéresse de très près à *Batman*. La pré-production vient de débuter et l'on parle déjà très sérieusement de Joe Dante à la réalisation.

■ Laurel Entertainment, la société de production de George A. Romero, a acquis les droits cinématographiques de « Pet Sematary », le fameux roman de Stephen King (encore inédit en France) qui est, paraît-il, le plus effrayant jamais écrit par son auteur... George A. Romero devrait logiquement assurer la mise en scène.

■ *Indiana Jones*... censuré en Grande-Bretagne ! Trois scènes ont particulièrement indisposé la commission de contrôle des films Outre-Manche et ont été retirées de la copie anglaise : la séquence du cœur arraché à mains nues, celle où un esclave est plongé vivant dans de la lave en fusion, et celle où un « méchant » est écrasé par un concasseur de pierres... En Suède, également réputée pour sa censure très sévère, *Indiana Jones*... est interdit aux moins de 12 ans.

■ *Frankenweennie*, c'est le titre d'un court-métrage — en noir et blanc — produit par les studios Walt Disney, actuellement en tournage à Hollywood sous la direction de Tim Burton avec Shelley Duvall, Daniel Stern et Paul Bartel.
Sorte d'hommage au superbe *Frankenstein* de James Whale, ce *Frankenweenie* (destiné aux enfants bien sûr) met en scène un Frankenstein en culottes courtes qui tente de ramener à la vie son petit chien récemment décédé.
Un court-métrage qui sera prochainement diffusé au cinéma, en complément de programme, avec les futures productions Disney.

■ Un voyage dans le temps mouvementé... C'est ce qui attend une sympathique famille contemporaine de Sydney se retrouvant ainsi précipitée en plein 19e siècle ! Le film, qui s'intitule *Beatle Bow*, est mis en scène par Don Combrie en Australie.



■ Linda Evans, l'une des vedettes du feuilleton « Dynastie », va jouer dans *Flowers in the Attic* (« des fleurs dans le grenier »), un film américain mêlant le suspense à l'épouvante gothique.

■ Le prochain film de Carrol Ballard (*Un homme parmi les loups*) pourrait bien s'intituler *Gorillas in the Mist* (« des gorilles dans la brume »). Un film ayant pour sujet l'odyssée véridique d'une jeune scientifique qui passa treize années de sa vie à observer les grands singes d'Afrique.

■ Avis : Richard Fleischer recherche une jeune fille très belle, athlétique, dont le visage doit refléter une forte personnalité, sachant monter à cheval et jouer la comédie afin d'incarner Sonja, la cousine de *Conan*, l'héroïne de *Red Sonja* (« Sonja la sanglante »), la prochaine super-production de Dino De Laurentiis.

■ *Trancers*, c'est le titre d'une nouvelle production Charles Band réalisée par Robert Amante avec Tim Tomerson dans le rôle principal. Un film débordant d'effets spéciaux : lasers et miniatures (par Modelfx) et maquillages (par John Buechler).

■ Freddie Francis, l'un des piliers de la période Hammer, revient à la mise en scène après avoir été, ces dernières années, un directeur de la photo très estimé. Il doit réaliser *The Doctor and the Devil* pour Brooksfilm, la compagnie de production de Mel Brooks.

■ Juste avant de s'attaquer à *Nightmare On Elm Street* actuellement en tournage, Wes Craven aura réalisé, dans le plus grand secret, *The Club* (téléfilm avec Robert Urich et Joanna Cassidy), un thriller du surnaturel.

Gilles Polinien

BOX-OFFICE (Nombre d'entrées Paris-Périphérie pour le 1er semestre 84)

1.	VIVA LA VIE	[illegible]
2.	NOTRE HISTOIRE	[illegible]
3.	L'ASCENSEUR	[illegible]
4.	GWENDOLINE	230 000
5.	L'ETOFFE DES HEROS	220 000
6.	LA QUATRIEME DIMENSION	210 000
7.	DEAD ZONE	204 000
8.	CHRISTINE	202 000
9.	LE JOUR D'APRES	160 000
10.	2019 : APRES LA CHUTE DE N.Y.	124 000
11.	STRYKER	92 000
12.	KRULL	76 000
13.	LA FORTERESSE NOIRE	75 000
14.	VIDEODROME	70 000
15.	LE CHOIX DES SEIGNEURS	68 000
16.	L'INVASION DES PIRANHAS	67 000
17.	SECOND CHANCE	61 000
18.	BRAINSTORM	56 000
19.	THE WIZ	55 000
20.	LES NOUVEAUX BARBARES	45 000
21.	LA FOIRE DES TENEBRES	41 000
22.	LOOKER	35 000
23.	LE GLADIATEUR DU FUTUR	28 000
24.	TIME RIDER	27 000
25.	EN PLEIN CAUCHEMAR	23 000
26.	LIQUID SKY	15 000
27.	LE SECRET DES SELENITES	8 000
28.	L'ANGE	6 000
29.	FEMALE TROUBLE	5 000
30.	CLASH	4 500
31.	TESTAMENT	4 000
32.	FORBIDDEN ZONE	3 000

ICEMAN



ICEMAN : Dans un poste avancé de l'Océan Arctique, au large du 66e parallèle, des explorateurs découvrent avec stupéfaction le corps congelé, et apparemment intact, d'un homme de Néanderthal ! Les savants s'efforceront aussitôt de ramener à la vie cet être préhistorique âgé de quelque 40 000 années. Tel est le point de départ du nouveau film fantastique produit par Norman Jewison (*Rollerball*), et presqu'entièrement tourné au Canada par l'australien Fred Schepisi (*Le chant de Jimmy Blacksmith*). Cette ambitieuse production Universal a bénéficié d'importants moyens techniques, le maquillage de l'homme « primitif », interprété par John Lone (aux côtés de Timothy Hutton et de Lindsey Crouse sur nos photos) ayant été confié aux soins de la talentueuse Michelle Burke, lauréate d'un Academy Award pour son précédent travail sur *La guerre du feu*



REX

La nouvelle aventure du héros légendaire
le plus fort de tous les temps.

SORTIE LE
29 AOUT



DINO DE LAURENTIIS Présente
Une Production EDWARD R. PRESSMAN
ARNOLD SCHWARZENEGGER
Un Film de RICHARD FLEISCHER "CONAN LE DESTRUCTEUR"
GRACE JONES • WILT CHAMBERLAIN • MAKO • TRACEY WALTER • OLIVIA D'ABO
et SARAH DOUGLAS Scénario de STANLEY MANN Histoire de ROYTHOMAS & GERRY CONWAY
Musique de BASIL POLEDOURIS Photographie par JACK CARDIFF "DAGOTH" créé par CARLO ROMBALDI Producteur Exécutif STEPHEN KESTEN
Produit par RAFFAELLA DE LAURENTIIS Réalisé par RICHARD FLEISCHER Distribué par CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION


INTERVIEW
PAR C. J. HENDERSON
INTERVIEW
DUNE
A world beyond your experience, beyond your imagination.

FRANK HERBERT

Il n'aura pas fallu moins d'une vingtaine d'années après sa parution pour que le chef-d'œuvre de Frank Herbert aboutisse à sa traduction visuelle, à la satisfaction, semble-t-il, de son auteur, enfin convaincu d'avoir trouvé en David Lynch le seul cinéaste susceptible de restituer l'essence -même du roman. Apparenté à cette glorieuse lignée d'écrivains qui conféra ses titres de noblesse à la SF, dont elle fit un genre à part entière, Herbert trouva l'aboutissement de son art à travers cette somptueuse saga métaphysique qui devait conquérir des millions de lecteurs de par le monde. Il était donc logique que ce maestro de la plume se voit confier le rôle de « conseiller technique » sur l'évolution cinématographique de son « enfant », au moment où ce dernier se trouva, finalement, attribué à David Lynch. Une substitution de paternité qui, si l'on en croit Frank Herbert, portera de superbes fruits, qu'il nous laisse entrevoir dans cette interview qu'il a bien voulu nous accorder et dans laquelle il dresse un panorama de la littérature de SF et de ses ramifications à travers le petit et le grand écran...

● **Combien y a-t-il eu de tentatives pour porter *Dune* à l'écran ?**

Oh, là-là... !

● **... vous pouvez vous en tenir aux plus importantes....**

Alors, deux : celle de Arthur P. Jacobs - mais Arthur devait hélas décéder...

● **Jusqu'où était-il allé ?**

Il avait préparé un storyboard, mais pas de scénario. Et puis il y a eu la tentative de Jodorowsky, avec un scénario et un storyboard, et je peux vous dire que sa version n'aurait pas pu durer moins de dix heures !

● **Vous aviez d'ailleurs travaillé avec Dali, sur ce projet ?**

Très juste. Seulement Jodorowsky eut des mots avec Salvador Dali et ce dernier s'est vu exclure du projet, parce qu'il avait osé dire ce qu'il avait sur le cœur. Qu'on soit d'accord ou pas avec lui, ce n'était certes pas une raison pour rejetter l'homme... et encore moins l'artiste. Le problème avec Alejandro (Jodorowsky), c'est qu'il s'implique toujours terriblement d'un point de vue émotionnel. Comme je le lui disais tout le temps en plaisantant : « Je sais quel est ton problème, Alejandro, c'est que tu n'arrives pas à caser le pape en train de se faire flageller, dans l'histoire ! »

La troisième et dernière tentative est celle de David Lynch. Il y a un scénario, et un *beau* scénario, vous pouvez m'en croire. S'ils parviennent à le porter à l'écran, ça fera un film de deux heures dix. Et je ne vois pas pourquoi ils n'arriveraient pas à le transcrire en images, maintenant : vous verrez donc bientôt *Dune* au cinéma.

David a une technique remarquable pour suggérer les choses ; il ne se donne pas la peine de tout décrire en détails, il sait ce qu'il faut mettre en valeur pour faire ressortir les points particuliers que

Max Von Sydow, Jurgen Prochnov, Silvana Mangano, Francesca Annis, Sian Phillips, Sting et Kyle MacLachlan : une brillante distribution pour le film le plus attendu de l'année ! (sortie sur nos écrans : décembre 84)







l'on a envie de voir, et qui n'étaient d'ailleurs, qu'évoqués dans la version de 10 heures de Jodorwsky. Il n'en faut pas plus ; le fil de l'histoire telle qu'elle est narrée dans le film suffit largement.

● **A quel niveau êtes-vous intervenu, vous-même, dans les trois projets ?**

Je ne suis pas du tout intervenu dans le projet d'Arthur Jacobs, à aucun moment. On m'avait demandé mon avis sur le storyboard et le scénario de Jodorowsky, mais le projet avorta avant que j'aie eu le temps de m'en occuper. Et puis Dino de Laurentiis est arrivé ; il a acheté les droits mais le contrat original ne lui laissait pas suffisamment de temps — il avait racheté le contrat, mais le délai ne lui permettait pas, matériellement, de faire le film, alors il est venu me voir pour renégocier. C'est là que je me suis retrouver « conseiller technique » pour le film.

Il s'agissait là d'un travail de *traduction*. Je ne prétends pas avoir les capacités nécessaires pour traduire *Dune* d'anglais en français — d'ailleurs, mon français est tout simplement exécrable. Eh bien, c'est la même chose pour l'adaptation à l'écran : il a fallu trouver quelqu'un qui parlait « cinéma ». Nous avons trouvé cette personne, c'est David. Cela dit, David m'a demandé mon avis à plusieurs reprises et j'ai certainement eu une grande influence sur lui ; je lui ai tracé les grandes lignes de l'histoire, je lui ai expliqué ce que je voulais dire, je l'ai aidé à synthétiser et à condenser tout cela.

● **Que pensez-vous de ses autres films ?**

J'ai beaucoup d'admiration pour lui. J'aime beaucoup ce qu'il a fait jusque-là. Et d'après son scénario, je peux dire qu'il a compris *Dune*. David a déclaré qu'il voulait faire un film dont les gens pourraient dire, en sortant de la salle, qu'ils ont réellement *vu Dune*, et je crois qu'il en est tout à fait capable !

● Aucun risque de « vulgarisation » cette fois ?

Non, ce ne sera pas une bande dessinée pour le grand écran. Ce sera une histoire sur des gens ; des gens différents, placés dans un environnement, un contexte différent, mais, après tout, c'est là l'essence même de la science-fiction. On ne pourrait pas tourner *Hurricane* à New York, n'est-ce pas ? Ça ne passerait pas. Eh bien le secret de la science-fiction, réside dans la faculté de donner naissance à des drames d'un genre différent, impensables dans tout autre domaine. Voilà la qualité intrinsèque, irremplaçable, de la science-fiction telle que je la conçois. Une science-fiction authentique, sérieuse qui dominera l'écran comme elle domine la littérature de genre.

● Et vous espérez vraiment voir ce jour ?

Mais oui ! C'est inévitable. Pour l'instant, nous vivons à l'âge de la bande dessinée et du roman populaire de science-fiction portés à l'écran ; mais cela crée un public. En ce moment, ce sont tous les clichés et tous les poncifs bien connus des amateurs de science-fiction qui s'étalent sur les écrans, mais comme le grand public en ignorait tout, c'est le grand intérêt d'un film comme *Star Wars* que de les voir avoir révélés. L'attrait de cet aspect « bande dessinée » sur une bonne partie du public était parfaitement perceptible, mais cela a aussi attiré beaucoup de gens qui ne connaissaient rien à la science-fiction et qui ont aimé l'aspect un peu manichéen du film.

● Il faut croire que c'était le bon moment pour sortir *La Guerre des étoiles* : on émergeait d'une période d'une quinzaine d'années où l'on ne nous montrait que des films sinistres, déprimants, qui finissaient mal et ne mettaient en scène que des anti-héros, et voilà que, tout d'un coup, on nous présente un spectacle digne d'Errol Flynn et qui, simplement par le fait qu'il prend son sujet au sérieux, captive son public...

Exactement ! Alors même que *La Guerre des étoiles* se contentait de puiser à la source de la science-fiction et de réaliser une somme des conventions d'usage...

● ... des conventions puisées chez Niven, tout de même, qui s'était inspiré de Doc Smith, lequel était allé chercher tout ça chez Fred Pohl. Ce sont *les* conventions de la science-fiction et rien d'autre, après tout.

D'accord, mais il n'y avait pas que des conventions ; il y avait aussi une bonne dose de clichés, et pas des clichés reconnus par ceux qui font la science-fiction, mais bien plutôt ceux qui passaient pour acceptables aux yeux d'un public non averti !

Un jour, on m'a demandé si cela ne me faisait rien de trouver du « plastacier » partout dans les histoires de science-fiction, et hj'ai répondu que non. « Mais c'est pourtant vous qui l'avez inventé ? » m'a-t-on rétorqué. « Et alors ? » répondis-je, qu'importe ! C'est moi qui l'ai inventé, peut-être, mais c'est du domaine public, maintenant, ça fait partie du genre ; ça relève de la science-fiction. Il ne faut pas se polariser sur des détails comme ça. Je crois qu'en fin de compte, en contribuant à diffuser la science-fiction, *La Guerre des étoiles* nous a fait le plus grand bien à tous.

● Sans compter que 450 millions de dollars aux box office, cela vous a tout de suite un petit air de respectabilité...

Ça oui !

● Et cela vous vaut aussitôt après une foule d'imitateurs.

Cela suscite bien des vocations !

● Comme *Outland, Le train sifflera trois fois* dans l'espace ou *Alien*, qui n'étaient certes pas de mauvais films, mais ne relevaient pas de la pure science-fiction.

« Le Grand méchant loup dans l'espace »... Seigneur, tous ceux qui connaissent un petit quelque chose sur les voyages dans l'espace devraient savoir qu'on ne peut pas transposer des histoires de cargos et de saboteurs dans



l'espace. Le dernier membre d'équipage est tout aussi important que le capitaine pour la survie du vaisseau ; que l'un des passagers à bord perde la tête, et c'est la mort pour tous. C'est un nouveau lien social inédit que les voyages dans l'espace vont imposer à l'humanité.

● **A cet égard, *Star Trek* a plus de sens qu'*Alien* ?**

Allons jusqu'à ce que l'on a fait de mieux dans le genre : *2001, Odyssée de l'espace.* Voilà un film qui donnait l'impression que des choses maintenant très familières avaient fait juste un pas de plus, dans un univers où il n'y avait pas d'air.

● ***2001* est sorti à un moment où personne n'aurait pris un film de science-fiction au sérieux. C'est ce qui a fait le succès du film, en dépit de ses points faibles.**

Vous avez parfaitement raison de dire qu'ils avaient pris leur sujet au sérieux, et c'est la seule issue pour les films de science-fiction : si le genre doit survivre, ce sera de cette façon. Mais je ne crois pas me tromper en prétendant que nous en sommes à l'ère des films de science-fiction « de bande dessinée ».

● **Mais après tout, le cinéma de science-fiction n'a-t-il pas trente ans de retard sur la science-fiction tout court ?**

Oh, si ! Nous n'en sommes pas arrivés au niveau de raffinement littéraire ou dramatique atteint, en littérature, par le genre. Avez-vous vu *Galactica ?* On dirait un chariot de l'espace !

● **Je crois que c'est David Gerrold qui avait raison quand il disait que le problème de *Galactica*, c'est que son thème central portait sur la fuite en avant. Après tout, *Le Chariot de l'espace* pourrait faire un bon film s'il y avait un sujet...**

D'accord ; il aurait mieux valu qu'ils aient un but au lieu de passer leur temps à se lamenter sur le thème : « Nous avons tout perdu, fichons le camp en priant le Bon Dieu pour que personne ne nous suive » ! D'ailleurs, bien des gens n'ont pas pu adhérer à cette pseudo philosophie et se sont dit qu'ils auraient, au contraire, fait face à l'ennemi !

● **Vous n'avez pas eu ce problème avec le scénario de *Dune* ?**

Certainement pas.

● **Le Mexique est le décor rêvé pour tourner *Dune* ?**

C'est exactement ce que nous nous sommes dit. Le désert de Sonora fait d'ailleurs partie des endroits où je suis allé m'installer, où j'ai vécu, afin de m'imprégner de l'atmosphère de *Dune.* J'avais besoin de ressentir le souffle du désert...

● **Vous semblez particulièrement satisfait du travail de David Lynch, à ce stade ?**

Absolument. J'ai eu le sentiment qu'il y avait quelques détails qui manquaient dans le projet, mais aussitôt que j'en ai parlé, on les a rajoutés.

● **Le plus gros problème a donc consisté à rendre les vers des sables et la violence inhérente au roman ?**





Kyle MacLachlan et la voluptueuse Sean Young (« Blade Runner »), dans l'un des premiers grands films de science-fiction de la rentrée.

N E

L'accent porte surtout sur la politique et sur les individus. Si vous avez vu *Elephan Man*, vous savez que David a le génie de conférer aux situations, à l'attitude des personnages et à l'environnement, une aura à travers laquelle et sans se perdre en détails, il sensibilise le spectateur. Voilà encore quelque chose que Ridley Scott sait faire. Il a tourné autour du projet, à un moment donné...

● ...celui de Jodorowsky ?

C'est cela même. Ridley est un très grand metteur en scène, mais il voulait en faire une histoire d'inceste entre Paul et sa mère ; ce qui aurait pu être intéressant, par ailleurs, mais ce n'aurait pas été *Dune*. Je l'ai prévenu qu'il y avait 40 millions de gens dans le monde entier qui avaient lu *Dune* et que s'il les caressait à rebrousse-poils, il allait au devant de gros ennuis. Regardez *Le Seigneur des anneaux*...

● Une fois, suffit !.

Voilà, c'est exactement ce que je voulais dire. Ils ont raté leur coup. Une animation anémique, un scénario plat, rien n'était à la hauteur de la situation.

● Mais vous avez aussi l'impression que David Lynch a compris votre message, qu'il a perçu l'essence de *Dune* ?

Oui. Absolument.

● Et quelle est l'essence de *Dune* pour Frank Herbert ?

C'est une histoire économique et politique ainsi qu'un commentaire social, contés parallèlement à un drame spécifique. Et ce drame est le drame du Messie. Au départ, c'était une étude sur l'impulsion messianique de la gent humaine : pourquoi suivons-nous nos chefs ?

● Il semblerait donc bien que *Dune* ne soit pas maltraité, de ce point de vue au moins. Mais quel espoir avons-nous de bénéficier prochainement d'une production générale de SF (cinéma/TV) de meilleure qualité ?

Il y a toujours de l'espoir ! Le problème consiste maintenant à s'attaquer aux investisseurs. Un investisseur, c'est quelqu'un qui cherche un produit sûr, et un produit sûr, c'est quelque chose qui a marché après que quelqu'un ait pris le risque de parier dessus. Un investisseur, c'est quelqu'un qui dit : « Faites-moi quelque chose comme ça ! ».

Or, au niveau de la profession, au niveau auquel les décisions sont prises, il faut toujours un bouc émissaire : si les choses tournent mal, tous ceux qui on pris la décision resteront en place, sauf le bouc émissaire. C'est dur pour les assistants vice-présidents, mais ça l'est encore plus pour le genre. Enfin, on a déjà vu arriver des gens qui ont su reconnaître la valeur particulière de la science-fiction quand il s'agissait de raconter des histoires, ainsi que cela s'est produit pour certaines bandes dessinées, on ne devrait pas tarder à voir arriver des produits de qualité supérieure.

Au bout d'un moment, après des années de succès accumulés dans ce domaine, même si on ne réussit jamais à supprimer une certaine frange de mauvais films, et autres séries télévisées, on parviendra malgré tout à une lente amélioration de la qualité.



Kenneth Mc Millan incarne le Baron.



Brad Dourif et Jose Ferrer (L'Empereur) dans

● Quels sont, pour vous, à ce jour, les films qui ont atteint ce niveau de qualité ?

Eh bien, disons *The Day of the Triffids*, un film magnifique ; *Star Trek*, évidemment, qui a beaucoup fait pour la cause de la science-fiction, en dehors du petit noyau de fans, en suscitant un énorme public qui a pu, ensuite, déclarer : « Ah, voilà, c'est ça, la science-fiction. Je comprend ce que vous voulez dire. » Il y avait dedans une grande quantité d'éléments propres à la science-fiction. *La chose d'un autre monde*, d'après *Who Goes There*, de John Campbell ; voilà encore un bon film...

● Et maintenant, permettez-moi de vous poser une question : que pensez-vous d'*Orange mécanique* ?

En tant que film, je le trouve très intéressant ; il me plaît. Il recèle une violence particulièrement sinistre, qu'on n'avait pas l'habitude de voir à l'époque, pratiquement galvaudée, maintenant, mais qui a causé un choc, au moment de la sortie du film. D'autant que c'est le méchant qui gagne ! Pour ceux qui avaient l'habitude de lire de la science-fiction, il n'y avait rien de nouveau là-dedans, mais au cinéma, c'était relativement original.

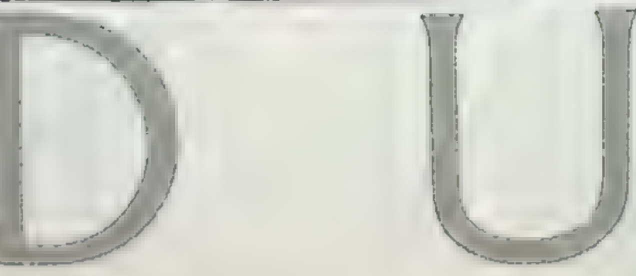
Pour moi, c'était un film à marquer d'une pierre blanche, une borne dans l'histoire du cinéma ; un point de non-retour à partir duquel on pouvait se dire : « Maintenant, qu'on a fait ça, on va pouvoir aller de l'avant, faire encore mieux. » C'était un point de départ. Mais il y en a eu d'autres antérieurement : *Planète interdite*, par exemple, et *Le choc des mondes*, *Le Jour où la terre s'arrêta*, ou, plus près de nous, *Rencontres du troisième type*.

● Vous n'avez cité aucun titre spécialement réalisé pour la télévision en dehors de *Star Trek*...

C'est que je n'en vois aucun qui

Jurgen Prochnow (« La forteresse noire ») et Dean Stockwell (« Le garçon aux cheveux verts »)







les merveilleux décors conçus par Tony Masters.

relève du niveau de qualité auquel nous aspirons ! Mais il se peut bien que j'en ai manqué quelques-uns ; je ne regarde pas beaucoup la télévision.

● Voilà qui résume assez bien votre pensée ! Je sais que le gros reproche que vous faites à la science-fiction portée au petit écran, c'est qu'elle dépend beaucoup trop des « accessoires ». Vous n'avez écrit que très peu de science-fiction qui dépendait des accessoires, quant à votre dernier roman, *The White Plague* (littéralement : « la peste blanche »), il est partout accueilli comme un roman de littérature générale, et non plus de science-fiction. Or, c'est bel et bien une histoire de science-fiction, même si ce n'est pas ostensible, puisqu'il y est avant tout question d'individus et de ce qu'ils se font les uns aux autres. Comment marche-t-il ?

Il se vend très bien : il s'en est vendu 3 500 exemplaires par semaine les deux premières semaines, et 2 000 les semaines suivantes ; depuis, les ventes se maintiennent, et tout semble indiquer qu'elles se maintiendront encore un moment.

● Parfait ! Je lis une quantité de livres fantastiques et de science-fiction tous les mois, et il faut dire que c'est un risque que peu de gens osent encore courir ces jours-ci ; il paraît de plus en plus de romans de littérature générale tous les ans, mais le vôtre donne l'impression de faire un pas décisif dans cette direction. Quel est votre sentiment sur ce point précis ?

Eh bien, j'ai l'impression que beaucoup de gens l'ont acheté pour voir ce qu'il y avait dedans « comme science-fiction ». J'aurais voulu que vous entendiez certaines des choses auxquelles j'ai eu droit. Ils feuilletaient le volume et ils se disaient « allons, on dirait que ce n'est pas du *space-opera* ; je crois que je vais le lire ». Et c'est exactement ce que j'escomptais. Je voulais habituer de plus en plus de gens au fait que placer un récit dans un contexte de science-fiction, dire des choses dans cet environnement, n'impliquait pas pour autant que l'on doive raconter un space-opera ou situer le décor sur une autre planète ; on peut tout aussi bien traiter des sujets graves et contemporains en raisonnant par analogie, ou en se livrant à une sorte de prospective, ce qui est exactement mon propos dans ce livre.

Vous pourrez peut-être m'aider : dites moi si, lorsque vous avez lu ce livre, vous vous êtes identifié à l'un des personnages, avec plus ou moins de force ?

● Certainement : à O'Neill, et assez intensément. Et il y avait deux issues prévisibles, vers la fin. On pouvait prévoir qu'il allait craquer — ce qu'il fait — et sombrer dans la folie, ou bien, tout au contraire, réagir ; il y aurait alors eu un retournement de situation. Les deux sont tout aussi plausibles. Tout dépend de ses réactions propres ; sous son identité cachée, par son comportement, je m'attendais à ce que O'Donnell fasse le contraire. Si je me suis plus spécialement intéressé à O'Neill, c'est parce qu'à la fin, à tort ou à raison, il se bat pour lui-même et se dit qu'il en a assez, il n'en supportera pas davantage, il va réagir. J'ai été déçu qu'il succombe mais cela n'en est pas moins un très beau livre.

Ça, c'est intéressant. Cela correspond à la moitié des réactions que j'ai reçues. L'autre moitié émane de gens qui se sont mis dans la peau des personnages et se sont demandé ce qu'ils pourraient bien faire si le monde en venait à changer à ce point.

● Le livre est tellement réaliste qu'on est presque obligé de se poser la question. Il arrive trop souvent qu'on soit amené à se dire que c'est malheureusement trop vrai, c'est bien ce que les gens feraient ; ils sont assez stupides pour agir ainsi. Il est impossible de ne pas se faire ce genre de réflexion à deux ou trois reprises au moins au cours de sa lecture.

Effectivement. Vous savez à quel point il peut être diffiile pour un auteur de faire quelque chose de nouveau comme ce livre et de se rendre compte ensuite qu'il a réussi son coup, s'il est parvenu à faire passer le message qu'il voulait transmettre. Et je suis très heureux de voir que j'y suis arrivé, parce que j'ai beaucoup travaillé pour parvenir à ce résultat. Même si ses actes vous répugnent, vous comprenez le Fou...

● Pourquoi avoir choisi l'Irlande ?

C'est parce que je connais bien ce pays. Et puis cela collait avec l'histoire que j'avais envie de raconter.

● Aviez-vous l'intention de faire prendre conscience au lecteur ?...

Evidemment !

● Et vous croyez que vous y arriverez ?

Attendons, on verra bien. Je ferai peut-être un bide monumental, de ce point de vue, comme je peux très bien avoir accouché d'une nouvelle *Case de l'Oncle Tom*, qui sait ?

● Le livre n'a pas été interdit à Dublin ?

Non, et je ne vois pas pourquoi il le serait. Il a suscité une réaction très intéressante : les Irlandais, ceux qui sont nés et ont grandi en Irlande me disent que j'ai visé juste, que j'ai tout compris sur l'Irlande. Ce sont les Américains, les Irlandais de la seconde et de la troisième génération, qui sont ulcérés de ma vision de l'Irlande.

● On a beaucoup dit, ces derniers temps, et à cause de *The White Plague*, évidemment, que vous n'aimiez pas les Irlandais ?

Ce qui est faux, évidemment : je n'ai rien contre les Irlandais. Je crois plutôt que ce peuple est prisonnier d'un lien psychologique, para-militaire, par suite de générations de stupidité originaire de Grande-Bretagne. Or, comme vous le savez, la stupidité engendrant la stupidité...

● Pour conclure, je vais vous demander au sujet de *The White Plague* ce que je vous ai déjà demandé sur *Dune* : quel but visiez-vous en l'écrivant ?

Je voulais distraire, tout d'abord. Et ensuite, faire réfléchir, c'est vrai. J'ai sournoisement glissé un message dans le plat de lentilles. Mais c'est ce que je fais toujours. Le message, cette fois, c'est qu'il serait désiroire de focaliser toute son attention sur le péril atomique parce que la boîte de Pandore est ouverte et que des tas de choses s'en échappent actuellement qui coûtent beaucoup moins cher et peuvent faire beaucoup plus de mal. Autre aspect du message : ce qui compte, ce n'est plus tant la recherche ou la mise au point de nouvelles découvertes, c'est leur application...

Je n'ai rien contre la recherche scientifique ; je ne demande pas qu'on referme le couvercle... Tout ce que je demande, c'est que le public, les gens deviennent un peu plus attentifs et lucides...

(Trad. : Dominique Haas) ■

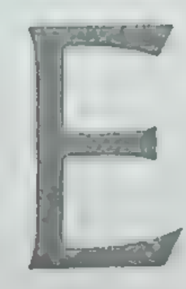
Patrick Stewart, Max von Sydow, Dean Stockwell, Freddie Jones et Jurgen Prochnow (de gche à dte).



« DUNE » A L'ECRAN :

VOIR NOTRE PRECEDENT DOSSIER DANS NOTRE NUMERO 40.






INGSOC



1984

Un reportage de Caroline Vie et Claude Scasso

1949. Après *Animal Farm* (1945), l'écrivain anglais George Orwell poursuit sa satire haineuse du stalinisme en publiant « 1984 », une œuvre de spéculation dénonçant les méfaits du totalitarisme.

9 OCTOBRE 1983. Le réalisateur Michael Radford propose, lors d'un dîner avec son ami et producteur Simon Perry, son idée d'adapter « 1984 » pour l'écran.

1er JANVIER 1984. Michael Radford vient de terminer le scénario de *1984*. Simon Perry a réuni les capitaux nécessaires : le film entre en période de pré-production.

2 AVRIL 1984. Le premier tour de manivelle de *1984* est donné, avec John Hurt dans le rôle de Winston Smith et Suzanna Hamilton dans celui de Julia. Aucun acteur n'a encore été pressenti pour incarner O'Brien, l'ami et bourreau de Smith.

19 MAI 1984. La nouvelle éclate lors du festival de Cannes : Richard Burton vient de signer son contrat pour incarner O'Brien dans un film de Michaël Radford : *1984*.

21-22 JUIN 1984. Derniers jours d'un épuisant tournage. L'équipe de « L'Ecran Fantastique » était là !

14 SEPTEMBRE 1984. Date prévue pour la sortie en Grande-Bretagne de *1984*, soit tout juste onze mois après que Michaël Radford et Simon Perry aient pour la première fois envisagés le projet. Le pari sera-t-il tenu ?

1984

FLASH-BACK : JUIN 1984

Londres. Nous sommes aux alentours du célèbre stade de Wembley. Sur les murs, des affiches colorées annoncent les concerts de l'été. Dans la rue, des passants affairés se dirigent vers leurs diverses occupations. Certains d'entre eux jettent un coup d'œil curieux sur les caravanes garées le long du trottoir, avant de traverser prudemment la rue. En contre-bas, le passage souterrain est temporairement interdit d'accès. Il est onze heures du matin : nous parvenons sur les lieux de tournage de *1984*.

Le lourd rideau de velours noir se referme derrière nous tandis que nous pénétrons sur le plateau, dans le passage souterrain. Immédiatement, nous sommes projetés dans le boyau sinistre et humide d'un autre monde. Un visage inquiétant nous fixe depuis chaque mur : « Big Brother *nous* regarde ! » Des affiches suintantes proclament que « L'ignorance, c'est la force » tandis que des télécrans (1) nous rappellent sans relâche qu'une lutte à mort oppose l'Océania à l'Estasia (ou bien est-ce à l'Eurasia ?). « 1984 », le livre de George Orwell, vient de devenir pour nous une poignante realité !

L'ANNEE ORWELL

Il semblait, bien sûr, inévitable que ce soit cette année qu'une nouvelle adaptation de ce classique de la science-fiction voit le jour. Depuis plusieurs mois déjà, tous les médias se mobilisaient pour organiser documentaires, articles, séminaires sur Orwell et son œuvre. Une bonne affaire pour les éditeurs du livre puisque un récent sondage révélait qu'il s'était vendu 50 000 exemplaires de « 1984 » par jour aux Etats-Unis entre les mois de janvier et février de cette année ! Toutes les écoles du monde occidental ont profité de l'occasion pour inclure désormais l'ouvrage à leur programme de littérature. Il ne manquait vraiment plus qu'un film pour clore en beauté cette année Orwell !

De nombreux réalisateurs et producteurs ont lutté pour obtenir les droits du roman. Durant une période, le nom de Françis Ford Coppola fut même avancé. Surprise : c'est le jeune réalisateur Michaël Radford qui remporta au finish la course aux droits.

Après avoir fait ses classes à l'école du documentaire (pour la B.B.C.), Radford s'est imposé en première ligne du nouveau cinéma anglais avec un seul film : *Another Time, Another Place (Les Cœurs Captifs)*. Dès sa première projection lors de la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes en 1983, il éveille l'intérêt des critiques. Hélas, cette œuvre puissante, contant les aventures de trois prisonniers de guerre italiens dans une exploitation agricole écossaise, n'a connu qu'un passage météorique sur nos écrans. On ne peut donc que regretter que le public français n'ait pris le temps de se laisser emporter par cette histoire d'amour émouvante qui jamais ne tombait dans la mièvrerie. Couronné au festival de Taormina (où il recevait le prix du meilleur film et les prix d'interprétation pour ses deux acteurs principaux : Phyllis Logan et Giovanni Mauriello), le film méritait sans doute plus qu'un succès d'estime. C'est d'ailleurs après l'avoir découvert que Marvin Rosenblum, l'avocat détenteur des droits de « 1984 » depuis la mort de Sonia Orwell, a décidé de faire confiance à Michaël Radford en lui confiant la périlleuse mission d'adapter ce classique.

MICHAEL RADFORD NE DIT JAMAIS «COUPEZ !»

Alors que nous pénétrons sur le plateau de *1984*, par cette belle matinée de juin, Michaël Radford s'évertue à mener sa mission à bien.

Frissonnants et inquiets, nous sommes toujours dans ce petit couloir sinistre du Ministère de la Vérité. Un homme vient vers nous, calmement. Il s'appelle Winston Smith et s'apprête à rencontrer son destin. Tandis qu'il avance avec naturel sous l'œil inquisiteur des télécrans, une femme trébuche et tombe devant lui. Il s'approche. Son poids a porté sur son bras bandé qu'elle tient en écharpe.

« Etes-vous blessée ? » demande Winston.

— « Non, non, ça ira », répond-elle.

— « Vous êtes sûre ? »

Et comme elle acquiesce, il fait mine de reprendre son chemin.

« S'il vous plait, le rappelle-t-elle, pouvez-vous m'aider à me relever ? »

Winston tend la main à la jeune fille qui s'en sert d'appui pour se remettre sur pieds.

« Merci. Merci, camarade ! ». Et

Winston Smith (John Hurt) commet le crime de pensée en écrivant son journal.



O'Brien (Richard Burton) dans son bureau.

A LA POURSUITE DU DIAMANT VERT

Romancing the Stone. USA 1984. Un film réalisé par Robert Zemeckis • **Scénario** Diane Thomas • **Directeur de la photographie** Dean Cundey • **Montage** Donn Cambern, Frank Morris • **Décors** Lawrence G. Paull • **Production** El Corazon Producciones (Michael Douglas) • **Distributeur** Fox - Hachette • **Durée** 105 mn.

Sortie : le 4 juillet 1984 à Paris.

Interprètes : Michael Douglas (Jack Colton), Kathleen Turner (Joan Wilder), Danny De Vito (Ralph), Zack Norman (Ira), Alfonso Arau (Juan), Manuel Ojeda (Zolo), Holland Taylor (Gloria).

L'histoire : « Une jeune romancière et un baroudeur sont les héros d'une aventure épique et amoureuse au cœur de la forêt colombienne... »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Michael Douglas qui débuta dans la production avec *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (Oscar du meilleur film 1975) mène depuis plusieurs années une double carrière d'acteur et de producteur, mariant avec succès ses goûts pour le cinéma engagé et le divertissement populaire. Il connut, dans le premier de ces genres, un énorme succès critique et public avec *Le Syndrôme Chinois* (1978). Né à New Brunswick (New Jersey) le 25 septembre 1944, Michael Douglas grandit dans les milieux du cinéma, passant la plupart de ses vacances sur les plateaux où tourne son père. Durant son adolescence, il se familiarise avec les divers aspects de la production, et s'inscrit à l'Université de Santa Barbara pour y passer une licence d'art dramatique. Puis il part pour New York, où il joue une demi douzaines de spectacles off Broadway et recueille son premier grand succès à la télévision dans une dramatique du CBS Playhouse : « The Experiment ». En 1969, Douglas débute à l'écran dans *Hail Hero* de David Miller, avant de tourner *Adam at 6 A.M.*, *Summertree* et *Napoleon and Samantha*, production Walt Disney où il a pour partenaire Jodie Foster. Il se voit engagé en 1972 comme partenaire de Karl Malden dans la série *« Les rues de San Francisco »*, qui lui apporte la consécration. De 1972 à 76, il conquiert ainsi une audience internationale et remporte 3 nominations à l'Emmy. Il fait également ses débuts de réalisateur sur deux épisodes de ce feuilleton. En 1975 il se lance dans la production avec *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, projet racheté à son père et auquel il avait déjà consacré plus de 4 ans d'efforts. Neuf nominations et 4 Oscars couronneront ce premier essai. Après le tournage de *Morts suspectes*, Michael Douglas retourne à la production avec *Le Syndrome Chinois*, au scénario duquel il collabore étroitement. Produit en association avec Jane Fonda et l'IPC, le film, outre un phénoménal succès critique et commercial, bénéficiera de 4 nominations à l'Oscar. Soucieux de diversifier son image, Michael Douglas cultive ensuite la veine romantique avec *Le Vainqueur* et *C'est ma chance*. Parrallèlement, il met au point d'autres projets pour sa compagnie, la Bistick, et, en 1983, après *La nuit des juges*, met en scène sa 3ᵉ production : *A la poursuite du dimant vert*. Il travaille actuellement comme producteur exécutif sur *Starman* de John Carpenter
Kathleen Turner fut, en 1981, la révélation de *Body Heat (La fièvre au corps)*, où elle incarnait l'une des « garces » les plus stylées et les plus sensuelles de l'histoire du film noir. En 1983, elle fut la partenaire de Steve Martin dans *L'homme aux deux cerveaux*. Née à Springfield (Missouri) et fille d'Ambassadeur, Kathleen Turner passe son enfance et son adolescence successivement au Canada, à Cuba, Washington et Caracas, au Vénézuela et à Londres. De retour aux USA après la mort de son père, elle passe un diplôme d'études théâtrales. Après avoir tenu ses premiers emplois dans des spectacles expérimentaux, elle décroche un rôle en vedette dans un feuilleton : *« The Doctors »*. Ses succès théâtraux la conduiront à interpréter *Body Heat*, sous la direction de Lawrence Kasdan. Directeur de la photographie du film, Dean Cundey est le collaborateur attitré de John Carpenter, dont il photographia les trois films de la série *Halloween, ainsi que The Fog, New York 1997* et *The Thing*. Il est considéré comme l'un des meilleurs techniciens de la nouvelle génération hollywoodienne. Né en Californie, après avoir étudié le dessin et l'architecture, il entra à l'UCLA pour y suivre les cours de James Wong Howe, et débuta sur de petites productions indépendantes On lui doit également la photo de *Psychose II*.



CONAN LE DESTRUCTEUR

Conan the Destroyer. USA 1984. Un film réalisé par Richard Fleischer. • **Scénario** Stanley Mann, d'après une histoire de Roy Thomas et Gerry Conway basée sur le personnage créé par Robert E. Howard • **Directeur de la photographie** Jack Cardiff • **Musique** Basil Poledouris • **Montage** Frank J. Urioste • **Effets spéciaux** John Stirber • **Création du monstre Dagoth** Carlo Rambaldi • **Miniatures** Emilio Ruiz del Rio • **Maquillage spécial** Giannetto de Rossi • **Directeurs artistiques** Kevin Phipps, Jose Maria Alarcon • **Production** Edward R Pressman (Dino de Laurentiis) • **Distributeur** C.I.C. • **Durée** 101 mn.

Sortie : le 22 août 1984 à Paris.

Interprètes : Arnold Schwarzenegger (Conan), Grace Jones (Zula), Wilt Chamberlain (Bombaata), Mako (Akiro le magicien), Tracey Walter (Malak), Sarah Douglas (la reine Taramis), Olivia d'Abo (la princesse Jehnna), Pat Roach (Thoth-Amon), Jeff Corey (le Grand Vizir), Sven-Ole Thorsen (Togra), Bruce Fleischer (l'assaillant au village), Ferdinand Mayne (le chef).

L'histoire : « Conan accepte une mission que lui confie la reine Taramis, car celle-ci lui a promis, en échange, la résurrection de Valéria, sa bien-aimée. Le guerrier cimmérien devra escorter la princesse Jehnna lors d'un périple en territoire ennemi, afin de s'emparer de la corne magique de Dagoth qui prodiguera la fortune au royaume. Mais ils leur faudra affronter la magie noire de Thoth Amon et bien d'autres dangers... »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Richard Fleischer est né le 8 décembre 1916 à Brooklyn. Son père et son oncle, Dave, produisent et réalisent à cette époque leurs premiers films d'animation, ils deviendront bientôt les grands rivaux de Walt Disney (*Betty Boop, Popeye le marin*, etc.) Très jeune, Richard subira l'influence de son père (décédé en 1972). « C'était un génie », dit-il, « qui, sans aucune formation particulière, inventa la projection frontale et le rotoscope, un véritable artiste également ». Après une maîtrise ès Beaux-Arts, Richard fait du « café-théâtre » puis est engagé par la R K.O. Il se spécialisera dans le montage des informations, et, pendant sept ans, tournera des séries B. Puis il tourne en treize jours *L'énigme du Chicago Express* (1952), qui remporte un immense succès et marque un tournant décisif dans sa carrière. Alors commencera une nouvelle période, riche d'une cinquantaine de films, dont : *20 000 lieues sous les mers* (54), *La fille sur la balançoire* (55), *Bandido Caballero* (56), *Les Vikings* (58), *Le voyage fantastique* (66), *Dr Dolittle* (67), *L'étrangleur de Boston* (68), *Terreur aveugle* (71), *Soleil vert* (73), etc. « J'étais impatient de réaliser *Conan 2* », déclare Fleischer, « parceque je n'avais à mon actif que *Les Vikings* dans ce genre. Il y a beaucoup d'humour dans le film et, même si cela surprend, beaucoup de charme. En même temps, c'est stimulant, ça brille, le style est gothique, flamboyant, la magie et l'aventure règnent. On y est fougueux et amoureux ! En somme, c'est plein de vitalité. En plus, ce fut amusant à tourner »

Né en 1947 à Graz, en Autriche, Arnold Schwarzenegger est très jeune affaibli par une grave maladie. Souffrant de vivre dans l'ombre de son frère aîné, bien plus fort que lui, il prend le parti de suivre un entraînement sportif très strict. A quinze ans, il découvre le culturisme. Dès lors, il annonce à son père : « Je serais le premier athlète du monde, puis j'irai en Amérique où je deviendrai acteur ! ». Arnold a vingt ans quand il est élu pour la première fois ! Il sera quatre fois Mr Univers, sept fois Mr Olympia, champion du monde de culturisme. Il part aux USA suivre les cours de l'UCLA, prouvant que l'on peut être un athlète sans être une brute écervelée ! Après des études de psychologie, il entre à l'Université du Wisconsin où il obtient un diplôme en administration des Affaires et un diplôme d'Economie Internationale. En 1975, il débute dans *Stay Hungry*, de Bob Rafelson (qui lui vaut une récompense). Ce seront ensuite : *Pumping Iron* (77), *Cactus Jack* (79) et *Conan le Barbare* (81). Commentateur sportif pour ABC et CBS, on l'a vu à la TV dans *« Les rues de San Francisco »*. Il a également écrit trois best-sellers sur le body building. « Tourner avec Grace Jones et Wilt Chamberlain fut un plaisir », déclare-t-il. « Tous deux sont des culturistes, donc nous étions « entre nous », ce qui est important ».

Née à Spanishtown (Jamaïque), Grace Jones s'installera à Syracuse (état de New York), où elle préparera une licence d'espagnol. A Paris, elle deviendra ensuite un top-model, puis entamera une carrière de chanteuse avec sa célèbre adaptation de « La vie en rose », disque d'Or en France et en Italie. Elle décide ensuite de monter un show pour les boîtes disco, où elle pourrait montrer ses talents de comédienne. La tournée est un succès et se termine en apothéose. « Grâce à Arnold Schwarzenegger », déclare-t-elle, « qui m'a appris à me relaxer, cette première expérience cinématographique m'a laissé un excellent souvenir, et l'envie de recommencer »



La nouvelle aventure du héros légendaire
le plus fort de tous les temps.

CONAN
LE
DESTRUCTEUR

DINO DE LAURENTIIS
EDWARD R. PRESSMAN
ARNOLD SCHWARZENEGGER
RICHARD FLEISCHER "CONAN LE DESTRUCTEUR"
GRACE JONES · WILT CHAMBERLAIN · MAKO · TRACEY WALTER · OLIVIA D'ABO
SARAH DOUGLAS · STANLEY MANN · ROY THOMAS & GERRY CONWAY
BASIL POLEDOURIS · JACK CARDIFF · CARLO ROMBALDI · STEPHEN KESTEN
RAFFAELLA DE LAURENTIIS · RICHARD FLEISCHER

MICHAEL DOUGLAS/KATHLEEN TURNER/DANNY DE VITO

A LA POURSUITE
DU DIAMANT VERT
(ROMANCING THE STONE)

On
ne court pas
dans la jungle
en
talons hauts

tandis qu'elle reprend son chemin, l'homme reste là, la main tendue dans le vide, le visage crispé.

La scène semble banale mais ce que nous n'avons pas vu, ce que l'œil du télécran n'a pas vu, c'est que la femme, Julia, vient de glisser un petit papier dans la paume de Winston. Par ce geste, elle a scellé leur destin... Pour l'instant, Winston , faussement impassible, poursuit sa route et dépasse la caméra.

Michaël Radford ne crie jamais « Coupez ! ». Il laisse le plan se poursuivre jusqu'à ce que tout le monde sente, instinctivement, que l'on ne peut aller plus loin.

Un après-midi durant, cette même scène sera rejouée : close-up sur Julia, close-up sur Winston la relevant, etc. Un après-midi durant, Julia-Suzanna Hamilton chutera et Winston-John Hurt la relèvera. Ce que le spectateur découvrira sur les écrans, c'est l'image d'une femme le bras en écharpe, vêtue de la combinaison gris-terne des membres du parti extérieur et de la ceinture rouge de la ligue anti-sexe, tombant sous le poids d'un sac de toile trop lourd pour elle ; ce que le spectateur ne saura pas, c'est qu'une épingle de sûreté empêche le sac de s'ouvrir trop largement et que la combinaison grise dissimule des genouillères molletonnées et un micro portatif !..



O'Brien (Richard Burton) et Winston Smith (John Hurt) dans le Pays Doré.

JOHN HURT : UN COMEDIEN PEU ORDINAIRE

La première impression de malaise causée par un décor sinistre et déprimant, est désormais surmontée. Nous nous mêlons à l'équipe intriguée de découvrir des visages nouveaux sur le plateau. Entre deux prises, John Hurt rôde autour de nous, visiblement surpris que nous ne lui ayons toujours pas adressé la parole. Nous sautons le pas : « Quel plan allez-vous jouer maintenant ? ». « Juste un plan de raccord », nous répond-il avec un merveilleux sourire. « J'arrive depuis le bout du couloir et je suis censé reconnaître Julia qui vient par l'autre côté et que je vois au loin. Il nous regarde d'un air goguenard avant d'ajouter : « Mais je n'aurais pas réellement à jouer la comédie pour cette scène... »

Michaël Radford le rappelle ; les caméras sont prêtes à tourner.

On trace une croix sur le sol à l'endroit où Hurt devra se trouver lorsqu'il remarquera la présence de Julia pour la première fois. L'assistant-réalisateur Chris Rose demande le silence complet. D'un simple signe de la main, Radford ordonne le départ à la caméra. Un léger « bip » sonore retentit : ça tourne. Rose chuchotte alors quelques mots à l'oreille de Radford qui se tourne vers nous et sourit en nous fixant droit dans les yeux. « Action ! », lance Chris Rose : l'ordre a été prononcé en français, hommage discret à notre présence...

John Hurt apparaît au bout du couloir, devant le télecran géant (deux mètres de base). Il marche d'un pas pressé, le regard perdu. Arrivé à la marque, il ralentit d'une manière presque imperceptible : il vient de découvrir Julia. En une fraction de seconde, son corps et son visage expriment des dizaines de sentiments : la haine, la peur, l'incompréhension, la surprise, l'hésitation, etc. Puis, tout aussi rapidement, il retrouve une impassibilité provisoire.

« Vous appelez ça ne pas jouer la comédie ? » lui demandons-nous admiratifs après la troisième et dernière prise « Bah, je n'ai fait que marcher », nous répondit-il ingénument. Et lorsque nous nous extasions sur le naturel et le talent qu'il a su apporter à ce plan si simple, il nous lance un clin d'œil complice : « Pour moi, marcher, c'est aussi travailler » (« For me, walking is also working ! ») et va prendre quelques instants d'un repos bien mérité sur son fauteuil de toile pompeusement imprimé d'un « Lord Hurt »

John Hurt n'est pas un comédien ordinaire : il s'est gagné le public mondial par la diversité des personnages qu'il a interprété avec un égal talent. Du junkie de *Midnight Express* à John Merrick, l'Elephant Man au visage diforme, et même à l'agent secret éperdu de vengeance d'*Osterman Week-end*, il s'est signalé comme l'une des plus sûres valeurs du cinéma anglo-saxon. Malgré son physique étriqué (John Hurt n'a rien de la « star » classique !) il séduit de prime abord par son charme cynique et sa gentillesse touchante. Grand amateur de joutes oratoires, mêlant humour et recherche de la formule allégorique, John ne déteste pas non plus l'autodérision. A preuve, le superbe buste de Winston Smith à son effigie qui orne sa caravane, ou la manière désinvolte dont il nous dédicace un paquet de « cigarettes de la Victoire » au nom de son personnage. Son visage amical et sympathique apparaissant au hasard d'un décor contribue efficacement à maintenir la bonne humeur de l'équipe. Malgré son succès et son talent, John Hurt garde une qualité rare : une merveilleuse simplicité.

SUZANNA HAMILTON QUETE NOTRE APPROBATION.

Pendant que nous discutions avec John Hurt, a débuté une interminable scène de répétitions. On prépare le contre-champs du plan précédent. Cette fois, c'est Suzanna Hamilton qui avance vers Winston, croisant en chemin d'autres travailleurs du Ministère de la Vérité. Pendant près d'une heure, Chris Rose règle les mouvements de la dizaine de figurants. Il coordonne les démarches, le rythme et les trajectoires de chacun. En attendant, Suzanna Hamilton s'est isolée et elle fait les cent pas : c'est sa façon à elle de se concentrer, de se préparer avant chaque scène.

Jeune, attirante, tout le monde est bien d'accord, ici, pour déclarer que Suzanna Hamilton est une grande actrice, l'un de ces noms avec lesquels il faudra compter à l'avenir. Tous n'ont que compliments à la bouche lorsqu'il s'agit de la charmante Suzanna : le producteur Simon Perry vante son naturel tandis que Michaël Radford admire son aisance. Comment en effet ne pas se laisser séduire par la fraîcheur de cette jeune femme de vingt-quatre ans ? Lors de l'entretien qu'elle nous accorde, nous sommes à notre tour conquis par sa spontanéité alliée à une grande conscience professionnelle. Les cheveux défaits, jouant avec un jeune chiot farceur, Suzanna est à mille lieues de l'image que l'on se fait d'une star. Elle nous fait « fondre » par sa douceur et ses hésitations. Comment ne pas être touché, par exemple, lorsque la comédienne se met à quêter notre approbation pour avoir accepté de jouer nue dans le film ? « C'était obligatoire , n'est-ce pas ? Cela faisait partie du personnage ? » nous demande-t-elle en écarquillant de grands yeux innocents. Et de sourire, soulagée, lorsque nous lui affirmons que la chose est tout à fait naturelle !

Un moment plus tard, tout est prêt pour le tournage. Suzanna prend sa place. Pour elle, pas question de marquer un temps de surprise en remarquant Winston. Son personnage est rôdé dans l'art de tromper les télécrans et de garder un visage impassible. Pourtant, contrairement aux apparences, son rôle n'est pas plus simple que celui de Hurt, puisqu'il demande un contrôle de soi de tout instant.

Comme à son habitude, Radford ne dit pas « Coupez ! », et, tandis qu'il enlace Suzanna pour lui prodiguer à voix basse quelques conseils, les figurants continuent d'avancer, disciplinés, au bout du couloir. Personne ne songe à les rappeler : ils comprendront tout seuls lorsqu'ils ne pourront aller plus loin

Après la quatrième prise, Radford renvoie tout le monde : c'est fini pour aujourd'hui. Et tandis qu'on remballe le matériel, il s'assied et commence à feuilleter un exemplaire de l'Ecran Fantastique. Au-dessus de ce lecteur, les lambeaux d'une affiche proclamant « L'ignorance c'est la force », citation savoureuse, ô combien ironique !

UNE ŒUVRE DE SCIENCE-FICTION RETROACTIVE

Nos dernières réticences quant à la gageure d'adapter le roman de George Orwell sont effacées en cette fin d'après-midi, lorsque nous



Exécution de prisonniers eurasiens sous l'œil du télécran.

1984

nous entretenons avec le producteur Simon Perry. Il nous accueille dans sa caravane et c'est autour d'une tasse de thé, comme il se doit, que la conversation commence : « Je dois dire que l'idée de faire *1984* m'excitait beaucoup », nous explique-t-il, « mais il me semblait difficile d'adapter le livre et de terminer le film en si peu de temps, puisque, de toute évidence, *1984* se devait d'être distribué cette année ! Mais tandis que j'en débattais avec Mike, j'ai compris qu'il était l'homme idéal pour faire face à cette situation. »

La collaboration Perry-Radford n'est pas une nouveauté puisque Simon était déjà le producteur de *Another Time, Another Place*. Il semble donc normal que le tandem à succès se soit aujourd'hui reformé pour l'adaptation cinématographique de l'œuvre d'Orwell. A la base déjà, ce travail posait de graves problèmes. L'œuvre est foncièrement littéraire, jouant sur les pensées des personnages et sur l'utilisation du langage avant de privilégier l'action. Les personnages de Smith, Julia et O'Brien ne sont, somme toute, que quelques éléments représentatifs d'une société, destinés à nous aider à comprendre l'univers imaginé par Orwell. Au-delà de l'œuvre de fiction, « 1984 » est un essai politique basé sur la crainte qu'inspirait le Stalinisme au sortir de la guerre. A priori, il ne reste aujourd'hui plus rien d'actuel dans les idées décrites par « 1984 ».

« Nous avons dû retrouver ce qui se passait dans la tête d'Orwell tandis qu'il écrivait le livre », explique Simon Perry, « et recréer ses idées sur la représentation d'Airstrip One (l'Angleterre dans le livre). Cet ouvrage a été écrit comme une vision satirique imaginaire d'un futur possible. Il tirait donc son esprit créatif de l'époque durant laquelle il était écrit : les années quarante. Aussi tous les éléments décrits par Orwell étaient-ils influencés par ce qui existait alors.

C'est de cette constatation qu'est née l'idée porteuse du film : inventer un univers de science-fiction tel qu'il aurait pû être conçu en 1949, en respectant à la lettre l'imagerie d'Orwell et de ses contemporains.

« Je crois que la meilleure définition que l'on puisse donner du film », poursuit Perry, « c'est qu'il s'agit d'une œuvre de science-fiction rétroactive. Nous montrons un monde parallèle à celui dans lequel nous vivons, un monde qui a évolué d'une manière différente du nôtre. »

UN CLIMAT DE TRISTESSE ET DE SOLITUDE

Le fait est : les quelques images que l'on a bien voulu nous présenter sur table de montage nous ont confondus par leur réalisme. A tous les familiers de l'œuvre d'Orwell, *1984-le film* offrira une fidèle transposition. Des immenses locaux du Ministère de la Vérité où chacun travaille dans un box face à un télécran à la salle de cantine dans laquelle Winston cherche à s'approcher incidemment de Julia, tout est là, fidèle jusqu'à la marque du gin et des cigarettes. La foule d'êtres humains en uniformes, dont les visages ne connaissent plus que l'expression de la rage durant « la minute de la haine », provoque un sentiment de malaise, une réaction de rejet. La dominante grisâtre des images nous plonge immédiatement dans un climat de tristesse et de solitude. En quelques minutes nous comprenons que Radford et Perry ont réussi à mettre en images l'univers aliénant d'Orwell.

Pour les aider dans cette tâche, le producteur et le réalisateur ont fait appel à Allan Cameron, qui s'est récemment fait remarquer en signant les décors de *The Honorary Consul and Lace*.

« Nous l'avons engagé après avoir vu un extrait du film qui avait exactement le sentiment que nous cherchions », reprend Perry. « L'autre grand avantage que présentait Allan, c'est qu'il pouvait agir sous pression. Il venait de faire *Lace* sur lequel il avait conçu plus de cent décors, en onze semaines ! »

Pour *1984*, Allan Cameron a dû se mesurer à un travail titanesque, créant à la fois le design complet d'une époque imaginaire et maquillant plusieurs dizaines de décors naturels éparpillés à travers Londres. Des Docks aux ruines de l'Alexandra Palace, des rues marchandes de l'East End à ce passage souterrain de Wembley, Cameron a dû se livrer à une véritable course de marathon à travers la ville. Seule exception, les séquences se déroulant dans « Le Pays Doré », ce hâvre de paix dans lequel Winston s'évade en rêve, furent évidemment réalisées à la campagne, dans un cercle naturel de collines situé à l'Ouest de l'Angleterre, dans le Wiltshire, appelé « The Roundway ». L'endroit est surtout célèbre pour abriter le site de Stonehenge, lieu sacré planté de monolithes de pierre, qui n'a pas changé depuis plus de mille ans et que l'on dit emprunt d'une atmosphère de rêve. C'est dans cet endroit magique que Winston Smith vit sa passion ambigue avec O'Brien, trouvant en lui, le temps de quelques fantasmes, un allié, un mentor, un ami.

C'est aux studios de Twickenham que nous retrouvons l'équipe du film le lendemain. Tout le monde



Ian Scoones (au centre) et son assistant préparent le masque-cage de la scène de torture de la salle 101. Après l'introduction d'un second rat dans la cage, les animaux se mettent en position de combat...

est nerveux, excité ce jour est le dernier d'un épuisant tournage de onze semaines

LA SALLE 101

De plus, on reprend aujourd'hui quelques plans de la séquence la plus difficile, celle où O'Brien conduit Winston dans la mystérieuse salle 101. Là doit se dérouler la dernière et la pire des tortures. Winston Smith ayant toujours eu une peur maladive des rats, ceux-ci vont être mis à contribution pour achever de le « normaliser » en lui faisant renier son amour pour Julia. Lié à un fauteuil, il va voir O'Brien fixer à son visage un masque inquiétant, sorte de tunnel aux parois grillagées. Au bout du tunnel, des rats ! Et O'Brien de faire glisser une à une les portes les séparant du visage terrifié de Winston .

Pour cette scène d'une grande intensité dramatique, demandant aux acteurs une concentration absolue, nous sommes interdits de plateau. Un décor a été construit au centre du studio : quatre murs et un couloir menant à la salle 101 Nous voyons d'abord passer John Hurt, nerveux, froid. Puis, c'est au tour de Richard Burton de disparaître dans le décor. Nous n'aurons de lui que cette vision fugitive, celle d'un homme vieilli, aux cheveux coupés ras, les épaules voûtées, la démarche hésitante sous la tunique de serge bleue des membres du parti intérieur. Richard Burton est malade et se refuse pour l'instant à accorder des interviews. Son contrat stipulait un certain nombre d'entretiens et déjà, le quota a été dépassé par la presse quotidienne anglaise

Restés dans le studio mais coupés du plateau par de hauts murs qu'aucun plafond ne relie, nous ne pouvons qu'imaginer ce qui est en train de se passer

Ce sont d'abord les couinements des rats qui nous font dresser l'oreille. Puis, la voix doucereuse de Richard Burton-O'Brien qui explique à Winston le déroulement de la torture avec un plaisir sadique. Des accents de méchanceté pure et de douceur crispante empreignent sa voix tandis que se poursuit son horrible récit. Oui, Burton est peut-être malade, mais il n'a rien perdu de son extraordinaire talent !

Et soudain, tranchant dans le calme de ce monologue, ce sont des cris perçants, inhumains, rauques « Non, pas à moi, faites-le à Julia mais pas à moi ! »

La voix de Winston vient de retentir. A nos côtés, tout le monde reste figé, à l'écoute de ces cris. Un instant de terreur palpable, presque matérielle envahit le studio. Les visages se baissent comme si chacun vivait avec Winston la matérialisation de son angoisse la plus secrète. Pour nous, une chose est sûre : nous ne sommes vraiment pas impatients de voir prochainement les images qui correspondent à ces sons ! Si le résultat final est à la hauteur de ce que nous avons pu entendre aujourd'hui, cette minute sur le plateau de *1984* (la scène de la salle 101) s'annonce d'emblée comme un futur classique de l'angoisse, de la terreur faite réalité !

Plusieurs fois la scène est retournée et toujours le même frisson passe sur nos nuques. Au point qu'à la fin, le mot d'ordre « Silence » résonne en écho comme une menace pour tous dans le sombre studio

DES ACCENTS DE QUOTIDIEN

Ce n'est que l'après-midi, tandis que se prépare dans un coin du studio le tournage d'une scène d'ascenseur, que nous avons enfin l'autorisation de pénétrer dans le décor désaffecté de la Salle 101 Nous nous engageons dans cet obscur couloir comme dans un cauchemar ! Arrivés dans la salle, nous sommes surpris : vu dans son ensemble, le lieu n'est rien d'autre qu'un décor de cinéma, avec ses projecteurs, ses murs nus et son mobilier réduit au minimum ! Dans un coin, nous remarquons un fauteuil de cuir, bien raide, sur lequel pendent des sangles. Au centre de la pièce, le masque-cage est posé sur les tréteaux, abandonné. Il ne reste plus rien de l'atmosphère de terreur qui s'échappait des lieux quelques heures auparavant. Juste des accessoires, des faux-semblant de cinéma. Nous inspectons le décor comme Hitchcock visitait autrefois les lieux du crime dans la bande-annonce de *Psychose*. Déjà, l'univers recréé de George Orwell revêt pour nous des accents de quotidien.

C'est dans cette pièce fascinante que nous rencontrons Ian Scoones, responsable des effets spéciaux et créateur du masque-cage. Ian a débuté comme assistant sur les films Hammer de la grande époque avant de devenir responsable des effets spéciaux pour la série *« Hammer House of Horrors »* D'emblée, notre commune passion pour la célèbre firme anglaise nous rapproche. Après avoir évoqué avec ferveur les figures de Terence Fisher et de Peter Cushing, nous revenons inévitablement à *1984*

« Vous savez », nous dit Ian Scoones, « tout le monde est devenu très nerveux sur ce plateau. Lorsqu'un tournage commence mal, il ne peut que s'améliorer mais dans le cas présent, tout avait trop bien commencé !... ». Par delà cette déclaration, Ian Scoones est déjà empli de souvenirs exaltants sur *1984*

Comme tout le monde ici, il voue une admiration éperdue à Michaël Radford. Pour les techniciens, Radford est un homme exigeant, méticuleux, qui sait ce qu'il veut et comment l'obtenir ; pour les comédiens, c'est un directeur d'acteur précis, tendre mais implacable John Hurt va jusqu'à le trouver aussi créatif et professionnel que David Lynch, ajoutant que Lynch risque de le décevoir avec *Dune* alors qu'il a une confiance totale en Radford.

Nous abandonnons Ian Scoones pour nous diriger vers le plateau où un groupe de techniciens affairés achève de préparer « l'ascenseur ». Un système de poulie permet de faire coulisser un cache dans une armature de bois, un peu à la façon d'une guillotine. Placé face à la cabine et éclairé par derrière, le cache donnera l'impression, en coulissant, que la cabine est en mouvement, laissant régulièrement filtrer la lumière des étages dépassés. Le plan qui se tourne n'est qu'un plan de raccord et seule la difficulté à donner un mouvement régulier au cache retarde le tournage.

BIG BROTHERS INDISCRETS

Le reste de la journée se déroule sans incidents, dans le calme d'une lassitude générale. Suzanna Hamilton réapparait le temps du tournage de deux plans oubliés. On a apporté dans le studio une énorme visionneuse autonome et Michaël Radford regarde attentivement un pré-montage de la séquence durant laquelle Julia et Winston se retrouvent dans leur chambre du quartier prolétaire. Julia sort de son sac du vrai café et une vraie robe. La séquence a été tournée quelques semaines auparavant et effectivement, on sent un manque, celui de deux gros-plan en champs contre-champs de Julia et Winston.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le décor est sorti, les accessoires placés et voici reconstituée sous nos yeux l'image que nous venons de voir quelques instants auparavant sur l'écran.

Ironiquement, c'est par le trou vacant laissé dans l'un des murs du décor par un télécran, inutilisé ce jour-là, que nous pouvons suivre la scène. Voyeurs d'un instant, Big Brothers indiscrets, nous sommes réellement devenus les spectateurs de l'intimité des deux personnages d'Orwell. Ce ne sont plus des photos de John Hurt et de Suzanna Hamilton que nous prenons, mais bien des pièces à conviction destinées au parti intérieur et à la police de la pensée

A ce moment précis, la réalité de Michaël Radford finit de s'imposer à nous comme la seule vision possible de *1984*. A jamais, le livre d'Orwell sera plus qu'une œuvre de papier ; Radford lui a donné une réalité physique et il ne semble pas trop hardi de prédire qu'après avoir été pendant trente-cinq ans un classique de la littérature, *1984* va devenir un classique du cinéma.

C'est en tout cas à cet espoir que nous avons porté un toast au champagne avec un John Hurt qui avouait complaisamment que, ne buvant jamais pendant un tournage, il avait été privé d'alcool pendant onze semaines. Le toast suivant fut pour les oubliés...

(A suivre...)



...l'image vue par Winston par la face adaptée à son visage.

PHOTOS : CLAUDE SCASSO.

---

(1) : Inventé par Orwell, le concept du télécran est celui d'un émetteur-récepteur. Les télécrans diffusent sans arrêt des images et des sons, mais enregistrent également à la manière d'une caméra-espion.

THE BRIDE

Un reportage de Bertrand Borie

Le Chanteur Sting : un docteur Frankenstein comme le rêvait Mary Shelley.

L'ombre de Mary Shelley s'étend sur Carcassonne...

Hauteur de Carcassonne, 28 juin 1984. Le soleil brille, redonnant vie aux murailles de la vieille cité dont le gris se met soudain à resplendir sous son éclat. Les antiques tourelles s'élancent vers le ciel d'un bleu profond. Le sol est sec, l'herbe rèche. A peine un vent léger caresse-t-il de sa tiédeur les visages.

Un officier de l'armée hongroise, impeccable dans son costume du XIXe siècle, mène par le bras une ravissante jeune femme, au costume chatoyant et quelque peu désuet. Des paysans s'attroupent, vêtus à l'ancienne, puis s'immobilisent. A quelques mètres, se détachant sur le gris des murailles, la masse d'un éléphant — espèce en voie d'apparition dans le sud-ouest de notre pays — s'ébroue, tandis que le véhicule de pompiers venu l'arroser dans la fournaise du matin se retire. Un lion rugit...





Des cris. Des ordres. Puis un silence relatif ponctué par le chant des oiseaux et le claquement des bannières qui surmontent le chapiteau de cirque dressé sur la colline, au milieu de barraques bigarrées, dont l'une abrite une énorme femme sortie tout droit de l'univers fellinien — et, dit-on, diseuse de bonne aventure.

Les mots : « Figurants, action ! » fusent dans l'air carcassonnais et, dominé par un étrange personnage vêtu de blanc, portant un masque de mort et juché sur des échasses, tout ce beau monde de se précipiter au son soudain des fifres et des tambourins vers quelques tombes esthétiquement dressées en avant-plan d'un petit cimetière, et au milieu desquelles surgit, gravissant la colline en provenance de Budapest un nain assis sur son épaule droite, un homme à la puissante stature et au faciès légèrement... familier... Rassemblons nos souvenirs... C'est la créature de Frankenstein !

Que se passe-t-il donc ? Le soleil cogne-t-il si fort sur nos pauvres têtes qu'il nous fait divaguer ?

Eh bien non ! Nous assistons tout simplement au premier tour de manivelle de la partie du tournage de *The Bride*, de Franc Roddam, qui se tient, pendant deux semaines, sur les hauteurs d'un des hauts lieux historiques les plus célèbres de France, où le producteur (d'origine française) Victor Drai a fait reconstituer un cirque du XIXe siècle, sur la colline dominant le pont-levis de l'entrée principale de Carcassonne intra-muros. Une soixantaine de figurants pour ces séquences : fort peu de choses en comparaison des quatre cents autres qui, une semaine plus tôt, animaient cette fois la célèbre place de Sarlat sur laquelle se tient chaque année le Festival de Théâtre. Sarlat, Carcassonne, qu'importe, puisque l'intérieur de l'une et l'extérieur de l'autre sont censés représenter deux visages de Budapest, où le scénario situe en partie l'action du film.

Un scénario qui, s'appuyant sur la fin de *La fiancée de Frankenstein* de James Whale, combine astucieusement les mythes de Frankenstein et de Pygmalion pour nous conter une histoire tendre et humaine autant que fantastique, et qui, guidée par la détermination de Victor Drai et de Franc Roddam, doit véritablement renouveler l'un des mythes les plus connus du genre. Qu'on en juge plutôt.

Dans son laboratoire secret, le jeune baron Frankenstein s'apprête à compléter l'expérience qu'il a déjà considérablement menée à bien en fabriquant de toutes pièces une



créature : mais celle-ci, amas de chairs plus ou moins difforme, mérite-t-elle vraiment le nom d'homme, bien que se tapisse en elle une capacité de souffrance et d'amour ? S'appuyant sur cette capacité, Frankenstein a imaginé d'humaniser sa créature — et de réparer du même coup ce qu'il considère comme un demi-échec — en lui donnant une compagne : Eva.

Tout se passe bien, jusqu'à ce que la jeune femme, parfaitement réussie et d'une fascinante beauté, aperçoive la créature, et hurle d'horreur. Fou de douleur, le monstre détruit le laboratoire et s'enfuit. Et Frankenstein de rester seul avec Eva qu'il a sauvée de justesse et qui le subjugue, au point de lui donner l'idée d'en faire sa compagne : non point sa maîtresse, mais son égale, une femme libre et indépendante, capable de partager son savoir, ses rêves et ses aspirations.

L'éducation d'Eva commence, pour une part avec l'aide de Mrs. Bauman, la gouvernante du baron, qui n'est d'ailleurs pas sans montrer quelque réticence. Cependant, le monstre, après s'être échappé, s'est lié d'amitié avec un nain, Rinaldo, qui l'a pris sous sa protection et l'a baptisé Viktor — le vainqueur. Ensemble ils vont à Budapest où un directeur de cirque les engage pour un numéro burlesque. Mais la créature a trouvé plus qu'un compagnon en Rinaldo : sous l'influence de son amitié, le monstre se transforme, acquiert une élégance et une grâce paradoxales, une noblesse inattendue.



Pour « The Bride » Sarlat retrouve son atmosphère d'antan.



La Créature et Rinaldo : deux amis inséparables en quête d'humanité.

Eva, quant à elle, progresse vite : elle apprend à parler, à lire, explore un monde qui sans cesse l'émerveille ; par sa vie, par sa juvénilité doublée d'une impudeur toute innocente, elle fascine de plus en plus le jeune baron qui, après l'avoir un peu considérée comme une enfant, commence à ressentir pour elle une passion dévorante.

Le monstre, pendant ce temps, est revenu à sa solitude tragique, après qu'un accident mortel l'ait privé du seul être qui, le considérant comme un homme, est peu à peu parvenu à le rendre tel. Conscient peut-être aussi de sa métamorphose, il entreprend de retourner vers le château pour tenter une nouvelle fois sa chance devant sa « fiancée ». Celle-ci, se perfectionnant de jour en jour, est sur la voie de devenir une vraie Lady, n'eussent été quelques doutes qui habitent son esprit quant à ses origines, à sa vraie nature, tandis que le jeune baron ne peut lui dévoiler la vérité non plus qu'il ne parvient à lui avouer son amour. Mais les circonstances vont précipiter les choses et nouer la tragédie quand tour à tour un jeune officier va courtiser Eva au cours d'un bal, et que Victor va ressurgir.

D'importants moyens ont été mis à la disposition de Franc Roddam pour sa réalisation : un budget de 11 millions de dollars, réservé, pour une part, outre la figuration et les costumes, à de luxueux décors : ainsi trois grands plateaux sont-ils reconstruits à Londres, représentant en particulier l'intérieur du château de Frankenstein et son laboratoire, tandis qu'un cirque est édifié à Carcassonne et qu'un château de la région de Clermont-Ferrand est réaménagé, et notamment enrichi d'un donjon de trente mètres de haut.

Pour l'heure, c'est le très beau chapiteau reconstruit près de Carcassonne qui émerveille, par le soin de la reconstitution et le chatoiement des motifs qui décorent l'ensemble qu'il forme avec les baraquements forains. Tandis qu'on effectue des prises de vues à l'extérieur, les ouvriers s'affairent dans la lumière dorée qui baigne l'intérieur du chapiteau : qui pour finir d'installer les gradins, qui pour mettre au point, du haut d'un échaffaudage, la chute vertigineuse d'un mannequin. On se croit pour de bon transporté quelques décennies en arrière, et ce n'est pas la majesté des murailles de la cité qui a des chances de nous en dissuader. La



THE BRIDE

magie du cinéma semble dès lors irradier et contaminer tout ce qu'elle touche, au point qu'on a, paradoxalement, du mal à en croire ses yeux quand ils découvrent, en contre-bas, un parking où sommeillent quelques cars ou voitures, bien modernes quant à eux !

Le tournage, d'ailleurs, ne manque pas d'intriguer. Il n'est guère de client ou de tenancier des boutiques de la vieille cité, guère de passant, dont les lèvres ne laissent régulièrement échapper des allusions à ce qui se passe « là-haut, sur la colline ». D'autant que, pour des raisons de sécurité et de tranquilité évidentes, n'entre pas qui veut sur le plateau.

Le cinéma reprend alors toute sa dimension de spectacle un peu surnaturel, le mystère jouant son rôle d'aiguillon avec une facilité accrue par le fait que certains endroits de la ville se ressentent eux-mêmes du tournage, telles les parties des remparts qui le dominent, ou les routes qui y donnent accès, et où un service d'ordre zélé, nanti de talky-walkies, interrompt par moments le passage des véhicules ou des promeneurs, le temps d'une prise de vue.

Ce n'est pas sans mal qu'on en est arrivé là, puisque, au départ, ce sont d'autres pays d'Europe qui avaient été envisagés pour ce tournage — en particulier en vue d'une plus grande authenticité des sites par rapport au scénario. Mais nulle part ne s'étaient trouvés les endroits idéaux. C'est alors que le producteur Victor Drai se dit qu'après tout, en France, on pouvait tout trouver. Le réalisateur Franc Roddam ne fit pas moins d'une dizaine de voyages pour effectuer les repérages et mettre en place le tournage.

Nouveau-venu sur la scène du cinéma, Victor Drai est né au Maroc et a mené une brillante carrière dans la mode, avant de partir, il y a huit ans, en Californie. C'est là qu'il se tourna vers sa véritable passion : le cinéma. Certes, *The Bride* est pour lui une approche tout à fait originale de la production, mais il



Le mort toujours présents...



faut aussi savoir qu'il vient de produire *The Woman in Red* de Gene Wilder et surtout qu'il entend, entre autres, se spécialiser dans l'adaptation de grands succès du cinéma français ; c'est ainsi qu'il va produire *Tall Blonde Man*, d'après *Le grand blond avec une chaussure noire*, persuadé que ces films n'ont pas passé la barrière de l'Atlantique tout simplement parce qu'ils n'étaient pas adaptés à la sensibilité américaine, en dépit de sujets par ailleurs excellents.

De façon plus générale, Victor Drai se veut un homme de la sensibilité. Son ambition, avec The *Bride*, est, outre d'offrir au public un film-spectacle, d'illustrer au cinéma une tradition fantastique qui, s'écartant de la dureté parfois excessive du cinéma actuel, renoue avec une certaine tendresse, une certaine émotion. Sa créature de Frankenstein n'est pas un monstre, mais un être humain en puissance que le hasard des rencontres fera tendre progressivement vers cette « humanité ». L'autre désir de Victor Drai est également de revenir à Mary Shelley — il s'étonne de voir combien l'œuvre de celle-ci a été si souvent appauvrie au cinéma ! — mais moins en en respectant la trame qu'en en retrouvant l'esprit profond et la sensibilité. D'où, en partie, la décision bien arrêtée de situer l'histoire du film dans son contexte historique réel, et ne point en moderniser le cadre. Victor Drai ne se cache d'ailleurs pas d'une certaine attirance pour le film à costumes.

C'est finalement sur Franc Roddam que s'est porté son choix pour cette réalisation. Ce dernier a débuté par un court-métrage en 1970 *(Birthday)* et des films pour la télévision dont certains ont été récompensés (*The Fight*, 1973 ; *The Family*, 1974 ; *Mini*, 1975). Confirmé en 1977 comme l'un des espoirs de sa génération avec *Dummy*, il se révélait complètement en 1979 avec son premier véritable succès international : *Quadrophenia*, évocation réaliste et violente de l'Angleterre des années soixante et inspirée d'un album des Who. Parti pour les Etats-Unis, il y a réalisé depuis lors un film sur les académies militaires américaines en pointant sur elles un doigt parfois violemment accusateur : *The Lords of Discipline*, sur un script de Thomas Pope et Lloyd Fonvielle (scénariste de *The Bride*). Il partage bien des convictions de Victor Drai quant à la nécessité de redonner au mythe de Frankenstein ses véritables lettres de noblesse romantiques, et son sens du détail en



même temps que sa rigueur sont la meilleure garantie de la réalisation soignée qui seule peut assurer la réussite de ce type d'entreprise. Quant au choix concernant les principaux interprètes, il a toutes les chances de séduire les cinéphiles. Pour Eva, la fraîcheur juvénile et le charme pétillant de Jennifer Beals, révélée, il y a tout juste un an, par *Flashdance*... Timide, réservée, mais les yeux emplis de malice, elle entre parmi les héroïnes du fantastique avec une indifférence feinte mais aussi beaucoup de sérieux et de conviction. C'est son second grand rôle, fort différent du premier : une chance qu'elle n'a pas l'intention de négliger.

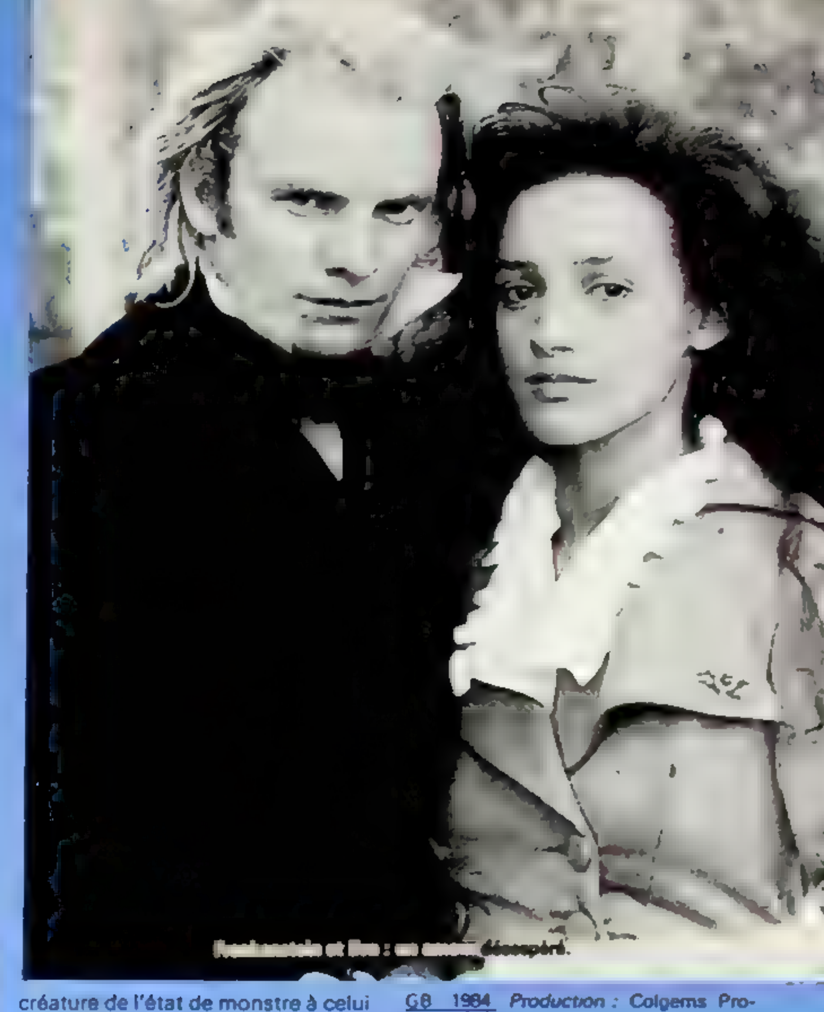
Quant au jeune baron Frankenstein, c'est le chanteur Sting, connu comme une des stars de la New Wave anglaise : musicien éclectique, il est surtout célèbre au titre de fondateur du groupe Police, et a depuis 1977 accumulé de nombreux succès tant dans le domaine du disque que dans celui du concert. Déjà comédien dans *Quadrophenia*, il n'en est, avec *The Bride*, qu'à son cinquième rôle, mais a toutes les chances de faire désormais partie du « Who's Who » du fantastique puisque, avant *The Bride*, on le verra incarner Feyd-Rautha dans la tant attendue production de Dino de Laurentiis mise en scène par David Lynch d'après le roman de Frank Hebert : *Dune*.

Il se peut de plus, que la contribution de Sting au dernier film de Franc Roddam ne s'arrête pas là. Le bruit court — le producteur et le réalisateur y semblent bien déterminé tandis que lui-même s'y prépare déjà ! — qu'il composera la musique de *The Bride*. Une musique que lui-même envisage d'inspiration relativement classique — il est grand amateur de ce genre de musique — et en tout cas pas « moderne ». Perspective d'autant plus intéressante que nous aurions là un cas rare dans les annales de la musique de film : un compositeur qui travaillerait sur une partition après avoir vécu intensément le tournage et l'histoire à travers l'un des rôles essentiels. A suivre... et de très près !

Que dire de plus sans trop déflorer le sujet, sinon que dans le rôle du nain Rinaldo apparaît David Rappaport (*Time Bandits*) et que le maquillage — dont la difficulté majeure fut d'assurer la métamorphose qui conduit lentement la créature de l'état de monstre à celui de presque-humain — a été confié à Sarah Monzani, qui a été, récompensée il y a peu pour ses maquillages de *La guerre du feu*... Rassurez-vous : tous nous ont confié leur petits secrets, y compris le dynamique assistant-réalisateur français Laurent Bréjà , que nous dévoilerons le moment venu, c'est-à-dire l'été prochain, date prévue pour la sortie du film en France.

D'ici là, puissent les manes du fantastique porter leur soutien à ce qui a toutes les chances d'être l'une des productions les plus originales du genre en l'année 85 !

Bertrand Borie



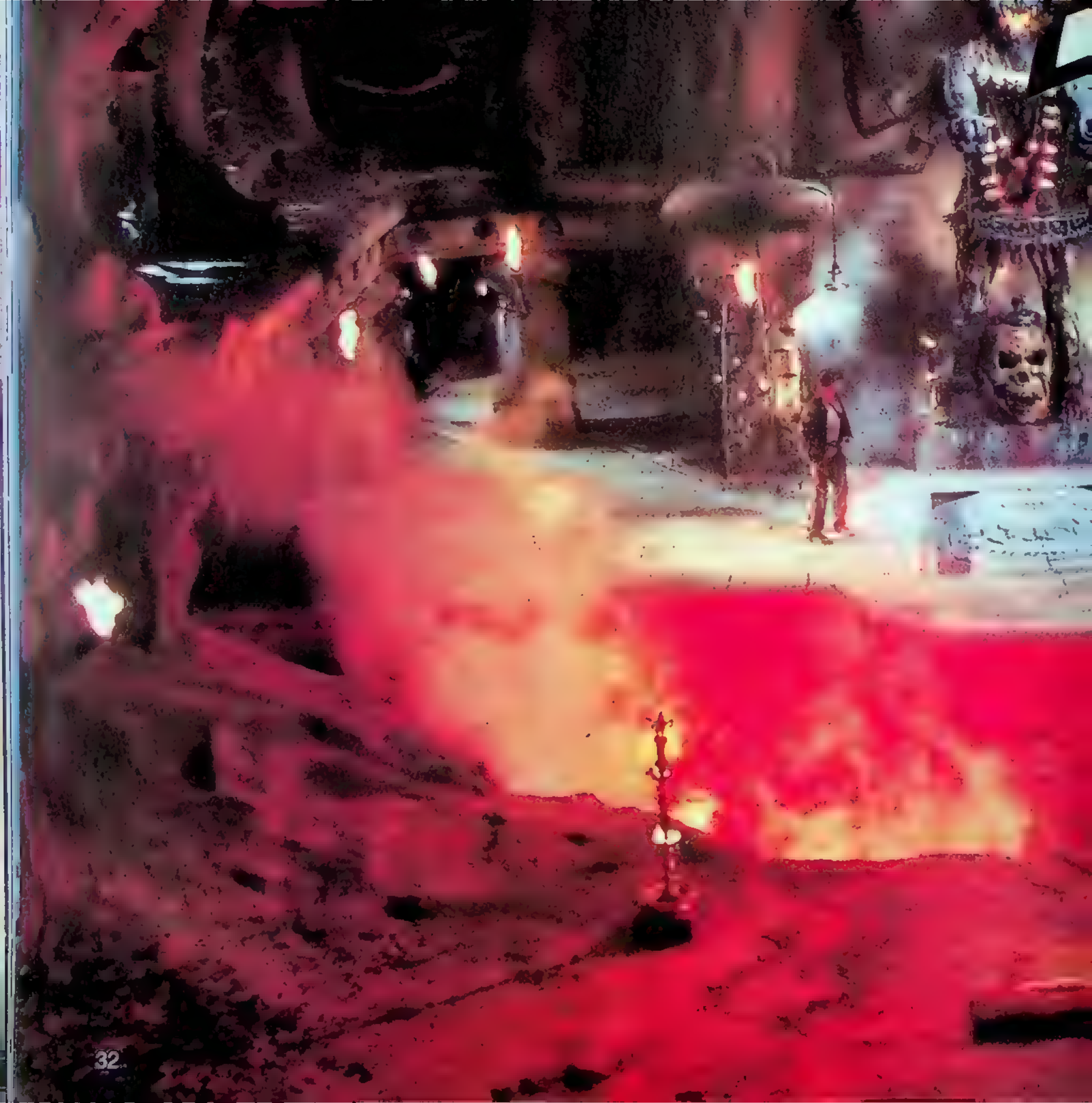
Frankenstein et Eva : un amour désespéré.

La réalisateur Franc Roddam (torse nu) et son assistant (en blanc) Laurent Bregeat discutent d'une prise de vue.



<u>GB 1984</u> *Production* : Colgems Productions. *Prod.* : Victor Drai. *Co-Prod.* : Chris Kenny. *Prod. Ex* : Keith Addis. *Prod. Ass. et scén.* : Lloyd Fonvielle *Réal.* : Franc Roddam. *Phot.* : Stephen Burum. *Architecte-déc.* Michael Seymour. *Dir. art.* , Bryan Graves, John King, Damien Lanfranchi (France). *Mont.* : Mike Ellis. *Son* : David John. *Déc.* : Tessa Davies. *Maq.* : Sarah Monzani. *Cost.* : Shirley Russel. *Cam.* : John Palmer. *Cascades* : Gerry Crampton. *Effets spéciaux* : Peter Hutchinson. *Asst. réal.* : Patrick Clayton et Laurent Bregeat (France). *Script* : Cheryl Leigh. *Int.* : Sting, Jennifer Beals, Anthony Higgins, Clancy Brown, David Rappaport, Geraldine Page. *Tournage* : Sud-Ouest de la France et Shepperton Studios.





INDIANA JONES

ET LE TEMPLE MAUDIT



LA GENESE : WILLIARD HUYCK/GLORIA KATZ

C'est au cours du tournage de *THX 1138*, que George Lucas proposa à une équipe de jeunes scénaristes d'écrire le script d'un film sur les années soixante qui lui trottait dans la tête. Le film devait s'appeler *American Graffiti*, et valoir à ses auteurs, Willard Huyck et Gloria Katz, une nomination aux Oscars.

Ces deux auteurs californiens s'étaient connus à l'Université, lors de la « première » d'un film de Roger Corman, *Les Anges Sauvages*. Plus tard, diplômée de l'UCLA, Gloria Katz entra comme monteuse à l'Universal tandis que Huyck, qui avait fait l'USC, fit quelques temps office de lecteurs à l'AIP.

Par la suite, Huyck fit entrer l'un de ses condisciples à l'AIP : John Milius, avec lequel il co-signa le scénario de *The Devil's Eight*, puis Katz et lui-même firent des offres de service à Francis Ford Coppola qui venait de fonder l'American Zoetrope Company, et c'est là qu'ils firent la connaissance de Lucas.

Le succès d'*American Graffiti* devait amener Huyck et Katz à écrire bien d'autres scénarios, dont *Lucky Lady* et *French Postcards*, autre incursion dans les choses du passé mais qui marquait, cette fois, les débuts de Katz comme productrice et de Huyck dans la mise en scène.

Et tout récemment, Katz et Huyck devaient renouer leur relation avec Lucas en écrivant le scenario de *Indiana et le Temple maudit*, le « prologue » des *Aventuriers de l'Arche perdue*, sans pour autant renoncer à leurs carrières de productrice et de metteur en scène.

Best Defense, qu'ils viennent en effet de terminer pour la Paramount, conte les destins parallèles d'un ingénieur, incarné par Dudley Moore, et d'un lieutenant de l'armée des Etats-Unis, interprété par Eddie Murphy. Ce film est une nouvelle fois produit par Katz et réalisé par Huyck.

Ce qui passe, lorsqu'on s'entretient avec le tandem Katz-Huyck — qui se trouvent être mari et femme à la ville — c'est le lien étroit qui les unit dans le travail comme dans la vie privée et que révèle la conversation : chacun finit les phrases de l'autre ou complète sa pensée, tout cela avec la plus grande aisance. On imagine facilement le processus de leur collaboration et l'avantage de relations privilégiées de cette sorte dans le travail.

En dehors d'*Indiana Jones et le Temple maudit* et de *Best Defense*, 1983 vit l'aboutissement d'un autre projet beaucoup plus personnel : la naissance du premier enfant de Huyck et Katz, une petite fille prénommée Rebecca.

■ **Pensez-vous que si vous deviez, maintenant que vous avez un enfant, écrire *Indiana Jones*, vous l'écririez autrement ?**

G.K. : Non, parce que je pense sincèrement que, même avec la nouvelle loi (1) c'est aux parents qu'il appartient de décider si un film est trop violent pour leurs enfants ou non. Il me semble que je n'emmènerais pas un enfant de moins de huit ou dix ans voir le film, mais après tout, les enfants ne sont plus ce qu'ils étaient... Et je trouve que l'on voit beaucoup plus de scènes de violence à la télévision que dans ce film. Il y a, par ailleurs, chez les enfants, ce besoin de se faire peur. Ils adorent ça, je crois.

Personnellement, j'ai horreur des films sanglants. Mais pour moi, *Indiana Jones* ne se déroulant pas dans un contexte réaliste, la violence s'y exprime d'une façon toute différente. Rien à voir avec la violence quotidienne : c'est pour ainsi dire un conte de fées, et les contes de fées n'ont jamais été aseptisés.

■ **Sans compter que la notion de rédemption n'a plus de sens s'il n'y a pas d'épreuve...**

G.K. : Exactement. Loin de nous l'intention d'exploiter la vogue actuelle de la violence. Ce n'est jamais gratuit, dans le film. Nous nous sommes tout simplement efforcés de donner une certaine réalité à un culte maléfique.

■ **Que pensez-vous, alors, des commentaires de la presse, qui ont taxé *Indiana Jones* de « complaisance dans la violence » ?**

W.H. : Je crois que les critiques ont fait l'amalgame entre la violence et l'atmosphère sombre, étouffante, du Temple maudit : dès que les héros y pénètrent, le ton du film change radicalement et je pense que c'est l'atmosphère dans laquelle se déroulent les quelques scènes un peu violentes qui leur ont fait dire qu'elles étaient très dures. Mais c'était très précisément l'intention de Steven, de faire un film qui s'inspirait davantage de la maison hantée de Disneyland que de la promenade dans la jungle dont relevait plutôt le premier film. Il me semble que c'est ce qui accentue la violence.

Pour moi, la scène de « l'opération » à cœur ouvert, qui est éminemment violente du point de vue des idées, perd de son impact par le seul fait que la victime est toujours consciente et suit les événements de ses propres yeux. Je me demande si les parents ne réagissent pas plus fortement que leurs enfants à ce spectacle. Encore que j'aie entendu dire que certains enfants avaient été impressionnés.

G.K. : Ceux dont j'ai entendu parler n'avaient pas été impressionnés le moins du monde ! Il s'agit là d'une violence de conte de fées, comme quand

on met ses mains devant ses yeux pour regarder un film, quand on est petit. J'ai vu tellement de films infiniment plus épouvantables que je trouve qu'on nous fait là un procès injuste.

Q.H. : Il me semble que, plus que les images, c'est l'idée des enfants que l'on fouette qui a frappé les gens ; parce qu'en réalité, quand on observe bien le film, on voit peut-être des enfants recevoir des coups de fouets, mais dans les plans d'ensemble, jamais en gros plan.

G.K. : Enfin puisque nous avions besoin d'un « méchant », il fallait bien qu'il fasse de méchantes choses ! Nous ne pouvions pas nous contenter de lui faire dire : « c'est moi le méchant du film, avec un M majuscule » ! Les nazis, c'était plus facile : pas besoin de montrer leurs crimes, on sait qu'un nazi, c'est très, très méchant. Alors que là... Nous ne pouvions pas, non plus, nous contenter d'un méchant de pacotille ; il fallait pour ainsi dire faire toucher sa méchanceté du doigt pour rendre la fable convaincante. Et puis s'il y a un problème, il relève à mon avis de la cotation ou de l'interdiction, ce n'est pas un problème inhérent au film.

■ **Nous avons trouvé que la violence était tempérée par le changement d'attitude d'Indy...**

G.K. : Je suis d'accord avec vous. On nous a aussi reproché d'avoir fait un film pessimiste, d'où l'humour était absent à partir d'un certain moment. A cela je répondrais que nous ne pouvions pas passer notre temps à faire échanger des plaisanteries fines aux personnages ; c'aurait été au détriment du film. Nous nous sommes efforcés, au contraire, de rendre crédible ce culte maléfique parfaitement invraisemblable ; y ajouter des notations humoristiques aurait tout gâché.

W.H. : D'ailleurs, la séquence dans laquelle Indiana est possédée est celle que Harrison et Steven attendaient avec la plus grande impatience parce qu'elle révèle un aspect inédit de la personnalité du héros. Ils avaient très envie d'y arriver.

■ **Aviez-vous dès le début l'intention de faire évoluer le personnage d'Indy ? On a l'impression qu'il est plus altruiste dans ce film, qu'il fait davantage de choses pour aider les autres au lieu de ne songer qu'à son prestige personnel ?**

W.H. : C'était bel et bien notre intention. Entendez par là que, dès le départ, dans les deux films, le personnage n'allait pas sans poser quelques problèmes : ils auraient bien voulu en faire en quelque sorte une canaille au grand cœur, d'où toutes ces questions au sujet de ses recherches archéologiques ; on finit par se demander s'il les fait par amour pour la science ou pour son profit personnel... Alors que dans ce film, il subit une sorte d'épreuve initiatique d'où le personnage sort grandi...

G.K. : D'où la réplique sur la fortune et la gloire : il est évident que ce n'est pas le plus important. Il attache une plus grande importance au village et à la sauvegarde de ses habitants, ce qui l'amène à prendre une décision tranchée, morale. Tout cela est ressorti de la première réunion sur le scénario, telles étaient les grandes lignes qui devaient donner son unité au personnage.

W.H. : Dès lors, tout le problème se ramenait à savoir s'il s'emparerait d'une chose sur laquelle il pourrait bâtir sa carrière, et dont la valeur était évidente, ou s'il préférerait la restituer aux villageois qui en avaient tout aussi évidemment plus besoin que lui. C'était un simple dilemne.

G.K. : Je ne sais pas si vous l'avez ressentie comme cela, mais nous voulions faire de la scène au cours de laquelle il prend la décision de ramener la pierre au village, le restaurant ainsi dans son ancienne prospérité, un moment très émouvant du film. Je trouve que Steve s'en est vraiment très bien sorti. En tout cas, c'était parfaitement intentionnel.

■ **Il y a aussi ceux qui reprochent à Willy de passer son temps à hurler tout le long du film... Qu'en pensez-vous ?**

W.H. : Eh bien, je dois dire qu'au début, je ne me suis guère intéressé au personnage... Seulement, il fallait bien trouver quelque chose d'original, et nous avons imaginé de la faire réagir d'une façon plus vraisemblable aux événements qui s'abattaient sur Indiana Jones sans que celui-ci ne bronche. Et le résultat, c'est que, placé dans certaines situations, à moins d'être vraiment très costaud — ce que ne sont pas la plupart des hommes et des femmes — il n'y a pas moyen de faire autrement que de pousser des hurlements !

G.K. : Je suis un peu vexée par les réactions mitigées suscitées par le personnage de Willy. D'abord, l'idée d'une femme « macho » me choque : pour moi, c'est une idée de la femme faite par les hommes. Je n'y crois pas ; je ne crois pas qu'il puisse vraiment exister des créatures de ce genre. Quand on est couverte d'insectes grouillants, rien à faire, on se met à hurler ! Si vous vous promeniez dans la jungle, il ne vous viendrait pas à l'idée de dire : « Chic alors ! Quel endroit chaud et accueillant ! ». Je pense donc que Willy incarne le point de vue réaliste de l'individu normal propulsé dans la jungle. D'accord, ce n'est pas précisément une femme forte et courageuse, mais une femme différente et, encore une fois, à mon avis, plus vraisemblable.

■ **Vous avez aussi dû prendre en considération l'époque et le contexte dans lesquels l'histoire est censée se dérouler ?**

G.K. : C'est exact ; après tout, on est en 1930. Ç'aurait probablement été l'attitude normale d'une femme dans les années trente.

■ **Avez-vous fait des recherches particulières sur le culte Thug avant de vous lancer ?**

G.K. : Nous avions la chance d'avoir un documentaliste extraordinaire pour ce film, et j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur les Indes du temps des Anglais. D'ailleurs, nous connaissons particulièrement bien l'Inde, tous les deux...

W.H. : Nous sommes allés en Inde et nous avons ramassé beaucoup d'objets d'art. Nous connaissions donc déjà beaucoup de choses sur le culte de Kali. Et puis nous avons lu l'ouvrage : « The Deceivers », de John Masters, qui parle des Thugs...

G.K. : J'ai aussi lu un grand nombre de témoignages.

■ **C'est donc vous qui avez eu l'idée de faire des Thugs les méchants du film ?**

G.K. : Nous avons ressuscité une religion dont nous avions entendu parler, en fait. J'ai lu des critiques qui disaient que nous ne savions même pas que ce culte existait pour de bon à la fin du 19e siècle ! Eh bien, s'ils avaient bien écouté au début, ils se seraient rendu compte que nous en parlions.

■ **On les voyait déjà dans *Gunga Din*...**

W.H. : *Gunga Din* a eu une influence certaine sur le film.

■ **Vous êtes-vous inspirés d'autres films ?**

W.H. : Nous nous sommes un peu référés à un autre de nos films, *Lucky Lady*, qui mettait en scène une chanteuse de Tijuana, au Mexique, incarnée par Liza Minelli et qui se retrouvait embarquée de la même façon dans une aventure avec Burt Reynolds et Gene Hackman.

G.K. : Enfin, nous nous sommes surtout inspirés du personnage.

W.H. : Je crois que si nous rendons d'autres hommages, pour employer plutôt ce terme, c'est aux serials, dont Steve et George ont la tête farcie ! La plupart des idées dont s'inspire l'action viennent de là, de ces films qu'ils ont adorés.

■ **Reprenons au début : quand et comment a-t-on fait appel à vous pour *Indiana Jones* ?**

W.H. : Je crois que c'était en février 1982.

■ **Il y avait déjà, à ce moment-là, un embryon d'histoire ?**

W.H. : Oui. Nous avons débarqué avec Steve chez George, où nous avons passé quatre jours. Dès la première heure, George nous a dit ce qu'il avait dans la tête. Pour vous résumer, l'action démarrait à Shangai et l'avion d'Indy s'écrasait ; il se retrouvait ensuite dans un village où on faisait appel à lui pour retrouver une pierre sacrée. C'était le point de départ tel que George l'envisageait et nous sommes partis de là.

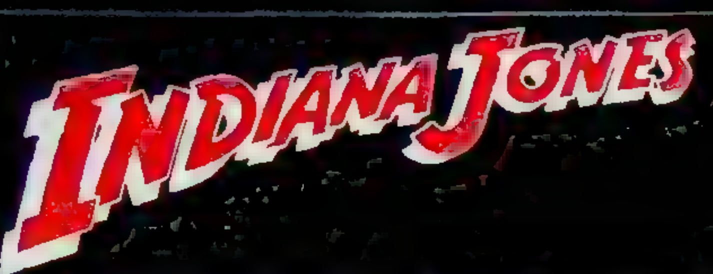
■ **Il n'était pas encore question de Short Round — Demie-Lune ?**

G.K. : Non, pas à ce moment-là.

W.H. : Short Round, c'est notre chien qui l'a inspiré ! Il a quinze ans — le chien — et nous l'avons baptisé d'après un personnage d'un film de Samuel Fuller : un petit Coréen... Quand nous avons commencé à chercher des noms pour nos nouveaux personnages, nous nous sommes dit que, puisque George avait donné à Indiana Jones le nom de son chien, nous pouvions aussi bien en faire autant : et c'est ainsi que Steve a baptisé notre héroïne Willie, comme son chien, et que nous avons appelé Short Round comme le nôtre !

G.K. : Pour tout vous dire, celui qui a eu l'idée de Short Round, c'est George, qui voulait la présence d'un enfant dans le film. Il aurait préféré une petite fille, mais nous étions plutôt réticents, et Steve aussi, d'ailleurs. C'est à ce moment-là que nous avons pensé à Short Round, et nous avons élaboré le personnage à partir de là. Son rôle a évolué au fur et à mesure des réunions de travail ; il est





devenu plus consistant alors que le scénario progressait.

W.H. : Une fois que nous avons imaginé le personnage de Short Round, les autres événements se sont mis en place : l'idée que le Maharajah pouvait être un enfant, par exemple ; celle du vol, non seulement des pierres, mais encore des enfants. Tout cela a pour ainsi dire jailli spontanément à partir du personnage de Short Round.

G.K. : C'est ainsi, également, que nous avons eu cette idée pour ainsi dire mythique de la libération des enfants.

■ **Combien de projets de scénario avez-vous fait en tout ?**

W.H. : Trois projets différents, et quelques petites révisions par-ci par-là. Nous avons rendu notre première version très vite, en six semaines, environ. Nous voulions pouvoir disposer le plus vite possible de quelque chose de tangible à partir de quoi discuter ; et puis nous avions très envie d'intéresser Steve au projet. Par la suite, nous avons refait deux moutures du script. Si j'ai bonne mémoire, la seconde nous a pris encore six semaines, et la troisième, un mois environ.

G.K. : Après, nous nous sommes attaqués à un autre projet : *Best Defense*, pendant lequel Steve n'a pas arrêté de nous téléphoner pour nous demander des modifications. Il y avait des restrictions budgétaires, et puis il avait des idées d'extérieurs qu'il voulait que nous intégrions à l'histoire.

■ **Mais vous n'êtes vous-mêmes jamais allés sur place ?**

G.K. : Nous étions prêts à partir, mais juste après la fin du script, il y a eu le bébé ! Nous serions bien allés à Ceylan, mais ça n'aurait vraiment pas été prudent.

W.H. : Le bébé est né le jour où nous avons rendu le scénario !

■ **Combien de temps y avez-vous passé en tout ?**

G.K. : Tout cela est arrivé dans une période de huit mois, peut-être, seulement juste à la fin de ce film, nous devions attaquer *Best Defense*, de sorte que nous avons toujours fait les deux en même temps. En fait, nous avons peut-être passé quatre mois en tout sur le scénario de *Indiana Jones*, mais à raison de trois semaines à la fois, après quoi nous retournions à notre scénario « à nous » !

■ **Quelle part de la scène d'ouverture aviez-vous détaillée dans le scénario, et quelle part a été chorégraphiée par la suite ?**

G.K. : Nous avions tout écrit, sauf...

W.H. : ...sauf que tout n'a pas forcément été filmé comme nous l'avions prévu. Enfin, chacun des mouvements, le diamant tombant sur le parquet, tout avait été indiqué afin de simplifier le travail du réalisateur. Par la suite, évidemment, certaines choses ont été revues et corrigées, souvent dans le sens de la simplification.

■ **Pourriez-vous nous expliquer un peu comment vous aviez écrit cette scène ?**

W.H. : Je crois que notre intention était de commencer le film de la façon la plus invraisemblable possible ; quant à George et Steve, ils tenaient à ce que le film démarre sur les chapeaux de roues, comme le premier, donc au beau milieu d'une aventure sans grand rapport avec le reste du film et qui donne plutôt l'impression d'être l'épilogue d'une aventure précédente. C'est alors que nous nous sommes dit que ce serait amusant de faire porter un smoking à Indy, et de donner à Steve l'occasion de filmer une scène à la Busby Berkeley. Sans compter que c'était un bon prétexte pour faire quelque chose de tout à fait inattendu.

■ **Avez-vous réfléchi, avant de vous embarquer dans cette aventure, au fait que vous vous attaquiez à un personnage pour ainsi dire « mythique », maintenant ?**

G.K. : Non, nous n'y avons pas songé un seul instant. Quand nous en avons parlé à Harrison, il ne nous a pas non plus donné l'impression d'incarner un personnage passé dans la légende ! Il avait longuement réfléchi au personnage d'Indy, et nous avons étudié le scénario avec lui, du point de vue du héros.

W.H. : Je n'avais jamais lu le scénario du premier film et nous n'avons pas cherché à le lire. Nous n'avions vu le film qu'une fois et nous ne l'avons revu qu'au moment de nous mettre au travail. Nous avions déjà une bonne connaissance du personnage et, comme le dit si bien Gloria, Harrison nous a beaucoup aidés.

■ **Il était peut-être bien content de voir le personnage s'humaniser un peu ?**

G.K. : C'est ce que nous avons essayé de faire. Je veux dire que c'était l'une des lignes directrices de George, depuis le début, que de lui donner une dimension supplémentaire, de le montrer en train de faire des choses différentes. D'où la scène de la boîte de nuit. L'aventure ne démarre pas en pleine brousse mais dans une boîte ; on n'a pas affaire à une femelle macho mais à une créature vulnérable et qui a l'air complètement dépassée par les événements. Nous avons essayé de ne pas reprendre les thèmes du film précédent.

■ **Avez-vous réussi à justifier pour vous-mêmes le fait que Indy soit assez stupide pour avaler un verre de vin empoisonné ?**

Au début, lorsqu'il arrive, il est censé être complètement épuisé, moulu, par son aventure précédente ; cela semble plus plausible quand on voit le verre ; et c'est d'ailleurs pour ça qu'il est dans le brouillard. Je trouve que Steve a merveilleusement su en tirer parti et que l'idée des ballons est purement géniale. Ça, c'est quelque chose qui n'était pas prévu au scénario !

■ **On nous a dit que l'on voit dans le film deux séquences qui n'avaient pas été utilisées dans *les Aventuriers*. Est-ce exact ?**

W.H. : L'idée de l'accident d'avion et du canot de sauvetage en guise de parachute avaient été évoquée, à un moment donné dans le premier film...

G.K. : ...ainsi que le wagonnet dans la mine ! Enfin, précisons les choses : ces scènes n'avaient jamais été écrites, mais George y avait pensé lors de la préparation des *Aventuriers de l'Arche perdue*. Je ne sais pas ce qui s'est passé par la suite. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il voulait une scène de montagnes russes dans le second film. Il n'y avait plus qu'à trouver un moyen de la faire arriver dans l'histoire !

■ **Est-ce vous qui avez eu l'idée de la scène avec les insectes, ou bien Spielberg ?**

G.K. : Je crois, en fait, que c'est George qui voulait une scène avec des bestioles. Nous en avons longuement discuté, parce que nous ne savions pas si cela ferait vraiment peur ou pas... Moi, ce qui me plaisait là-dedans, c'était l'idée que le sol remuait et qu'ils ne devaient jamais savoir pourquoi !

W.H. : Kate nous a dit qu'aucun des insectes que l'on voit dans le film n'est mécanique, et j'ai été épaté : je croyais que les plus gros et les plus grotesques, au moins, l'étaient, mais non ! Elle nous a affirmé que c'étaient tous de véritables insectes qu'ils avaient fait venir de je ne sais où. Et puis il y avait une scène avec un boa constrictor, mais là, Kate a craqué : ils avaient trouvé un serpent dressé, et Kate avait essayé de s'autosuggestionner quatre semaines avant le tournage afin de tenir le coup, mais elle nous a raconté comment, la première fois qu'elle y a touché, l'animal s'est mis à « onduler »... et elle a cru mourir ! Elle s'est mise à transpirer, et ils ont essayé de le lui mettre sur les épaules pour qu'elle se rende compte, mais elle a perdu les pédales. Steve a donc décidé de laisser tomber...

G.K. : Dommage, parce que c'était une scène très amusante : elle était visiblement en train de se faire étrangler par le serpent, et Indy restait planté là, tout tranquillement...

W.H. : Enfin, voilà pourquoi ils ne l'ont pas tournée. Elle n'a pas pu ! C'est à ce moment-là que nous avons dit que si elle ne faisait pas la scène du serpent, en tout cas, il fallait qu'elle fasse celle des insectes !

Tout ceci se passait juste avant la scène du campement et nous l'avons en quelque sorte remplacée par la séquence de la trompe de l'éléphant. Le moment où elle envoie promener le serpent et où Indy fait un bond en arrière se situait à la fin d'une longue scène au cours de laquelle Indy tentait de lui expliquer comment se débarrasser du serpent, sans intervenir, bien sûr !

■ **L'une des scènes qui nous a troublés, dans le film, est celle où l'on découvre tout à coup que le Maharajah est *possédé*. Y avait-il avant celle-ci une autre scène le montrant sous la domination des Thugs ?**

G.K. : Oui, dans le scrip : elle n'a jamais été tournée.

W.H. : Nous avions davantage explicité les choses : au cours du dîner, le petit Maharajah regardait le Premier ministre, qui sortait dans le jardin ; et on le voyait en conciliabule avec une sorte de silhouette spectrale dans laquelle on reconnaissait plus tard le Grand Prêtre. Mais on ne le voyait que de loin. On s'apercevait tout de même à ce moment-là qu'il y avait quelque chose de diabolique...

Je crois qu'il n'ont pas tourné la scène, parce que la séquence du dîner était déjà très longue, mais dans le script original, le petit Maharajah s'emparait du fouet d'Indy et lui demandait de lui montrer comment s'en servir. Indy s'exécutait, mais en essayant de l'imiter, le petit Maharajah se faisait mal et Short Round éclatait de rire. Ils commençaient alors à se bagarrer et le Maharajah faisait main basse sur le fouet. Short Round et lui étaient tout près l'un de l'autre et Short Round voyait tout d'un coup les yeux du Maharajah se mettre à luire d'un éclat inquiétant, mais personne d'autre ne s'en rendait compte dans la pièce, de sorte que, lorsqu'il rapportait le fait à Indy, ce dernier croyait qu'il racontait des sornettes. Mais nous, on savait que le Maharajah était impliqué dans quelque chose de louche.

■ **Autre détail intéressant : le fait qu'à aucun moment Short Round ne soit à proprement sauvé par Indiana ; c'est lui, au contraire, qui sauve l'autre...**

W.H. : C'était voulu. Nous nous sommes dit que ce serait formidable qu'il y ait un petit Indiana Jones en réduction pour sauver le grand Indy ! Et il lui sauve la mise à plus d'une reprise : il s'affirme comme étant le garde du corps d'Indy, et il est toujours présent là où il faut ! Le moment du film que je préfère, c'est quand Indy fait un clin d'œil pour lui faire comprendre que ça va.

Je crois que Ke est tout simplement un acteur né ! J'ai demandé à Kate si Steve l'avait beaucoup dirigé, et elle m'a répondu que non, en fait. Il était tout simplement prodigieux ! Nous avons vu les bouts d'essai au moment où ils hésitaient entre trois petits enfants, mais celui-là était tellement incroyable...

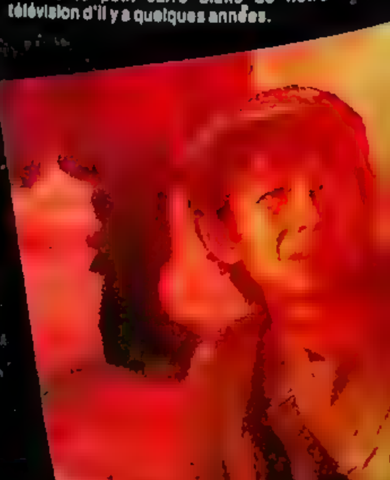
G.K. : Nous n'avons pas été les seuls à appeler Steve pour lui dire que c'était lui qu'il fallait choisir. Il y a en lui quelque chose de magique.

■ **S'il était question de tourner un *Indiana Jones III* et que Steven Spielberg ne soit pas intéressé, aimeriez-vous le mettre en scène et le produire ?**

W.H. : Je n'en sais trop rien. J'y ai déjà pensé, mais j'hésite... Peut-être. Il se pourrait que ce soit drôle, mais si je m'y attaquais, j'aurais toute l'humilité du copiste vis-à-vis du maître : je m'efforcerais d'imiter Spielberg...

(Trad. : Dominique Haas).

(1) Une sorte d'interdiction aux moins de 13 ans, mais facultative, puisque soumise à l'avis des parents — un peu comme le petit carré blanc de notre télévision d'il y a quelques années.







INDIANA JONES

LE TEMPLE DU GENIE

Génial ! Fulgurant ! Une totale réussite ! Et je prétends avoir une bonne raison de démarrer ainsi ma critique : car si je ne suis pas très sûr de ce que le public et les critiques attendent aujourd'hui des films qu'ils vont voir, je sais en revanche parfaitement ce que, moi, je vais y chercher : je veux être distrait, étonné, et apprendre quelque chose de nouveau. Qu'il m'arrive seulement l'une de ces trois aventures et je suis content. La dernière, je ne me souviens pour ainsi dire pas l'avoir expérimentée ; la seconde, de temps à autres ; quant à la première, de moins en moins souvent. Or s'il y a quelque chose d'important, au cinéma, c'est bien d'*être distrait*, et quand cela m'arrive, je suis vraiment furieux de voir ensuite des critiques d'une certaine réputation s'acharner sur ce qui m'a procuré tant de plaisir. Et c'est exactement ce qui s'est passé avec le dernier Spielberg, *Indiana Jones et le Temple Maudit*.

Du monde entier émanent ces jours-ci des réactions aussi diverses que variées, qui vont du : « franchement génial, ce qu'on a vu de mieux depuis des siècles », à « totalement nul ». D'accord, chacun est libre de son opinion, mais lorsque l'on a la chance de voir un film aussi dynamique, excitant et, disons le mot, *distrayant* que celui-ci, on est en droit de se demander ce que certaines personnes peuvent bien attendre d'autre du cinéma ? *Indiana* est tout simplement un petit chef-d'œuvre du genre. Contrairement au premier, dont le scénario était en béton armé, celui-ci détaie plutôt un incident de la vie du Professeur Jones qu'il ne narre à proprement parler une histoire d'un intérêt majeur, mais à cette restriction près qu'il surmonte avec une aisance enviable, c'est un film extraordinaire.

L'action se passe en 1935, un an avant *Les Aventuriers de l'Arche perdue* ; le film raconte comment Indy quitta précipitamment la Chine pour échapper à certains redoutables gangsters orientaux accompagné dans ses péripéties par une jeune femme de fière allure, désireuse elle aussi de regagner la civilisation, mais qui se serait bien passée de notre héros et tous ces avatars : Willie Scott, interprétée par la sédulsante Kate Capshaw (*Dreamscape*). Leur avion ayant été abandonné en plein vol par le pilote soudoyé par de méchants Chinois, ils échappent de peu à la mort en sautant de l'appareil avant qu'il ne s'écrase, utilisant pour cela... un canot pneumatique en guise de parachute ! Mais ce n'est qu'un début : dès son arrivée en Inde, Indy prend en pitié les pauvres habitants d'un village sur lequel se sont abattues toutes les malédictions depuis que d'affreux adorateurs d'un culte païen leur ont dérobé la pierre magique du temple... L'aventurier qui sommeille toujours en Indy décide de partir à la recherche du Talisman et c'est ainsi que commence l'aventure...

Indiana Jones est un film d'action, et de l'action, il y en a à revendre tout au long du film ; on a l'impression, du début à la fin, de se trouver sur des montagnes russes, — c'est d'ailleurs bel et bien ce qui arrive à un moment donné ! — matinées de train fantôme. Et s'il y a actuellement un spécialiste de ce style de choses, c'est Spielberg. Il se pourrait même qu'il arrive à redonner vie à la saga un peu essoufflée de *La Guerre des étoiles*, puisque c'est lui qui doit veiller à la destinée du prochain épisode. Il en a le talent...

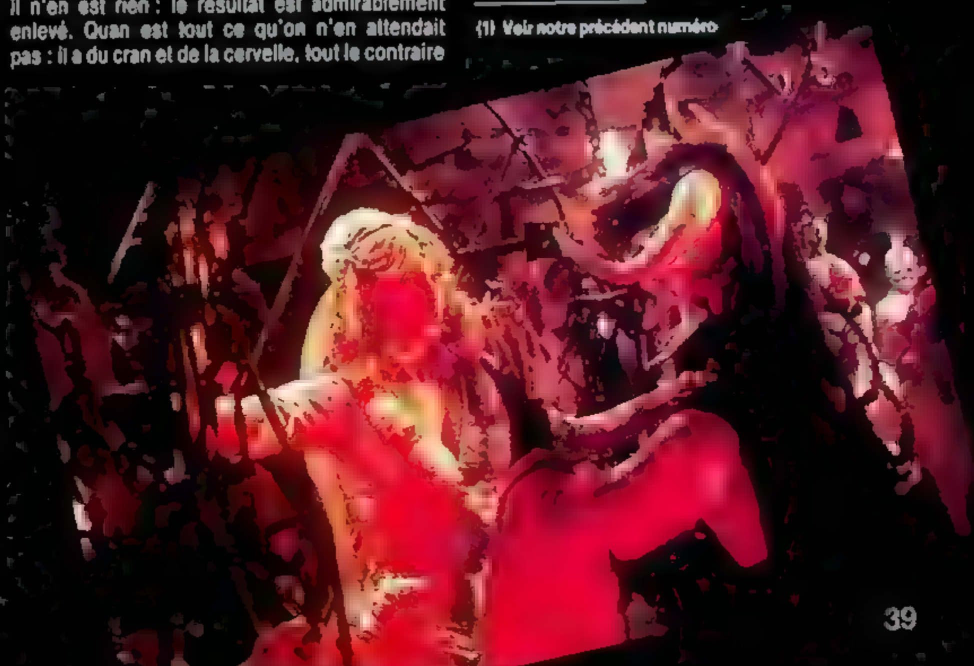
Quant aux acteurs... Disons tout de suite que dans ce genre de film, on s'attend plutôt à retrouver des personnages de bande dessinée que des êtres vraiment crédibles, ce qu'on ne leur a jamais, selon toute vraisemblance, demandé d'être. Dès lors, quelles étaient les intentions de Spielberg à leur égard ? A l'en croire, il aurait toujours considéré Indy comme plus proche du Fred Dobbs incarné par Bogart dans *Le Trésor de la Sierra Madre* que d'Errol Flynn, auquel certains critiques sont allés comparer Indiana Jones. Il est vrai qu'Indy est plus vertueux et certainement bien plus incorruptible que Dobbs ne l'a jamais été, mais c'est une bonne comparaison. Harrison Ford est parfait dans le rôle de Jones, et si l'on est bien obligé d'admettre que, tout comme Flynn dans ses rôles de matamore, c'est un comédien limité à certains égards, il se tire de ce genre de situation avec un brio dont bien peu d'acteurs seraient capables. Il incarne admirablement le bon héros bien américain à la machoire carrée, tel que le représentaient les *pulp magazines* des années 30, un genre de Doc Savage en plus vulnérable, qui ferait des bêtises et donc plus touchant. Quant à Kate Capshaw, elle est aux antipodes de Karen Allen telle qu'on la voyait dans le premier film de ce qui est déjà une « série » : là où Allen était dure et aussi peu féminine que possible, la Willie Scott incarnée par Capshaw s'inspire beaucoup plus des petites journalistes futées telles que les mettaient en scène des kyrielles de films de ces mêmes années 30, et ces romans policiers populaires suscités par le succès des *pulps*. Pour tout dire, elle est beaucoup plus sympathique que le personnage joué par Allen, et encore plus sexy, ainsi que l'exige son rôle : dans le prologue du film, elle distille une sensualité latente qui vient admirablement compléter son numéro à la Busby Berkeley. Ke Huy Quan, qui interprète le petit Short Round (1), est à lui seul une excellente surprise ; donner à un enfant le rôle du comparse du héros aurait pu se révéler une idée fatale, mais il n'en est rien : le résultat est admirablement enlevé. Quan est tout ce qu'on n'en attendait pas : il a du cran et de la cervelle, tout le contraire de l'enfant qui incarne habituellement le faire-valoir du héros. C'est un personnage à part entière et un sacré personnage ! Et le fait que ce soit de plus un petit oriental qui tienne ce rôle a quelque chose de très satisfaisant.

On a dit que le film faisait l'apologie de la violence, mais, encore une fois, il ne faut pas oublier que son héros est un héros de bande dessinée. Il y a certainement des passages très durs dans le film, notamment la séquence du sacrifice humain ou « l'élu » se fait arracher le cœur mais continue à vivre et à respirer, victime consentante des pouvoirs de la secte maléfique. C'est un archétype de la violence telle que la mettent en scène les bandes dessinées populaires, et à ce titre elle est rigoureusement inoffensive. Je n'ai jamais lu ou entendu porter ce genre de critique sur la violence à l'encontre de *Scarface* qui, que ce soit utile ou non, est bien plus horrible que ne le sera jamais *Indiana Jones*.

C'est très simple, en réalité : il se passe tellement de choses dans ce film que l'on a pour ainsi dire à aucun moment le temps de prendre du recul et d'en remarquer les imperfections. Oh, il y en a sûrement, mais elles ont si peu d'importance que cela ne vaut pas la peine de s'y arrêter ; et puis, après tout, si on allait au cinéma pour repérer les défauts des films, où irait-on ? C'est la question que je pose à tous ceux, critiques et autres, qui ont l'audace de critiquer *Indiana Jones* et de dire que ce n'est pas un bon film : *pourquoi vont-ils au cinéma* ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien aller y chercher ? Tout le monde sait pertinemment que Spielberg pourrait faire des films profonds s'il le voulait — d'ailleurs, en quoi certains films seraient-ils plus *profonds* que d'autres, Grands Dieux ? — mais si ce qu'il a envie de faire, c'est du cinéma efficace et distrayant, au nom de quoi l'en empêcherait-on ? Qu'on lui donne plutôt davantage de moyens, oui ! J'attends encore de voir un Spielberg qui me ferait regretter le prix de l'entrée, ce qui veut dire, chers lecteurs, que je n'ai jamais été déçu : j'ai toujours été distrait au spectacle de ses films, et c'est ça, le cinéma ! Et de toute évidence je ne suis pas le seul à être de cet avis — sur lequel je ne reviens pas après la troisième vision...— ainsi que le confirment les 45 millions de dollars rapportés à ses auteurs, au bout de la première semaine... Eh bien, je ne regrette pas d'avoir personnellement contribué pour 15 dollars à ce beau résultat qui rend à lui seul son plus bel hommage au film.

Anthony Tate *(Trad. : Dominique Haas)*

(1) Voir notre précédent numéro.





INDIANA JONES

LE NOUVEAU VISAGE DE L'AVENTURE

A mi-chemin entre James Bond et Superman, empruntant à l'un son cynisme teinté d'humour et à l'autre sa banière de chevalier, Indiana Jones possède les idéales qualités du héros moderne, grâce auxquelles le spectateur parvient à une totale identification.

En effet, au delà de l'exceptionnelle combinaison d'atouts qui présida à la conception et au succès de ces deux volets, c'est assurément aux composantes antagonistes de leur héros que ces films doivent l'enthousiasme et la popularité qu'ils engendrèrent. Renouant avec la tradition de l'Aventure, intrépide et exaltante, telle qu'elle fleurissait dans les Studios, au cours des années 30/40, Indiana Jones revêt le caractère amer et désabusé qui fit la gloire de ces héros de naguère, auxquels il confère une authentique dimension humaine faite d'invraisemblances, d'humour et de savante maladresse. Du docteur Jones, anthropologue timide et poussiéreux, à la sympathique canaille que représente Indiana, existe un monde aussi vaste que celui séparant le surhomme de la planète Krypton du journaliste timoré du Daily Planet. Mais à l'encontre de Superman, auquel il s'apparente par sa double personnalité et par ce généreux altruisme que masque son cynisme, Indiana n'a la faveur d'aucun pouvoir surnaturel, et c'est en cela sans doute qu'il nous apparaît plus héroïque que tout autre, ainsi que le démontre magistralement *Indiana Jones et le Temple Maudit*.

Si les *Aventuriers de l'arche perdue* relevait d'une véritable prouesse cinématographique, qu'il semblait difficile d'égaler, ce précédent épisode s'avère toutefois aujourd'hui totalement surpassé par l'éblouissant feu d'artifice que représente *Indiana Jones et le temple maudit*.

Sans doute serait-il intéressant de se livrer à une analyse, et de disséquer les éléments composant une aussi remarquable réussite, mais cela aboutirait certainement à de fastidieuses circonvolutions psychologiques, probablement fort éloignées des motivations de leurs auteurs. Qu'il nous suffise donc de savoir l'exceptionnel talent animant ces deux génies du 7ᵉ art que sont Spielberg et Lucas, et leur fascination envers le cinéma populaire pour comprendre qu'ils soient parvenus à en retrouver l'âme authentique et à l'insuffler à leur film. Car, outre l'impressionnante machinerie technique, artistique et commerciale sur laquelle repose une semblable réalisation, son existence découle avant tout d'une extraordinaire capacité de l'imaginaire qui habite ses concepteurs. Par la spontanéité et la ferveur de leur aspiration, ils atteignent à une efficacité dont l'impact ne peut à nul moment dévier du but fixé : créer un spectacle absolu propice à soulever l'unanime enthousiasme des spectateurs. Mission accomplie avec *Indiana Jones et le temple maudit*, qui nous entraine sur un rythme infernal, au fil de séquences plus explosives et plus délirantes les unes que les autres, soulevant régulièrement les tonnerres d'applaudissements de spectateurs comblés au-delà de leurs plus folles espérances.

Dès l'ouverture (totalement déconcertante) Spielberg s'octroie le luxe de nous surprendre par un générique défilant sur un éblouissant ballet (digne des plus brillantes comédies musicales) servant de toile de fond à l'apparition d'un docteur Jones (version James Bond) moulé dans un superbe smoking blanc, dont l'arrivée auprès des trois méchants du moment va provoquer une série de gags (transaction douteuse, serveur insolite, découverte de la surprenante héroïne, et surtout le diamant blanc égaré sous un monceau de glaçons surplombés de ballons blancs claquant furieusement sous les pieds d'une foule en folie) irrésistibles. On jubile déjà, mais très vite, on exulte de bonheur, tandis que se reproduit sous nos yeux, ébahis et ravis, l'exploit des *Aventuriers de l'arche perdue*, cette fois à la puissance 1000 : la fabuleuse cascade sur les toitures, l'atterissage dans le véhicule conduit par l'étonnant Short Round, l'extraordinaire envol sur un « canot pneumatique » dans le ciel des Indes annonçant les prémices de délirantes aventures. D'un caractère beaucoup plus fantastique que le précédent (nous sommes en présence d'une secte de fanatiques adorateurs d'un sinistre dieu de la mort, capables d'anéantir la volonté de leurs victimes et de les offrir consentantes à un odieux sacrifice). *Indiana Jones et le temple maudit*, s'il fourmille d'idées nouvelles pleinement exploitées par une époustouflante mise en scène, se distingue particulièrement par l'utilisation qui s'y trouve faite (détail mal perçu sur l'instant) des scènes-clefs du précédent film : sigle Paramount, éboulement provoquant l'irruption de la grosse pierre (remplacée par l'eau), fosse grouillante de reptiles (ici d'énormes insectes rampants), Indiana saisissant son fouet au risque de voir sa main écrasée par un bloc en mouvement (ici son chapeau), etc..., scènes transposées et s'inscrivant en forme de clins d'œil savoureux. L'humour est d'ailleurs l'un des facteurs qui dominent cette réalisation, tant au niveau de l'action que des personnages et de leur relation. On ne dira jamais assez la richesse et les multiples facettes qu'Harrison Ford a su apporter à son interprétation d'Indiana Jones (qu'on ne peut désormais imaginer sous les traits d'un autre comédien), atoûts renforcés par la présence des deux acteurs qui l'entourent révélant d'autres aspects de la personnalité de l'aventurier. Aux antipodes de sa précédente partenaire, Kate Capshaw, toute blondeur et féminité, est tant propice à exalter chez Indiana l'irritation masculine à l'égard de la futilité que sa fibre de chevalier sauveur. Espiègle, attachant, et d'un « exotisme » qui trouve une place idéale dans ce contexte où le dépaysement est à l'honneur, le jeune Ke Huy Quan, dans le rôle du vaillant compagnon d'Indiana, est une indéniable trouvaille dont la présence dénuée de cabotinage s'avère un surprenant révélateur du héros (faiblesses, tendresse) auprès duquel il parvient à faire jeu égal. Scénario succint mais dont les ramifications s'étendent avec une riche virtuosité, décors enchanteurs, costumes somptueux, folles acrobaties, remarquables effets-spéciaux et un fabuleux parfum d'aventure semé aux quatres vents de l'Orient sous l'allègre partition musicale de John Williams, telles sont les perles rares dont regorgent les salles de ce temple maudit avec lequel Spielberg nous offre une nouvelle et superbe leçon de cinéma, dont chaque image est un modèle, nous faisant espérer que le mot fin n'apparaisse jamais, si ce n'est pour s'ouvrir sur les prochaines aventures d'Indiana Jones... que l'on attend déjà impatiemment !

Cathy Karani

FICHE TECHNIQUE / U.S.A. 1984

Production : Lucasfilm ; *Prod.* : Robert Watts ; *Réal.* : Steven Spielberg ; *Prod. Ex.* : George Lucas et Frank Marshall ; *Prod. Ass.* : Kathleen Kennedy ; *Scén.* : Willard Kuyck, Gloria Katz, d'après un sujet original de G. Lucas ; *Phot.* : Douglas Slocombe ; *Mont.* : Michael Kahn ; *Mus.* : John Williams ; *Déc.* : Elliot Scott ; *Cost.* : Anthony Powell ; *Réal. deuxième équipe* : Michael Moore ; *Chorégraphie* : Danny Daniels.

Equipe Grande-Bretagne
1ᵉʳ asst. réal. : David Tomblin

Equipe U.S.A.
1ᵉʳ asst. réal. : Louis Race ; *Conception sonore* : Ben Burtt ; *Superviseur effets spéciaux visuels* : Dennis Muren ; *Superviseur effets spéciaux mécaniques* : George Gibbs ; *Cascades* : Vic Armstrong (studio), Glenn Randall (extérieurs) ; *Photo add.* : Paul Beeson ; *Cam.* : Chic Waterson, David Worley ; *Dir. art.* : Alan Cassie, Roger Cain ; *Illustrateurs* : Edward Verreau, Andrew G. Probert ; *Dessinateur* : Richard Holland ; *Superviseur effets plateau* : David Watkins.

Deuxième équipe Londres
Réal. : Frank Marshall ; *1ᵉʳ asst. réal.* : David Brakcknell, Michael Hook ; *Cam.* : Wally Byatt ; *Superviseur effets plateau* : David Harris.

Californie
Réal. : Glenn Randall ; *Phot.* : Allen Daviau ; *Dir. art.* : Joe Johnston ; *Cam.* : John Connors, John Steven ; *Superviseur effets spéciaux* : Ken Pike.

Equipe Asie (Macao et Sri Lanka)
Asst. réal. : Carlos Gil.

Macao
Asst. réal. : Patty Chan.

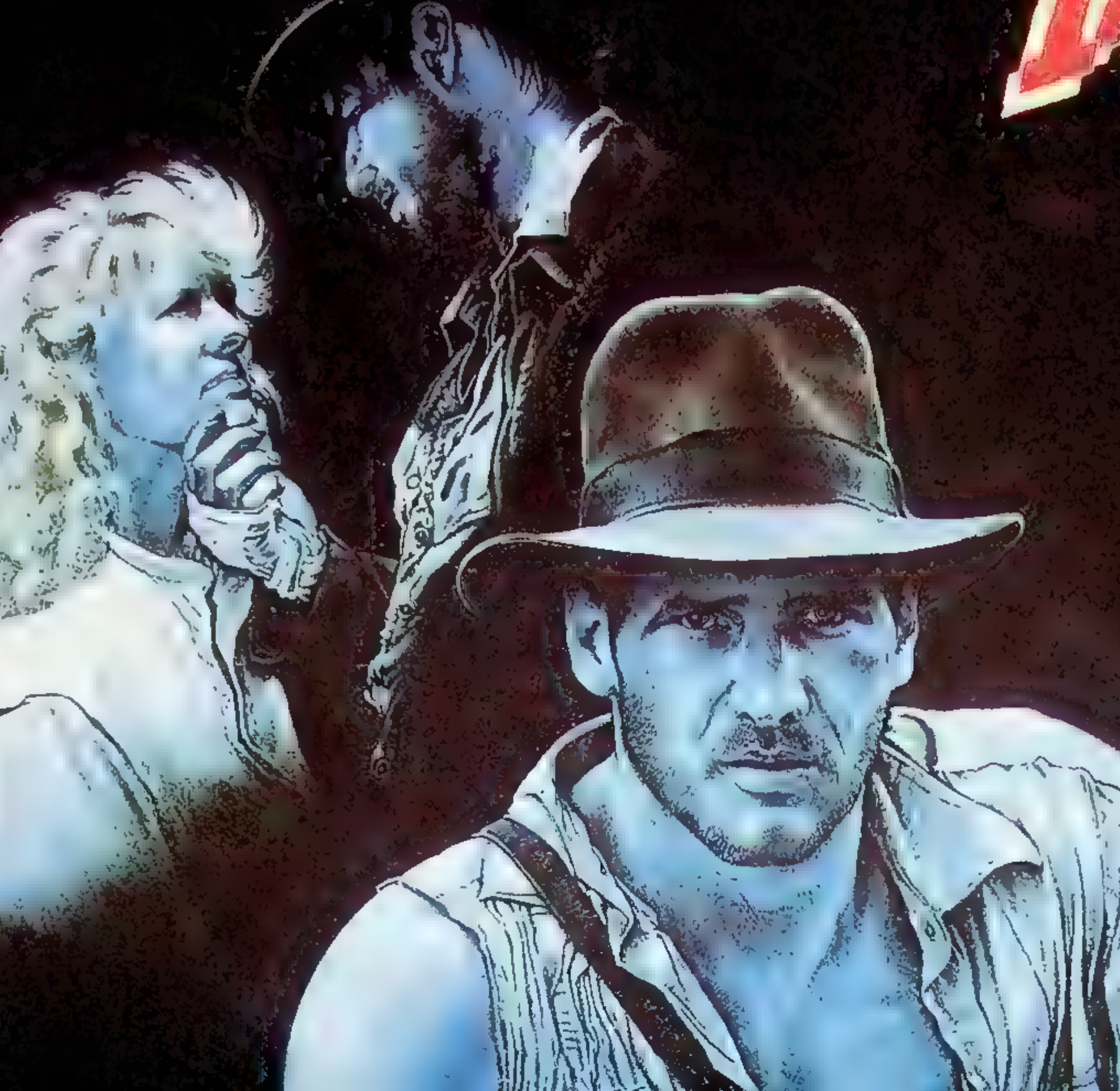
Sri Lanka
Asst. réal. : Ranjit H. Peiris ; *Opérateur steadicam* : Garrett Brown ; *Dir. art.* : Errol Kelly.

Séquences aériennes
Réal. : Kevin Donnelly ; *Phot.* : Jack Cooperman.

Effets spéciaux visuels (ILM) :
Chef opérateur effets visuels : Mike McAlister ; *Superviseur photo optique* : Bruce Nicholson ; *Régisseur général d'ILM* : Tom Smith ; *Superviseur « mattes »* : Michael Peterson ; *Superviseur maquettes* : Lorne Peterson ; *Animation image par image* : Tom St. Amand ; *Superviseur animation* : Charles Mullen ; *Cam. effets visuels* : Mike Owens ; *Conseil. art. pour les effets spéciaux* : Phil Tippet ; *Mattes* : Christopher Evans, Frank Ordaz, Caroleen Green ; *Storyboard* : Stan Fleming, Phil Norwood ; *Chef animateur effets spéciaux* : Bruce Walters ; *Monteur effets spéciaux visuels* : Michael Gleason.

Tourné aux studios Thorn EMI d'Elstree (GB) et extérieurs à : Sri Lanka, Macao, Mammoth Mountain, Tulomne River et American Driver (Californie). *Int.* : Harrison Ford (Indiana Jones), Kate Capshaw (Willie Scott), Ke Huy Quan (Short Round), Amrish Puri (le Mollah Ram), Roshan Seth (Chattar Lal), Philip Stone (le Capitaine Blumburtt), Roy Chiao (Lao Che), David Yip (Whu Han), Ric Young (Kao Kan), Chua Kah Joo (Chen), Rex Ngui (le maître d'hotel), Philip Tann (l'acolyte), Dan Aykroyd (Weber), Akio Mitamura (le pilote chinois), Michael Yama (le co-pilote), D.R. Nanayakkara (le Chaman), Dharmadasa Kuruppu (le chef de clan), Stany De Silva (Sajnu), Raj Singh (le petit Maharadjah), Art Repola (le mangeur d'anguilles), Nizwar Karanj, Pat Roach, Moti Makan, Mellan Mitchell, Bashker Patel, Arjun Pandher, Zia Gelani.

Dist. en France : C.I.C. Couleurs par DeLuxe. Scope. Dolby stéréo. 118 mn.

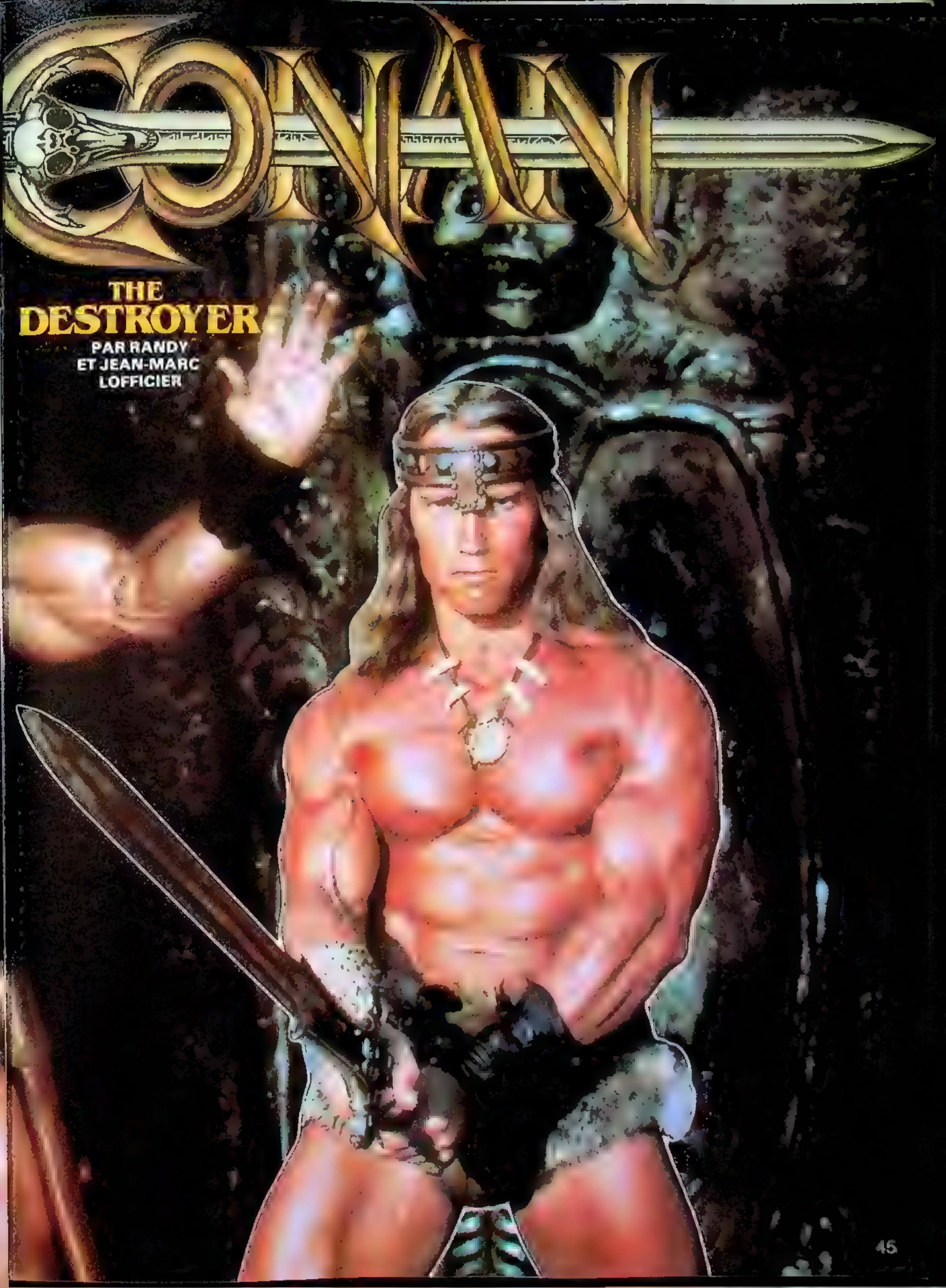

INDIANA JONES
ET LE TEMPLE MAUDIT



Dessin original de Nicolas Tournier.



SUCCEDANT A JOHN MILIUS,
C'EST LE VETERAN RICHARD FLEISCHER
QUI MET CETTE FOIS EN SCENE
LES NOUVELLES AVENTURES MOUVEMENTÉES
DU BARBARE CIMMERIEN, INCARNE
A LA PERFECTION PAR L'ATHLETIQUE
ARNOLD SCHWARZENEGGER...


CONAN
THE DESTROYER
PAR RANDY
ET JEAN-MARC
LOFFICIER



L'apparition d'une fougueuse amazone d'ébène, Grace Jones, dans l'univers fabuleux imaginé par Robert E. Howard...

Sympathique, chaleureux, détendu, Arnold Schwarzenegger ressemble à tout sauf à un « barbare » ! Il nous avoue sa grande passion pour ce personnage d'aventurier intrépide à l'âme généreuse...



INTERVIEW

ARNOLD SCHWARZENEGGER

Arnold Schwarzenegger a installé sa compagnie dans les bâtiments d'une ancienne usine à gaz désaffectée, dans le quartier à la mode de Venice, en Californie. Les plafonds sont hauts, très hauts, et tout ce qui subsiste des murs entre les immenses fenêtres est couvert de photographies et de tableaux représentant Arnold Schwarzenegger, le culturiste et l'acteur, dans le rôle de Conan le Barbare en particulier. Lorsque Schwarzenegger arriva au rendez-vous —en s'excusant humblement parce qu'il avait été retardé par les embouteillages — en short et tee-shirt vert, avec son visage ouvert, chaleureux, et ses cheveux courts, châtain clair, à peine grisonnants sur le front, il ressemblait à tout sauf à un barbare !

Il s'assit derrière une immense table de travail où il but du café et fuma la pipe tout le temps de notre entretien qui se déroula dans son bureau, dont les murs étaient également tapissés de photos de lui, mais plus personnelles ; ainsi ce cliché touchant qui les représente, son chien et lui, et cet autre de Schwarzenegger dans son tout dernier film, *The Terminator*, qu'il vient juste de finir.

■ **A la fin du premier *Conan*, saviez-vous déjà que vous en tourneriez un second ?**

J'avais bien un contrat pour cinq films de la série *Conan*, mais en fin de compte, on est toujours tributaire du succès de celui qui vient de sortir. Je crois tout de même qu'à l'époque, nous nous doutions bien que le premier Conan rapporterait assez d'argent pour nous permettre d'en faire un second. Nous savions qu'il y avait beaucoup de « fans » des aventures de Conan, d'amateurs de films fantastiques, d'adeptes du culturisme et des arts martiaux et autres. En combinant tous ces publics, nous devions logiquement atteindre un plus grand nombre de spectateurs potentiels que n'importe quel film classique. Toute la question était dès lors de savoir jusqu'où ce public nous suivrait ; la réponse est que, pour l'instant, nous pouvons nous permettre de continuer... En fait, le premier avait tellement bien marché que Dino de Laurentiis et l'Universal décidèrent immédiatement d'en faire un second.

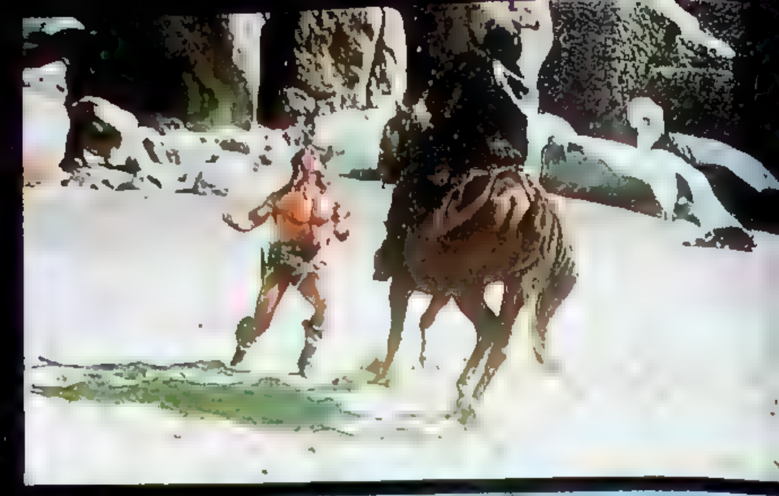
Et maintenant, nous venons d'organiser plusieurs *sneak previews* de *Conan le destructeur*, et les résultats sont plus que positifs. Nous sommes donc déjà presque certains qu'il y aura un troisième épisode à la série. D'ailleurs, pour tout vous dire, Dino vient de commencer à entamer les négociations à ce sujet. A en juger par la façon dont les choses évoluent, je suis donc plutôt optimiste et je commence à croire sérieusement qu'il y aura bien cinq *Conan*. On dirait que le public s'élargit. L'Universal investit de plus en plus dans Conan. Elle vient de mettre sur pied une tournée du spectacle Conan de l'Universal Studio qui attire chaque semaine 50 ou 100.000 nouveaux fans de Conan. C'est le spectacle le plus populaire qu'ils aient jamais monté ! Tout cela me fait penser que nous devrions pouvoir continuer sans problème et faire de nombreux *Conan* ; peut-être jusqu'à ce que j'aie une longue barbe grise. Le dernier film de la série, nous l'appellerons alors *La Mort de Conan ! (Il éclate de rire.)*

■ **Beaucoup d'admirateurs de l'œuvre de Robert E. Howard n'ont pas aimé le premier film, sous prétexte qu'il n'était pas fidèle aux livres qu'ils avaient lu. Qu'en pensez-vous ?**

Il était impossible d'être totalement fidèle aux romans de Robert E. Howard, dans la mesure où il n'avait jamais expliqué la naissance de Conan, comment il avait grandi, où il

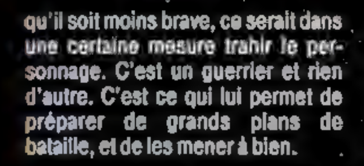
ARNOLD SCHWARZENEGGER

avait vu le jour, dans quel cadre il avait évolué et ainsi de suite. Tout d'un coup il y eut Conan, et voilà tout. C'est pourquoi John Milius avait eu l'impression qu'il fallait tout expliquer depuis le début, et je lui donne entièrement raison. Au moins, comme ça, le comportement de Conan, sa philosophie de la vie et son attitude face aux évènements trouvent une justification. Pourquoi, par exemple, est-il devenu aussi musclé, aussi différent des autres ? Qu'est-ce qui a fait de lui cette machine de combat et un si grand expert dans toutes les formes d'armement possibles et imaginables ? C'est ce que Milius explique dans le premier film, parce qu'il a le sentiment que c'est important. A partir de là, il est possible de faire les films suivants conformément à l'esprit simple et léger de Robert E. Howard, en suivant Conan d'aventure en aventure. D'ailleurs les titres des films seront dorénavant empruntés aux romans de Howard, selon le sujet du film ; ainsi *Conan le destructeur*.









■ Aviez-vous lu le scénario de Roy Thomas et Gerry Conway, et quel est votre avis à ce sujet ?

(Schwarzenegger réfléchit un instant tout en allumant sa pipe.) D'abord, je l'ai trouvé à moitié correct, mais surtout il m'a semblé qu'il manquait singulièrement de motivation. Il fallait absolument le réécrire. Il n'y avait pas deux façons de le traiter. Il y avait dedans des éléments intéressants, qui sont d'ailleurs restés, qui ont été filmés, et dont je dirai qu'ils ont certainement contribué à la réussite du film, mais quand je l'ai lu, j'ai aussitôt appelé Dino et je lui ai dit que j'étais désolé, mais qu'en ce qui me concernait, il n'y avait pas dedans de quoi faire une histoire. Il y manquait trop de choses..

Je crois qu'ils n'avaient pas tout à fait compris qu'un film, ce n'est pas une bande dessinée où l'on peut se permettre de faire démarrer un récit et de l'abandonner à peu près où on veut. C'est une technique parfaitement adaptée à la bande dessinée parce qu'on peut toujours la reprendre le mois suivant, et encore celui d'après, tandis qu'au cinéma, il faut un début, une fin et un solide développement entre les deux. Il faut qu'il y ait une histoire d'amour, et le tout doit tenir debout pendant une heure trois-quarts de projection. Je n'ai rien trouvé de cela dans leur scénario et c'est pourquoi il a fallu le faire réécrire par quelqu'un qui savait ce que c'est qu'un film. Mais maintenant, je trouve que la combinaison des deux a donné un très bon scénario et un excellent film.

■ N'avez-vous pas l'impression que Conan se doit maintenant de faire certaines choses s'il veut rester fidèle au personnage tel qu'il a été créé à l'écran ?

Absolument. Je crois qu'il doit rester fidèle au personnage créé par Robert E. Howard, du début à la fin. Il a des traits de caractère évidents : c'est un homme d'action, par exemple ; il est très impatient. C'est le genre d'individu qui agit d'abord et qui réfléchit ensuite — peut-être ! Voilà pourquoi il arrive toujours le premier partout : les autres méditent leur action avant d'entreprendre quoi que ce soit, et pendant ce temps-là, Conan a déjà affronté, vaincu et détruit l'ennemi !

C'est un homme d'action, un vrai *brave* ; il est tout d'un bloc. Vouloir qu'il soit moins brave, ce serait dans une certaine mesure trahir le personnage. C'est un guerrier et rien d'autre. C'est ce qui lui permet de préparer de grands plans de bataille, et de les mener à bien.

Mais tout cela vient de l'œuvre de Robert E. Howard, de même que les détails de son développement physique. Vous ne voudriez pas faire tout d'un coup de Conan un petit bonhomme malingre ? C'est un héros, un mâle plein de muscles et tout ce qui s'ensuit. Son comportement a toujours été décrit comme presqu'animal, et dans une certaine mesure, c'est un être humain qui se comporte avec une certaine animalité : sa façon de se déplacer,de bondir, de courir, de monter à cheval, même... Tout, dans Conan, est très instinctif et très animal. Mais, encore une fois, il n'y a rien là que Robert E. Howard n'y ait lui-même mis.

■ Et sa personnalité ? Vous devez être obligé de le cantonner dans une dimension bien précise et veiller soigneusement à ne lui faire exprimer aucune émotion, à ne témoigner d'aucune sensibilité ?

L'une des choses qui marchent le mieux au cinéma, c'est quand un personnage laisse libre cours à son émotion ou exprime son sens de l'humour. Mais je crois que dans les livres de Conan, on ne le voit pour ainsi dire jamais témoigner du moindre humour, considérer les évènements avec un certain amusement ou manifester sa joie dans l'une ou l'autre de ses aventures. Pourtant, c'est là quelque chose d'important. Et bien que cela évolue constamment, d'année en année, on sait qu'au cinéma il est encore indispensable de permettre au public de se détendre au milieu de ses tribulations.

Nous avons trouvé un moyen de nous en tirer, non pas en faisant de Conan lui-même un petit plaisantin, mais en lui donnant un comparse qui suscite l'humour et la détente. Je crois qu'il faut absolument donner aux spectateurs des occasions de rire un bon coup de temps en temps, surtout après des scènes très tendues : moments dramatiques ou combats. La succession de moments graves et de moments plus léger est très importante pour la réussite d'un film. On est donc bien obligé de faire certaines choses, même si cela implique que l'on s'écarte un peu de son propos ; il faut savoir s'adapter à son époque et au public auquel on s'adresse.

■ Ne pensez-vous pas que vous en aurez assez d'être associé au personnage de Conan, au bout de cinq films ?

Non, d'abord parce que j'ai une dette de reconnaissance envers ce personnage auquel je dois beaucoup. Je crois que le fait d'incarner Conan m'a valu une très grande notoriété dans le monde entier, en me permettant de jouer dans un film

très populaire. Ne serait-ce que pour cela, je tiens à rendre au personnage ce qu'il m'a apporté. Je serai donc toujours très heureux de l'interpréter dans cinq, dix films, ou jusqu'à la fin de mes jours !

Ensuite, je prends un plaisir immense à jouer ce style de rôles ! Je me suis énormément amusé chaque fois que j'ai tourné dans un *Conan* ; c'est le genre de films qui se prête particulièrement à la joie et à l'amusement. Mon personnage a l'esprit aventureux, c'est le moins qu'on puisse dire, et les films dans lesquels il évolue sont pleins de poursuites à cheval , de scènes d'extérieurs, de combats à l'épée et d'aventures bondissantes avec des gens merveilleux comme Grace Jones, Wilt Chamberlain et Jerry Lopez, pour ne parler que de ceux qui jouaient dans les premiers films de la série. Autant de gens athlétiques, qui respirent la santé et le dynamisme ; rien à voir avec les acteurs classiques, qui savent parfois être très décevants. Rien que pour ça, je me suis beaucoup amusé en faisant les deux premiers *Conan*, et j'attends les suivants avec impatience. Je ne vois pas pourquoi cela cesserait de m'amuser pour devenir une corvée.

Ce que l'on me demande souvent, bien sûr, c'est si ça ne m'ennuie pas d'être catalogué dans un certain registre. Là encore, je préfère prendre les choses positivement et me dire que j'ai beaucoup de chance de pouvoir jouer un personnage aussi intéressant plutôt que de figurer dans un film insipide dans la seule perspective de toucher un cachet. *Conan* m'a valu toute la notoriété dont je pouvais rêver et le personnage me va comme un gant. Pourquoi cela devrait-il me gêner ? Bien au contraire, j'en suis très fier et je suis particulièrement heureux d'interpréter un tel personnage dans ce genre de films.

Et puis j'ai toujours eu la chance de pouvoir faire d'autres films entre deux. Loin de m'ennuyer, la situation m'enchante, donc. Ce qui m'ennuierait beaucoup plus, croyez-moi, ce serait de ne plus trouver de travail. Ça, ce serait embêtant, oui !

■ *The Terminator* est un film de science-fiction, n'est-ce pas ?

C'est un film fantastique futuriste. J'y joue le rôle d'un robot, d'un androïde, plutôt. Je veux dire que je suis un être mécanique à l'intérieur, mais qu'à l'extérieur, je ressemble tout à fait à un être humain. Comme mon nom l'indique, je mets fin à la vie des gens afin de modifier l'avenir. Je reviens de l'année 2035 à notre époque pour détruire certains individus afin de les empêcher de mettre au monde les enfants qui auraient dû être les dirigeants de demain...

Evidemment, je n'y arrive pas toujours, parce qu'il n'est guère possible d'intervenir sur un futur qui a déjà eu lieu ! Mais enfin, c'était bien d'essayer. La fin du film est ouverte. Le « Terminateur » finit broyé par une machine à compacter les voitures, mais il s'en échappe un microprocesseur qui est ramassé par l'un des chercheurs et avec lequel on pourra, bien sûr, fabriquer un millier d'autres exterminateurs dans son genre.

■ Il se pourrait donc qu'Arnold Schwarzenegger joue dans une seconde série ?

Exactement ! Pourquoi le type qui fait Indiana Jones serait-il le seul à jouer dans des séries ! *(Rire).*

■ Vous jouez dans la série des *Conan*, dans *The Terminator* et dans ce drôle de western, *Cactus Jack*. Pensez-vous qu'en variant les plaisirs de la sorte vous allez vous débarrasser de votre image de « Monsieur Muscles » pour amener le public à ne plus voir en vous qu'un acteur comme les autres ?

Je crois que tout le monde a déjà compris avec *Conan* que pour interpréter ce rôle, il fallait autre chose qu'un physique. Sinon, pourquoi serais-je seul à le faire alors qu'il y a un demi-million de culturistes à faire de la compétition dans ce pays ? Ce ne sont pas les physiques spectaculaires qui manquent ; il y a des tas de Mr. Univers, par ici. Je crois que s'il y a quelque chose qui me distingue des autres, c'est que je suis un acteur. Les capacités physiques pour incarner le personnage viennent en plus.

A aucun moment, dans *The Terminator*, je ne fais étalage de mes muscles ; il faut donc bien qu'on m'ait pris pour autre chose ! Cela aurait pu être pour mon nom, mais je ne suis pas seul à porter un nom connu, maintenant, dans la profession ! Je me plais à penser que ce sont mes talents d'acteur qui m'ont valu d'être choisi. Dans le cas de *Conan*, c'est la combinaison des deux, bien sûr, mais je crois que je peux prouver dans le personnage de Conan que je suis capable de jouer un rôle et être amené à faire d'autres films comme *The Terminator*. En fait, d'ici quatre ou cinq mois, je dois tourner un film intitulé *The Outpost*, qui n'a rien à voir avec le culturisme. Je crois que je vais continuer à faire régulièrement des *Conan*, et entre deux, des films totalement différents, aussi longtemps que ce sera possible.

■ Mais vous n'abandonnerez pas pour autant le culturisme ?

Si je veux continuer à pouvoir jouer dans *Conan*, je n'ai pas le choix ! Il faut que je sois en forme ! En fait, je suis plus en forme dans *Conan The Destroyer* que je ne l'étais lorsque j'ai fait *Conan The Barbarian*. Et si ça continue ainsi, je devrais tout casser dans *Conan 3* !

Rien que pour moi, d'ailleurs, j'ai besoin de m'entraîner et de me





maintenir en bonne forme physique. J'ai besoin d'être fier de moi-même lorsque je me regarde dans une glace. Il faut que je puisse me dire : « Oui, je suis encore en forme ! » C'est très important pour moi. J'ai besoin de savoir que je fais quelque chose tous les jours, physiquement.

■ Vous arrivez à trouver le temps tous les jours ?

Bien sûr. Pour moi, l'entraînement c'est comme de manger et de dormir. Vous ne vous demandez jamais si vous allez trouver le temps de dormir, vous allez simplement vous coucher quand vous êtes fatigués. Eh bien, l'entraînement, c'est la même chose pour moi. Ça fait partie de ma vie, tout simplement. C'est programmé dans mon existence comme toutes les choses indispensables et je ne me demande jamais si j'ai le temps de le faire ou pas. Je me lève à six heures tous les matins et je vais au gymnase avant de prendre mon petit déjeuner. A ce moment là, il n'y a personne pour me dire ce que je devrais faire. Ce serait plus difficile dans la journée, évidemment, parce que j'ai des réunions de travail, des interviews, des choses de la sorte...

■ Dans un récent entretien, vous teniez sur Dino de Laurentiis des propos rien moins que flatteurs qui laissaient supposer que vous ne vous étiez pas très bien entendu avec lui, ou tout au moins que vous aviez eu des problèmes pour le premier film. Les choses se sont-elles arrangées ?

Franchement, je ne me rappelle plus ce que j'ai dit à ce sujet ; je ne relis jamais mes interviews. Enfin, il faut bien admettre que ça ne s'est pas toujours très bien passé entre nous, au début. Il y a eu des frictions lors des premiers entretiens. Rien de personnel, en fait, seulement j'ai dû dire des choses qu'il a mal prises et nous nous sommes opposés sans vraiment nous connaître. A ce moment-là, il ne me voyait pas dans le rôle de Conan ; c'est Milius qui lui avait dit qu'il n'y avait que moi qui pouvais le faire, et il s'est incliné. Mais par la suite, après avoir vu les trois premiers jours de rushes, il est venu me voir et il m'a dit *(imitant Dino de Laurentiis)* : « Hé, c'est vous, Conan ! » ce qui était sa façon de me dire que je personnage était fait pour moi et que j'avais raison. Je l'ai pris comme un grand compliment, venant de sa part.

Maintenant, évidemment, il est très, très gentil avec moi. Il m'a invité à toutes ses soirées et je fais vraiment partie de la famille. Tout a fini par s'arranger. Je crois que c'était une réaction épidermique, au départ ; une parole en entraînant une autre, nous avions commencé à nous chamailler comme des chiffonniers !

■ Il paraît que vous vous entendez très bien avec Raffaella...

Il est encore beaucoup plus facile de s'entendre avec Raffaella qu'avec Dino. C'est qu'il a un problème ; il s'est occupé de plus de 400 films, directement ou indirectement. D'une certaine façon, il fait comme moi avec le culturisme, et je n'ai aucun mal à comprendre son attitude ; je ne suis pas plus patient que lui ! Quand je concours pour le championnat du monde de culturisme et qu'on vient me voir avec un problème, j'envoie la personne promener en lui disant de me fiche la paix, que ce n'est rien, et que je n'ai pas le temps de m'occuper de ce genre de détails. Je comprends qu'il n'ait pas de patience, qu'il se montre parfois peu tolérant pour certaines choses. Il faut que les choses aillent comme il veut, et pas autrement.

Seulement il arrive parfois qu'il y ait des retours de bâton ; on ne peut pas tout savoir, on n'est pas infaillible, et il en a peut-être conscience, mais il n'y peut rien. Je n'y peux rien moi-même ! Voilà pourquoi il n'est pas toujours facile à vivre. Raffaella, au contraire, est toujours enthousiaste lorsqu'on parle cinéma ; mais c'est parce qu'elle n'a pas fait autant de films. On arrive toujours à discuter avec elle et les relations sont plus faciles et toujours très agréables. Lorsqu'on lui explique quelque chose, c'est le genre de femme qui répond toujours : « Arnold, je vous rappellerai. Je vais y réfléchir, mais je crois que vous avez raison. » Ou bien, si je lui dis que j'ai trouvé dans le scénario que j'ai reçu quelque chose de vraiment mauvais, elle répond invariablement : « Je suis d'accord, mais c'est très difficile avec Dino » et blabla-bla. On arrive toujours à s'entendre, et le contact est excellent.

Quand on travaille sur des films à gros budget comme *Conan*, on peut toujours compter sur toutes les assurances du monde. Il y avait tellement de pages aux contrats que j'ai signés que je n'avais même pas envie de les compter ! Mais ce qui est vraiment important, c'est d'avoir confiance les uns dans les autres, et d'avoir envie de faire avancer les choses ensemble. C'est ainsi, par exemple, que mon contrat spécifie que j'ai droit à une caravane de première classe, de tant de mètres de longueur... Parfait, seulement à un moment donné, nous nous sommes retrouvés en train de tourner dans les montagnes, dans un coin où il était impossible de faire passer une caravane de cette taille. Si je m'en étais tenu aux termes du contrat, il aurait bien fallu qu'ils s'y conforment. Sauf que cela aurait pu mal tourner, parce qu'ils se seraient tout simplement dit : « Très bien, nous

ne tournerons pas dans cet endroit, bien que ce soit un endroit merveilleux, parce qu'on ne peut pas faire passer les caravanes que ces gaillards ont demandées par contrat. » Et dans le cas précis, lorsque Raffaella est venue m'annoncer qu'ils avaient ce problème de caravane, j'ai tout simplement répondu de laisser tomber, nous dormirions tous sous la tente. Je pensais qu'il était plus important de tourner dans le coin qui avait été choisi. D'un autre côté, si j'ai besoin d'autre chose que ce qui a été prévu au contrat, je sais que Raffaella fera tout son possible pour me donner satisfaction. Quand on travaille ensemble sur ce genre de films, et qu'on a envie d'en faire cinq d'affilée, surtout, il vaut mieux avancer main dans la main que de se sauter à la gorge à chaque instant !

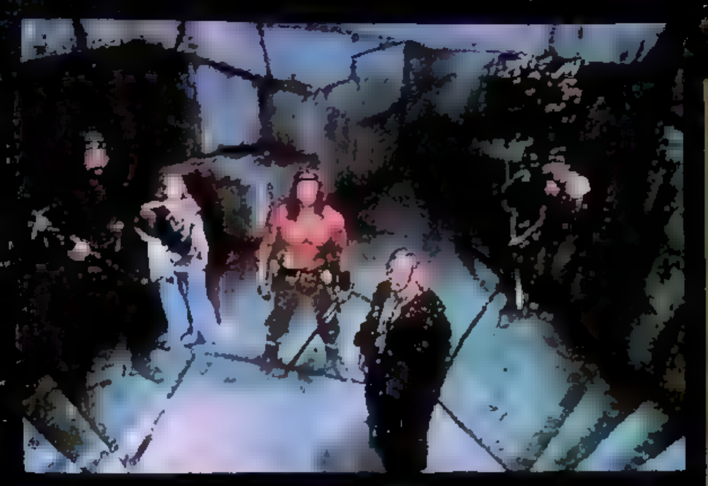
■ **Vous ne vous prenez donc pas pour une *prima donna* ?**

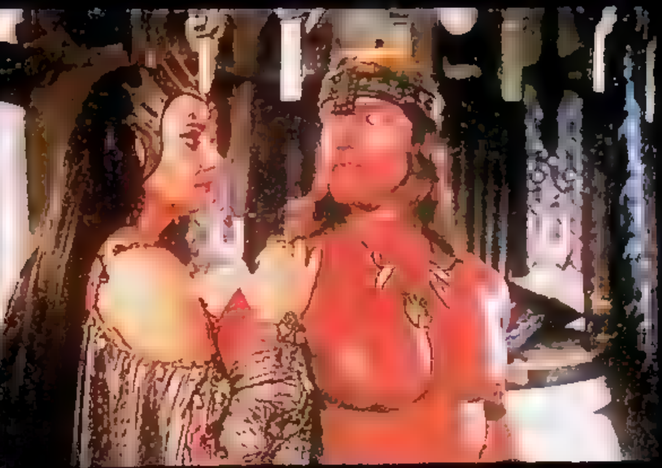
Non, vraiment pas ! Pour moi, ce qui compte d'abord, c'est que je sois payé ; ensuite, toutes les attentions que je réclame, c'est le temps nécessaire pour me permettre de faire bonne figure dans le film et d'incarner le personnage comme il mérite de l'être. Si je demande au metteur en scène de faire une autre prise, j'attends de lui qu'il se conforme à mon désir. Si je dis à Raffaella qu'il faut refaire une scène qui n'a pas bien marché, à elle de faire ce qu'il faut pour trouver l'argent afin de la retourner. Voilà ce qui compte. Le reste est une affaire de relations humaines : il faut former une équipe soudée où chacun est là pour aider l'autre.

■ **Vous vous étiez très bien entendu avec John Milius. Vous avez dû être déçu lorsque vous avez appris que ce n'était pas lui qui mettait en scène le second film de la série ?**

Oui, j'ai été très déçu qu'on ne refasse pas appel à lui. Ou plutôt, on le lui a bien demandé, seulement il s'était engagé à faire *Red Dawn*, qu'il est en train de tourner actuellement, et il avait déjà promis à la M.G.M. de terminer pour une certaine date. Il avait donc fait part à Dino de ses exigences, et Dino ne les a pas acceptées ; il voulait avancer sur *Conan the Destroyer* et n'avait pas le temps d'attendre que John écrive le scénario et le mette en scène. Il était tout simplement impossible que John fasse les deux.

J'ai donc été bien obligé d'accepter que ce soit quelqu'un d'autre qui réalise le film, mais ça n'a pas été sans problèmes. Au début, quand ils m'ont parlé de Richard Fleischer, ça ne m'a trop rien dit ; c'était un petit bonhomme frêle et fragile de 67 ans et j'ai pensé qu'il n'avait pas la vigueur d'un homme comme Milius. John passait son temps une épée ou une hache à la main, à montrer aux gens ce qu'ils devaient en





faire ! Il était toujours en train de parler de Gengis Khan et de toutes sortes de grandes batailles et je vous assure que ça créait une animation pendant le tournage ! Richard Fleischer, ce n'était pas le même genre, mais il est très vite devenu évident qu'il apportait au film un niveau de qualité tout à fait profitable. Par ailleurs, il inspirait une grande confiance ; il avait déjà plus de quarante films derrière lui, et c'est toute une expérience. Il sait diriger, il sait déléguer.

Dans les scènes de bataille, par exemple, il confie le soin au responsable des cascades de régler la séquence et d'en assurer la chorégraphie, ce qui le laisse plus libre de son temps pour veiller à d'autres aspects de son travail de réalisateur, et il sort de là parfaitement détendu. On a vraiment le sentiment qu'il y a un chef dans tout ça. C'est l'impression qu'il m'a toujours donnée, en tout cas. Et puis il avançait très régulièrement, sans jamais dépasser le temps imparti. C'est un très grand metteur en scène et sa direction d'acteur est d'une grande précision. Il apporte énormément de lui-même dans les répétitions. Après quelques jours de tournage, j'ai été vraiment content que ce soit lui qui ait été choisi pour faire ce film, et maintenant que j'ai vécu cette expérience et que j'ai vu le résultat, je dois dire que j'accepterais de travailler avec lui dans tout ce qu'on voudra tellement il est génial ! C'est un réalisateur de très grande classe, très sensible, très réceptif aux acteurs, doté d'une grande inspiration et d'une puissance étonnante, à sa façon toute tranquille.

■ **Croyez-vous que sa mise en scène ait changé *Conan* ?**

Je suis persuadé que grâce à lui, *Conan* est un film moins lourd, plus philosophique que ce qu'en avait fait Milius, et plus proche de la bande dessinée, plus léger. Il a moins insisté sur les scènes de violence. Avec lui, *Conan* est devenu un film tous publics et il y a même introduit de l'humour.

■ **Quels sont vos prochains projets ?**

Pour l'instant, en dehors des films de *Conan*, que j'aimerais vraiment continuer à faire, je voudrais tourner un film sur les Vikings. Cela fait déjà plusieurs fois qu'il en est question, et on dirait que mon rêve va bientôt se concrétiser.

Et puis ça me ferait plaisir de faire une comédie. Je crois que j'en serais tout à fait capable. Ainsi que de jouer dans tous les genres de films, évidemment ! C'est le rêve de tous les acteurs, que d'étendre leur gamme. Enfin, il ne faut pas forcer le sort, et surtout, ne rien imposer au public : c'est là qu'on risque le plus de se casser la figure ! Il faut y aller tout doucement, quand on change de genre, afin que les gens ne se disent pas : « Je ne veux plus le voir dans une comédie ; je veux le voir découper les gens à la hache ! ».

(Trad. : Dominique Haas)

Arnold Schwarzenegger

se consacre au cinéma depuis 1975, après s'être fait une réputation internationale dans le domaine de l'athlétisme. Il a débuté dans le culturisme à l'âge de quinze ans. De santé précaire, fréquemment malade et dominé par son frère aîné, cinq ans d'efforts soutenus lui permirent d'acquérir le titre de Monsieur Univers. Depuis, il a remporté quatre fois cette distinction, et sept fois le titre de Monsieur Olympe, qui en ont fait l'une des plus grandes vedettes de sa spécialité.

Arnold Schwarzenegger est né le 30 juillet 1947, à Graz, en Autriche, et passe ses premières années dans le village de Thal, où son père était officier de police. Il s'essaie, sans trop de succès, aux sports d'équipe, avant de trouver sa voie dans le culturisme. Dès cette période, il décide aussi de faire une carrière d'acteur aux Etats-Unis. Il poursuit un entraînement rigoureux, jour après jour, et durant son service militaire remporte le premier prix au concours de Monsieur Europe junior. A vingt ans, il part pour les Etats-Unis où commence pour lui un nouveau type d'entraînement. Il s'inscrit à l'Université de Californie, où il suit des cours de psychologie et passe avec succès un diplôme d'administration et d'économie internationale à l'Université de Wisconsin.

A partir de 1975, il commence à se consacrer à de nouveaux domaines : activités financières, écriture, cinéma. Après une courte apparition dans Le Privé *de Robert Altman, il tient son premier vrai rôle dans* Stay Hungry *de Bob Rafelson, face à Jeff Bridges et Sally Field et remporte le Golden Globe. Depuis, il a tourné le documentaire* Pumping Iron (Arnold le Magnifique) *et fut, en 1979, le partenaire de Kirk Douglas et Ann-Margret dans le western parodique de Hal Needham* The Villain (Cactus Jack)*. En 1980, il tourna* The Jayne Mansfield Story *pour CBS. Arnold Schwarzenegger a également commenté diverses émissions sportives et est apparu en guest star dans « Les rues de San Francisco ». Il a publié trois livres à succès sur le culturisme : « Arnold : The Education of a Bodybuilder » (qui figura pendant six mois sur la liste des best-sellers), « Arnold's Bodybuilding for Men » et « Arnold's Bodyshaping for Women ». Il a donné des conférences sur ce thème à travers le monde entier et a organisé de nombreuses démonstrations d'haltérophilie dans les prisons américaines.*





NI DIEU NI MAITRE



Production : Dino De Laurentiis. *Prod.* : Raffaella De Laurentiis. *Réal.* : Richard Fleischer. *Prod. Ex.* : Stephen F. Kesten. *Scén.* : Stanley Mann, d'après une hist. de Roy Thomas et Garry Conway inspirée du personnage créé par Robert E. Howard. *Phot.* : Jack Cardiff. *Architecte-déc.* : Pier Luigi Basile. *Dir. art.* : Kevin Philipps, Jose Maria Alarcon. *Mont.* : Frank J. Urioste. *Mus.* : Basil Poledouris. *Son* : Manuel Topete. *Maq.* : Giannetto De Rossi. *Maq. spécial.* : Luigi Rochetti. *Cost.* : John Bloomfield. *Co ff.* : Mirella De Rossi. *Camp.* : Neil Binney, John Cardiff. *Effets spéciaux* : John Stirber. « Dagoth » créé par Carlo Rambaldi. *Cascades* : Vic Armstrong. *Miniatures* : Emilio Ruiz del Rio. *Dessinateur en chef* : Bill Stout. *Effets photographiques* : Barry Nolan. *Coordination effets visuels* : Charmes Finance. *Animation* : Sam Kirson, Garry Payne. *Int.* : Arnold Schwarzenegger (Conan), Grace Jones (Zula), Wilt Chamberlain (Bombaata), Mako (Akiro le Magicien), Tracey Walter (Malak), Sarah Douglas (la Reine Taramis), Olivia d'Abo (la princesse Jehnna), Pat Roach (l'homme singe), Jeff Corey (le Grand Vizir), Sven Ole Thorsen (Togra), Bruce Fleischer, Ferdinand Mayne. *Dist. en France* : C.I.C. Ecran large. Dolby stéréo. 101 mn. Technicolor.

Plus féroce, plus rageur et plus destructeur que jamais, semblable à une implacable machine à tuer, Conan revient dans de nouvelles aventures, régi par une instinctive soif d'absolu et un désespoir dont la sourde intensité le porte à croire qu'il parviendra à vaincre la Mort elle-même !

Cependant, et si *Conan the Destroyer* se situe dans la continuité du précédent épisode (on y retrouve Arnold Schwarzenegger et son compagnon Akiro, ainsi que le cruel souvenir de Valeria, motivant cette nouvelle quête du héros), les deux films n'ont que peu de rapport, ceci résultant sans nul doute des personnalités fort divergentes des deux réalisateurs. Les inconditionnels de « Conan » avaient amplement reproché à John Milius son infidélité à l'œuvre originale, ainsi que des « longueurs » entravant l'efficacité du récit. Milius avait cependant parfaitement atteint ses objectifs (le premier volet devant révéler les origines et l'adolescence du héros, justifiant ainsi de ses caractéristiques et motivations), imprégnant son film d'une essence mystique et d'une farouche puissance. A l'opposé, Richard Fleischer a tenu à se rapprocher de l'œuvre d'Howard autant que faire se peut, et à réaliser un pur film d'action, renouant avec l'esprit de ses débuts *(Les vikings)*. Il en résulte donc un film d'une remarquable ampleur visuelle, doté d'excellents atouts techniques et artistiques, aboutissant à une efficacité de tout instant parfaitement maitrisée par un Fleischer énergique, mais au caractère résolument impersonnel.

Le nouveau parcours du héros, semé d'embûches, nous vaut une succession de combats fracassants, qui bien que dépourvus de la sanglante violence de *Conan le Barbare*, n'en recèlent pas moins un prodigieux impact. Arnold Schwarzenegger confirme ses capacités de comédien, jouant sur un visage de marbre où seul l'œil (brûlant de rage ou effaré par les effets de la magie) et la mâchoire ferme et volontaire trahissent l'incroyable mobilité qui anime son impressionnante musculature. C'est d'ailleurs sur son physique que Fleischer a misé, le mettant en vedette à chaque image à travers le moindre de ses gestes, renforçant l'idée que, davantage qu'il ne l'interprète, Schwarzenneger *est Conan* !

L'un des facteurs dont *Conan the Barbarian* était démuni, et dont il est ici fait usage avec sagacité, est l'*humour* — auquel le judicieux choix des comédiens apporte beaucoup ! Ex-mannequin et reine nocturne du disco, Grace Jones est une impétueuse et extravagante (fidèle à son image) guerrière, dont on ne sait, de son regard féroce, de sa mâchoire carnassière ou du pieu dont elle fracasse têtes et corps, quelle est la plus dangereuse de ses armes, qu'elle manie telle une furie dévastatrice ! Authentique et caricaturale à la fois, elle ne manquera pas de faire sourire, tout comme Malak, le petit voleur (évocant irrésistiblement un Stan Laurel vieillissant) dont la pleuterie n'a d'égale que la mortelle habileté à manier deux petits poignards. Akiro, le magicien aux bourdonnantes incantations, n'est pas moins désopilant dans son involontaire héroïsme que ses compagnons.

Outre cette attachante galerie de personnage, *Conan the Destroyer* s'adjoint les deux cartes maîtresses que constituent les décors et les effets spéciaux (pour trois somptueuses séquences). Péchant par excès, *Conan the Barbarian* faisait appel à un considérable budget, bénéficiant d'impressionnants décors dont il ne tira qu'un faible parti. Moins pourvu financièrement, *Conan 2* tire profit de chacun de ses merveilleux décors (le château de Shadizar, le palais de glace, le temple de la Corne), savamment exploités. A la fois impressionnante par ses effets spéciaux (dédoublement du magicien à l'infini avant de se fondre en une redoutable créature) et par le terrible corps à corps opposant Conan au monstre, la scène de la salle des glaces est certainement l'un des moments les plus forts du film avec la scène qui le clôture, et qui voit l'éveil du monstrueux dieu Dagoth (nouvelle et imposante création du génial Rambaldi) que Conan devra affronter en un titanesque combat, digne des plus périlleux « travaux d'Hercule » !

L'éclatante utilisation du scope, l'artistique photographie de Jack Cardiff et l'évocatrice musique de Basil Poledouris (qui signa déjà celle de *Conan le Barbare*) achèvent de conférer à cette réalisation une spectaculaire dimension où l'héroïc-fantasy retrouve le souffle épique de ses origines, transfiguré par la puissance d'un héros désormais entré dans la légende cinématographique.

Cathy Karani ■

CONAN AU FIL

Robert Ervin Howard

Le père de Conan naquit en 1906 au Texas où il vécut la majeure partie de sa vie. Il fit ses études à Cross Plains puis au Howard Payne Collège de Brownwood. Enfant, il était chétif et en butte aux brimades de ses camarades, ce qui eut sans doute une influence sur ses récits où les héros sont presque toujours des géants à la force surhumaine. Il réagit cependant en pratiquant la boxe et la culture physique et devint lui-même un colosse de près de deux mètres et pesant dans les cent kilos !

Sa première histoire professionnelle fut publiée en 1925 dans le célèbre Weird Tales, dont il deviandra un auteur « mai son ». Il n'arrêtera plus d'écrire jusqu'à sa mort. Souffrant de névroses, ma dans sa peau, il se suicide le 11 juin 1936 en apprenant la mort imminente de sa mère. La littérature d'aventures et de fantastique perdait l'un de ses maîtres.

Howard aborda tous les genres, ce qui montre la multiplicité de son immense talent : aventures, policier, sport, western, histoires fantastiques et bien sûr héroïc fantasy, sans oublier la poésie ! Actuellement les Nouvelles Editions Oswald rééditent la plupart des récits qu'il écrivit et nous pouvons enfin apprécier, en français, ces héros hors du commun qu'il créa : Kull le Roi Barbare, Solomon Kane, l'étonnant puritain élizabéthain, Bran Mak Morn, le puissant chef Picte, Cormac Mac Art, Agnès de Chastillon et bien d'autres encore. Sans compter ses recueils de nouvelles fantastiques qui le classent parmi les grands de ce genre.

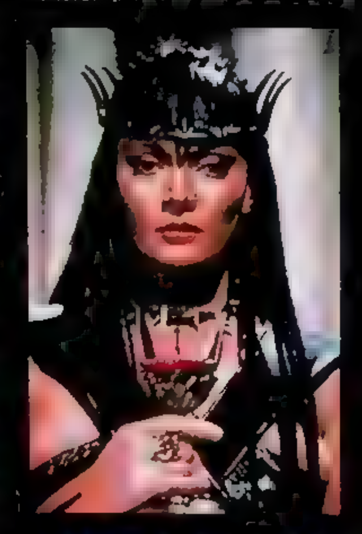


La sortie du premier film sur Conan remit au goût du jour cette branche de la science-fiction nommée héroic fantasy (un peu comme *La guerre des Etoiles* l'avait fait pour le space-opera, très à la mode dans les années 20-50), et fit enfin connaître au grand public le nom de *Robert Ervin Howard*. On ne peut donc que, dans ces circonstances, se féliciter de ce second film sur le barbare Cimmérien.

L'héroic fantasy se déroule dans des mondes imaginaires peuplés d'enchanteurs, de démons, de monstres, de jeunes femmes d'une grande beauté et de guerriers intrépides. Nombreux sont ces héros aux exploits multiples mais le plus célèbre d'entre tous est *Conan*, objet d'un véritable culte de la part de ses admirateurs.

Un héros de l'Age Hyborien

Conan, venu des rudes plaines de sa Cimmérie natale, vécut il y a douze mille ans, huit mille ans après l'engloutissement de l'Atlantide et sept mille ans avant le début de notre ère. Fils d'un forgeron, né sur un champ de bataille, Conan aura une vie des plus mouvementées, tour à tour esclave, pirate, chef d'une tribu nomade, mercenaire, il connaitra enfin la consécration, à quarante ans, en devenant le roi du plus puissant des royaumes hyboriens, l'Aquilonie. Mais, lassé d'une existence trop monotone à son goût, il abdique son trône en faveur de son fils, Conn, et part pour une dernière aventure. Il a alors soixante ans mais la vieillesse ne semble pas avoir de prise sur lui, même s'il n'est plus aussi souple et rapide que jadis (*Conan l'Explorateur*). Voici racontée en quelques lignes, trop brèves, l'une des plus belles sagas contemporaines, orchestrée par le très grand conteur qu'était Howard.



Le Phénix sur l'Epée

C'est en 1932 qu'apparut pour la première fois Conan. Le *pulps* (magazine populaire), *Weird Tales*, publia une nouvelle intitulée « The Phoenix on the Sword » qui fit immédiatement sensation et les lecteurs en réclamèrent une suite. Howard se décida alors à créer son Monde Hyborien et développa le personnage de Conan. Mais, voici comme il le décrivait dans cette toute première aventure : « Ses larges épaules, sa peau hâlée ne semblaient pas de mise dans ce décor luxueux. Il paraissait venir tout droit du soleil et du vent brûlant des hauts plateaux. Le moindre de ses mouvements révélait des muscles d'acier, un esprit vif et la coordination d'un combattant éprouvé. Il n'y avait rien dans ses actions qui parût hésitant ou mesuré... Il se mouvait avec une prestance toute féline qui brouillait la vue de celui qui tentait de suivre son mouvement des yeux ». (« Le Phénix sur l'Epée » dans *Conan l'Usurpateur)*. Cette description, Howard la reprendra dans tous ses textes insistant sur la force herculéenne du géant Cimmérien. C'est elle qui lui permet de survivre dans ce monde âpre et violent, où un guerrier valeureux peut se forger un royaume grâce à son épée et son courage. Et Conan est capable des exploits les plus surprenants et les plus audacieux ! Tout au long de ses aventures ne le voit-on pas affronter victorieusement jusqu'à vingt adversaires, combattre des démons ou des sorciers aux pouvoirs étendus, parcourir à pied ou à la nage des distances énormes... et séduire les plus belles femmes de tous les royaumes, reines ou paysannes !

On retrouve dans les nouvelles de Conan, comme dans toute l'œuvre de Howard, cette écriture nerveuse, ce bouillonnement continu, cette sauvagerie qui est la marque de l'auteur : « ... Un grognement de plaisir sanguinaire sortit sourdement de sa gorge de taureau. Le premier attaquant, sa courte épée surprise par le sabre qui s'abattit en sifflant, s'effondra, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux. Se retournant avec l'agilité d'un chat, Conan trancha un poignet qui se tendait vers lui, et la main serrant la courte épée vola dans les airs, en répandant une averse de gouttes rouges ».

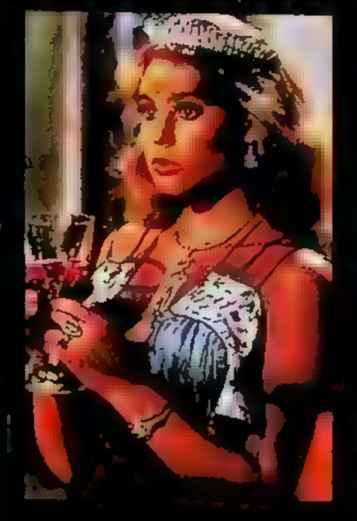
Cette scène, extraite de « L'Ombre de Xuthal » dans *Conan l'Aventurier*, en est une preuve mais tout au long de ces récits on peut en trouver de semblables. La saga de Conan est l'une des plus mouvementées et impétueuses de l'héroic fantasy et le seul reproche que l'on pourrait justement adresser à John Milius est de n'avoir pas su retrouver cette vivacité, cette rapidité dans son film, qui s'étire parfois en des scènes trop longues n'ayant rien à voir avec le « tumulte howardien ».

Conan exerça une réelle fascination sur les lecteurs de *Weird Tales* et sur ceux qui le redécouvrirent dans les années soixante grâce à une réédition de ses aventures en for-

DE L'EPEE

par Elisabeth Campos

mat poche et dans les albums de BD. On peut sans doute expliquer cet attrait par la *nature* même du Cimmérien. Conan incarne la liberté enfin retrouvée, l'évasion sous toutes ses formes. Il vit dans un monde où il n'y avait pas d'autre loi que celle que chacun adoptait pour lui-même.



Conan le Barbare

Pour Howard, la personne qui est la plus à même de représenter cet idéal est *le barbare, l'aventurier solitaire* qui erre de par le monde, presque inlassablement. S'il peut apparaître comme une brute épaisse, réagissant selon ses instincts, il recèle en fait une certaine grandeur d'âme, une générosité de cœur assez remarquable. Conan lui-même, que ses détracteurs ont trop schématiquement déformé pour le réduire à un sauvage sans cervelle, incarne quelques unes des valeurs traditionnelles : le courage, la loyauté, le justicier et, de plus, il manifeste à l'égard des femmes un certain respect étonnant dans ce monde cruel où le viol était souvent l'unique attitude envers la gent féminine.



Conan, c'est la vitalité, la fraîcheur contre une société faible, corrompue. Il est aussi celui qui est le plus en harmonie avec son monde et les dures lois qui le régissent, le plus apte à survivre car il possède en lui une énergie indomptable... « Les yeux brûlants d'un feu ardent à travers un voile de sang — il incarnait l'essence primordiale de la vie, indomptable, irréductible. Les autres parurent sur le point de flancher. Tous féroces et crapuleux qu'ils fussent, ils étaient les enfants de la civilisation —ou tout au moins de ce qu'on nommait ainsi : en face d'eux se dressait le barbare, le tueur naturel ». (« Le Phénix sur l'Epée » dans *Conan l'Usurpateur*).

Une littérature du rêve et de l'évasion

Howard, lorsqu'il écrivait, mêlait divers ingrédients qui firent sa célébrité, revenant du même coup à la veine populaire du roman fantastique et d'aventures, et qui sont la magie, l'horreur, le surnaturel, les civilisations disparues, l'attrait de l'or, l'exotisme. Il nous décrit un monde imaginaire d'une grande beauté et nous promène dans les rudes plaines de Cimmérie, les côtes ensoleillées de Kush, les pays des Prophètes Noirs, et tant d'autres encore. Un monde du rêve et de l'évasion où il n'y a plus aucune contrainte administrative ou économique, où l'aventure seule prime. Nous laisserons le mot de la fin à Lin Carter, qui continua l'œuvre de Howard avec l'aide de son ami Sprague de Camp : « ...Un monde de jungles inextricables, un monde où les villes sont baignées d'une splendeur barbare, où sont possibles les plus glorieuses quêtes, où l'aventure fait partie de la vie de tous les jours. Un monde hanté de monstres hideux, de mages sinistres, de guerriers patibulaires ; un monde où fonctionne la magie et où les dieux existent en réalité et non pas seulement dans l'imagination de leurs adorateurs » (Extrait de la préface de *Conan le Boucanier)*.

Bibliographie

Dix-huit récits de Conan furent publiés du vivant d'Howard. Huit autres allant de manuscrits à de simples ébauches ont été retrouvés dans les papiers de l'auteur. Pour compléter la saga inachevée du Cimmérien, Sprague de Camp et Lin Carter ont ajouté huit autres textes à ce total. D'autres romanciers, Karl Edward Wagner, Robert Jordan, Andrew Offutt et Poul Anderson ont également signé des pastiches mais seuls les deux derniers auteurs ont été traduits en français. Ce sont les *Editions Lattès*, en France, qui ont publié presque toutes les histoires de Conan ; les derniers volumes de cette collection ne contiennent aucun texte d'Howard.

Cette saga est à peu près complète, elle couvre la vie de Conan de ses 15 ans à ses 60 ans, mais, qui sait, d'autres récits viendront peut-être s'ajouter à cette liste.

— *Conan* de R. Howard, Lattès n° 18
— *Conan le Brigand* d'A. Offutt, Lattès n° 67.
— *Conan le Cimmérien* de R. Howard, Lattès N° 54.
— *Conan le Justicier* de L. Sprague de Camp, Lattès N° 68
— *Conan le Flibustier* de R. Howard, Lattès N° 61.
— *Conan le Rebelle* de Poul Anderson, [illegible]
— *Conan le Vagabond* de R. Howard, Lattès N° 56.
— *Conan l'Aventurier* de R. Howard, Lattès N° 23
— *Conan le Boucanier* de Sprague de Camp et Lin Carter, Lattès N° 55
— *Conan le Guerrier* de R. Howard, Lattès N° 40
— *Conan l'Usurpateur* de R. Howard, Lattès N° 62
— *Conan le Conquérant* de R. Howard, Lattès N° 33
— *Conan le Vengeur* de R. Howard, Lattès N° 63
— *Conan l'Aquilonien* de Sprague de Camp et Lin Carter, Lattès N° 64
— *Conan l'Explorateur* de Sprague de Camp et Lin Carter, Lattès N° 65

Sont encore annoncés aux Editions Lattès *Conan le Sabreur* et *Conan le Libérateur*. Cette liste a été dressée selon l'ordre chronologique des aventures de Conan. Pour être complet en la matière, il faut ajouter *Conan le Barbare* de Sprague de Camp, Catherine de Camp (non créditée au sommaire) et Lin Carter, J'ai Lu N° 1449, qui est la novellisation du film de John Milius.

Albums B.D.

En 1970, les *Marvel Comics*, bien connus en France pour la publication de leurs super-héros, The Four Fantastic, Spider-man, Daredevils..., sortirent une nouvelle série qui avait pour personnage central Conan, basée sur des scénarii de Roy Thomas et inspirée des histoires d'Howard, Sprague de Camp et Lin Carter. De nombreux grands dessinateurs de comics se succédèrent dans cette série : Barry Smith tout d'abord, puis Gil Kane, Neal Adams, John Buscéma,... En France, quelques éditeurs ont repris les aventures de Conan, il s'agit principalement des *Humanoïdes Associés*, des *Editions Arédit* (qui viennent de sortir dernièrement un double album sur Conan), et des *Editions Lug* qui, depuis 1976, ont publié neuf albums sur Conan : le Colosse Noir, Le Peuple des Ombres, L'Abîme du Temps, Le Conquérant, Le Royaume des Damnés, Le Château Hanté, La forteresse de Xapur, Les Prophètes Noirs, Les Sorciers de Yimsha (ordre chronologique).



FAY WRAY

« Les Pilotes de la mort » (1929)

L'Histoire du Cinéma Fantastique est riche de nombreux acteurs ayant consacré plusieurs dizaines d'années de leur carrière à ce genre aux possibilités d'interprétations variées, mais elle est par contre avare de vedettes féminines de même format et de même longévité artistique. Il existe cependant de nombreuses actrices totalisant suffisamment de films fantastiques pour qu'une étude leur soit consacrée en ces pages. Nous pensons ne pouvoir mieux choisir pour inaugurer ce nouveau cycle de biographies d'interprètes que de retracer la carrière de celle dont le nom demeure lié à un seul film : Fay Wray, la ravissante protagoniste du fabuleux *King-Kong* de Merian Cooper et Ernest Schoedsack.

« Ce ne sont pas les avions qui l'ont abattu... c'est la Belle qui a tué la Bête » — Robert Armstrong dans « King Kong ».



« Chaque fois que je me trouve à New-York, j'ai l'impression que l'Empire State Building m'appartient... ou vice-versa ». Fay Wray.

1. — Une fille de l'Ouest

L'Alberta est l'une des plus belles provinces de l'Ouest Canadien aux immenses prairies et aux nombreuses forêts de peupliers, bordée par les majestueuses Montagnes Rocheuses, paysages comparables, en grandiose beauté, à ceux que l'on trouve à la même latitude, plus au Sud, sur le territoire des Etats-Unis. C'est là que naquit, le 15 Septembre 1907, dans le ranch de son père situé près de Cardston, Fay, l'une des six enfants de Jerry et Vina Wray. Jerry Wray était propriétaire du ranch, Wrayland, où il élevait des chevaux et sur le territoire duquel se trouvait également une scierie. La petite Fay passa donc sa prime enfance dans les grands espaces au rude climat hivernal, lequel malheureusement ne convenait pas à la santé de sa mère, ce qui obligea la famille à s'exiler en Arizona, puis dans l'Utah, pour finalement terminer sa migration à Los-Angeles. Déjà en ces années-là, nombreux étaient les nouveaux venus tentant leur chance dans les studios cinématographiques. C'est la mère de Fay qui s'occupa de la question, comme devaient le faire bien des mères soucieuses de projeter leurs enfants dans ce monde alors magique où l'on pouvait

KING KONG

PAR PIERRE GIRES

[illegible] à l'écran les films de Mary Pickford, Gloria Swanson [illegible] Gish éveillant déjà d'innombrables vocations.

C'est à la Hollywood High School où elle obtint un diplôme clôturant ses études, que l'adolescente Fay Wray monta pour la première fois sur les planches et trouva — du moins le supposons-nous — le goût de ce métier qui allait l'accaparer, et c'est en 1923 que la persévérante Madame Wray réussit, à force de harceler les Century Studios, à décrocher pour sa fille un petit rôle dans un court-métrage intitulé *Gasoline Love.*

Fay avait alors seize ans et était très charmante avec ses longs cheveux auburn, ses yeux bleus et sa silhouette à la plastique irréprochable, prototype de la pure jeune fille dont les films muets faisaient ample consommation. Les producteurs des studios Hal Roach puis Universal ne s'y trompèrent pas et virent en elle la probante illustration des héroïnes stéréotypées des courts métrages burlesques d'abord, des westerns de série ensuite. C'est ainsi qu'à vingt ans, après avoir traversé anonymement quelques bandes amusantes aujourd'hui englouties dans l'oubli du temps, la belle Fay Wray devint l'élément féminin-type de films d'aventures se déroulant au Far-West, animées par les cow-boys-vedettes de l'époque comme Art Accord, Jack Hoxie ou Hoot Gibson, westerns où seules comptaient l'action, les chevauchées et les bagarres avec ou sans Peaux-Rouges, autant dire que les héros mâles s'y taillaient la part du lion, au détriment de leurs partenaires féminines reléguées au rang de faire-valoir, souvent ligotées par les vilains blancs ou Indiens, mimant la terreur devant mille dangers et devant se contenter, après le gun-fight final, de tomber dans les bras du héros de service. Cet apprentissage devait cependant permettre à la jeune actrice de bien s'adapter à son métier, de résister à toutes les fatigues des tournages en extérieurs où elle retrouvait l'atmosphère de son ranch natal, les westerns étant réalisés fréquemment en décors naturels.

Et [illegible] plus grands [illegible] hollywoodiens [illegible] C'est pourtant ce qui arriva en 1926. Erich von Stroheim, qui préparait *The Wedding March*, recherchait l'interprète idéale pour le rôle de Mitzi, la petite joueuse de harpe dont s'éprend le Prince hautain personnifié par Stroheim lui-même. Lorsqu'un « talent-scout » lui présenta Fay Wray, Stroheim, bien que ne l'ayant jamais vue auparavant, décréta, sans lui faire passer de test, qu'elle était l'actrice qu'il voulait. Venant de sa part, une telle décision était sans appel ; la petite héroïne de westerns a certainement dû se demander si elle ne rêvait pas et si un tel miracle était possible. Il l'était effectivement ! Alea Jacta Est. Fay Wray allait devenir mondialement célèbre à l'écran grâce à ce réalisateur-acteur de classe internationale qui avait déjà doté le Septième Art de chefs-d'œuvre absolus comme *Blind Husbands* (*La Loi des Montagnes*, réalisé en 1919), *Merry-Go-Round* (*Chevaux de Bois* — 1922) ou *Greed* (*Les Rapaces* — 1923) — et qui venait à nouveau de révolutionner Hollywood avec une version de *La Veuve Joyeuse* (1925), moins sirupeuse que l'opérette dont elle s'inspirait.



« La rafle » (1928)

The Wedding March, tourné entre juin 1926 et février 1927, devait connaître bien des déboires (impitoyable raccourcissement au montage, retard de parution pour ajout de partition symphonique à la suite de la naissance du parlant...) avant d'être exploité, en 1928, en deux parties : *The Wedding March (Symphonie Nuptiale)* et *Honeymoon (Mariage de Prince).* Il causa bien des soucis à son auteur, précipitant sa mésentente avec les producteurs hollywoodiens et la fin de sa carrière de réalisateur, mais il fut bénéfique pour Fay Wray que Paramount distribua alors dans d'autres productions de prestige, notamment en lui donnant comme partenaire l'énorme Emil Jannings dans *The Street of Sin* de Mauritz Stiller (où Fay était membre de l'Armée du Salut) et surtout en créant le couple Gary Cooper-Fay Wray que l'on devait retrouver dans cinq films de la même firme. Cooper débutait alors en vedette, après deux années de rôles secondaires et s'avérait comme le jeune premier idéal de type romantique, viril autant que séduisant, qu'il soit un aviateur casse-cou comme dans *The Legion of the Condamned (Les Pilotes de la Mort)* de William Wellmann — 1928) — ou un cavalier de l'Ouest, comme dans *The Texan* de John Cromwell (1930). Fay Wray était invariablement la sweetheart du héros, dont la beauté n'avait d'égale que la pureté,


Avec Joël McCrea et Leslie Banks dans « Les chasses du Comte Zaroff » (1932)

FAY WRAY


Fay Wray, posant pour la mode, dans les années 30.

et s'acquittait consciencieusement de sa tâche.

Sur le plateau de *The Legion of the* [illegible] 15 Juin 1928, l'un des témoins de la [illegible] lequel Fay Wray tournait alors *The* [illegible] naissance de sa fille Susan tint la jeune actrice éloignée [illegible] Fay Wray avec un autre producteur alors célèbre : Merian C. Cooper [illegible] com-pagnon d'aventures Ernest B. [illegible] naires séquences animales, comme *Grass* ou *Chang*. Tous deux [illegible] en Afrique pour y capter les exté-rieurs de leur première production non-documentaire adaptant un réputé roman d'aventures : *Les Quatre Plumes Blanches*, prises de vues périlleuses au cours desquel-les Cooper et Schoedsack faillirent être piétinés par un troupeau d'hip-popotames effrayés par un incendie de brousse. Restaient à tourner les scènes en studio nécessitant la pré-sence du seul personnage féminin du drame, la fiancée du héros que personnifiait Richard Arlen. Parmi les jeunes premières de la Para-mount qu'on leur proposa, Cooper et Schoedsack choisirent Fay Wray, avec laquelle ils devaient conserver des liens amicaux jusqu'à la fin de leur vie, et sans se douter alors qu'ils feraient bientôt à nouveau appel à ses services.

The Four Feathers (Les Quatre Plu-mes Blanches) fut encore un film muet, l'un des derniers et des plus extraordinaires en tant que film d'action à décor exotique authenti-que (bien que certaines scènes aient été tournées en Californie pour les plans où Arlen apparaît de très près alors que l'acteur n'était pas allé en Afrique où son person-nage est censé évoluer) . Ce fut le premier d'une série de six films, entre 1929 et 1931, réunissant Fay Wray et Richard Arlen, lequel devait tourner de nombreux films d'aventu-res sans jamais atteindre à la renommée internationale, mais jouissant tout de même d'une répu-tation non négligeable aux U.S.A. où il ne cessa de paraître à l'écran, ses dernières prestations se situant dans les années 60 (westerns pro-[illegible] ton.

[illegible] bres du moment, Fay Wray passa victorieusement l'épreuve du cinéma parlant et, après une banale comédie musicale [illegible] rome, c'est un autre géant de la mise en scène, Josef von Stern-berg, qui la sollicita pour [illegible] deux laissant la vedette à George Bancroft, l'un des « poids lourds » d'alors de l'interprétation, incarnant un vilain jaloux voulant assassiner celui qui s'interpose entre Fay Wray et lui, à savoir le beau Richard Arlen.

En 1930, Fay Wray continue de tour-ner à la Paramount qui la réunit à Richard Arlen dans plusieurs aven-tures mouvementées dont un classi-que western *Border Legion* et un drame dans le décor idyllique des Mers du Sud : *The Sea God*. Prêtée à la Warner Bros, elle y fit la con-naissance d'un jeune acteur jouant les gangsters en attendant son heure : Clark Gable qui, dans *The Finger Points*, de John Francis Dil-lon, est un cynique chef de gang dénoncé dans leurs articles par un couple de courageux journalistes interprétés par Fay Wray et Richard Barthelmess. En 1931, Fay Wray débute à Broadway dans une comé-die musicale adaptant une œuvre de son mari : « Single Lady », devenue à la scène : « Nikki ». Parmi ses par-tenaires, un autre jeune talent pro-metteur : Cary Grant ; mais le spec-tacle n'eut pas le succès escompté et Fay reprit sagement le chemin des studios d'Hollywood. Son con-trat avec Paramount étant terminé, elle signe chez Columbia, en se réservant la possibilité de travailler pour d'autres firmes. Bien lui en prit car Columbia ne devait l'utiliser que dans un seul film important, dans lequel pourtant elle n'avait qu'un rôle épisodique, le seul personnage féminin d'une ambitieuse produc-tion réalisée par Frank Capra : *Dirigible*, aventure dans le Grand Nord aux paysages grandioses et aux angoissantes péripéties. Fay y incarne la femme de l'un des explo-rateurs dont le dirigeable est en per-dition dans les solitudes glacées. Une fois de plus, elle ne participait pas aux extérieurs, mais en tournant ce film, elle concrétisait un rêve de jeunesse, à savoir rencontrer et donner la réplique à son acteur favori, Jack Holt, dont elle avait admiré les prouesses dans maints films d'action des années 20.

D'autres productions de bon stan-ding jalonnent l'année 1931, comme *The Lawyer's Secret*, de Louis Gas-nier, qui rassemble plusieurs grands noms de la Paramount, et *The Unholy Garden*, de George Fitz-maurice, où Ronald Colman est un séduisant aventurier rencontrant la douce Fay dans le décor exotique d'une cité africaine.

En résumé, Fay Wray poursuivait lentement mais sûrement une car-rière sans surprise, toujours canton-née dans des rôles d'ingénue ou de femme fidèle, souvent mêlée à des drames où primait l'action et don-nant par conséquent l'avantage à la tête d'affiche masculine. Sa côte était à un niveau honorable, puisque les meilleurs réalisateurs la sollici-taient, mais à l'exception de l'étin-celle Stroheim, il faut bien reconnaî-tre que nul autre metteur en scène ne lui avait confié LE personnage qui l'élèverait au dessus des belles actrices de l'heure. Mais 1932 allait être un tournant dans la carrière de Fay Wray, car elle allait, par le seul fait du hasard, y rencontrer non pas un réalisateur, non pas un parte-naire, mais UN GENRE qui prenait un essor exceptionnel en ces pre-mières années du cinéma parlant : le film de terreur !

2. — Aux prises avec les Monstres !

C'est en 1931 qu'explosa littérale-ment ce qui allait devenir une nou-velle manne céleste pour les pro-ducteurs de films : le Fantastique, et plus exactement l'Epouvante avec la parution simultanée de *Dracula* et de *Frankenstein*, sortis des studios Universal, auxquels devaient succéder bien d'autres œuvres de qualité, cependant que devenaient célèbres du jour au len-demain des acteurs jusqu'alors ignorés comme Bela Lugosi ou Boris Karloff. Côté réalisateurs, si Tod Browning n'était pas un inconnu, ni même Robert Florey, en revanche James Whale se révélait soudain l'égal des meilleurs. Bien-tôt allaient suivre des titres aussi fameux que *Docteur Jekyll et Mr Hyde*, de Rouben Mamoulian, *L'Ile du Dr Moreau* d'Erle C. Kenton, *White Zombie*, de Victor Halperin ou *La Momie* de Karl Freund. Bref, tout un courant se manifestait, créant de nouvelles idoles qui, aujourd'hui encore, ont conservé des hordes d'admirateurs. Monstres et savants-fous devenant l'attraction principale de ces productions destinées « à faire peur », il leur fallait, en contre-partie, de belles héroïnes à mena-cer, à kidnapper, à torturer ou à



filmer ce qui n'était ni nouveau ni original, mais indiscutable. En l'espace de moins de deux années (1932 et 1933), Fay Wray allait participer sans interruption à cinq films d'épouvante, dont aucun ne ressemble aux quatre autres, cinq productions dont deux au moins sont des chefs-d'œuvre reconnus et catalogués, et dont une illumine d'un vif éclat tout le firmament du cinéma fantastique où elle règne incontestablement depuis plus d'un demi-siècle. Pour la clarté du récit, nous allons étudier d'abord les deux premiers films du tandem Cooper-Schoedsack, qui sont d'autant plus difficilement dissociables qu'ils ont été réalisés en même temps sur les mêmes plateaux.

Fay Wray, avons-nous dit, conserva d'amicales relations avec Merian C. Cooper depuis sa participation aux *Quatre Plumes Blanches*, et le producteur-réalisateur avait promis de la réengager à la première occasion ; mais l'équipe Cooper-Schoedsack n'était pas de celles qui travaillent à la chaîne, chacune de leurs productions nécessitant plusieurs années de labeur. Or, pendant que Schoedsack, pour une fois solitaire, arpentait les jungles asiatiques pour en ramener un nouveau documentaire appelé à faire sensation : *Rango*, Merian C. Cooper, pris sous contrat par la nouvelle firme R.K.O. imaginait la confection d'une aventure extraordinaire dont un gorille géant était la vedette, évoluant dans une jungle peuplée d'animaux préhistoriques : l'idée, d'abord imprécise, faisait son chemin. Cooper rassemblait peu à peu [illegible] projet à exécution, notamment Willis O'Brien, créateur des miniatures animales du *Monde Perdu* (1925), et le romancier Edgar Wallace, entré lui aussi à la R.K.O. mais comme scénariste. Ce choix de Cooper peut sembler curieux, Wallace étant spécialisé dans le roman policier comme chacun sait. En même temps, Cooper mit en chantier l'adaptation d'une nouvelle de Richard Connell : *The Most Dangerous Game*, à laquelle le scénariste James Ashmore Creelman ajouta divers éléments qui en firent à l'écran son incontestable succès spectaculaire, à savoir : le naufrage qui ouvre l'action, le corps-à-corps féroce qui la clôt, et la présence d'un personnage féminin donnant au vilain de l'histoire un motif supplémentaire pour vaincre le héros.


« The Texan » (1930)

Le Comte Zaroff est un chasseur fanatique, blasé d'affronter tous les gibiers de la Terre ; pour donner un piment nouveau à sa seule raison d'exister, il a imaginé de créer un gibier inédit, plus dangereux que les autres car (dit-on) plus intelligent : l'homme. C'est pourquoi, dans l'île déserte où il s'est réfugié avec quelques serviteurs dévoués et une meute de molosses, il recueille les rescapés des naufrages qu'il a lui-même provoqués en changeant de place les balises qui indiquent les récifs. Après avoir chaleureusement accueilli et réconforté ses invités involontaires, il dévoile ses réelles intentions et les chasse à travers la jungle, leur donnant suffisamment d'avance pour faire durer son plaisir. Tel est le thème fascinant des *Chasses du Comte Zaroff*, qui devait devenir, avec le temps, un classique du film de terreur et d'aventures exotiques, le scénario, comme la nouvelle, illustrant le seul échec de Zaroff, son gibier étant en l'occurence un aussi fameux chasseur que lui, Rainsford, lequel déjouera tous ses pièges, échappera à ses molosses, et sortira finalement vainqueur du match mortel. Car c'est bien d'un combat « au finish » qu'il s'agit, aucune autre issue n'étant envisageable par les deux parties.

Dans ses studios, Cooper fit ériger des décors de jungle marécageuse, dont certains allaient être utilisés pour *Zaroff* et pour l'autre film en gestation. Les décorateurs Carroll Clark et Al Human, assistés des peintres-maquettistes Byron L. Crabbe et Mario Larrinaga construisirent notamment un précipice entre deux rocs abrupts au-dessus duquel ils élevèrent un tronc d'arbre en guise de passerelle. On ne devait apercevoir ce décor que fugitivement dans *Zaroff* mais il devait avoir une grande utilité dans le film suivant.

Pour la distribution des rôles principaux, Merian C. Cooper engagea le jeune Joel Mac Crea, qui après deux années de rôles inconsistants, venait d'atteindre au vedettariat avec *Bird Of Paradise (L'Oiseau de Paradis)* de King Vidor, et avait même été sélectionné — sans succès —pour incarner Tarzan : il avait le physique et la prestance voulues pour personnifier Rainsford. Pour le personnage-clef du Comte Zaroff, Cooper engagea un acteur de théâtre jamais vu encore à l'écran : le britannique Leslie Banks, dont le visage inquiétant et l'allure aristocratique devaient lui permettre d'être aussi crédible dans les deux aspects de son rôle. Enfin, un acteur déjà chevronné, Robert Armstrong, obtint le dernier rôle masculin important. Quant à la seule présence féminine, au prénom symbolique d'Eve, elle fut confiée à Fay Wray. Pourtant, lorsque Cooper la convoqua, ce ne fut pas en vue du tournage du seul *Zaroff*, mais aussi pour le film suivant, dont il faut bien dès à présent parler ici.

Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack avaient enfin mis au point leur grandiose projet, qui devait être, bien sûr, le fameux *King-Kong* ; après la mort prématurée d'Edgar Wallace, le scénario en avait été confié à Ruth Rose, collaboratrice précieuse et femme de Schoedsack, à laquelle James Ashmore Creelman et Horace Mac Coy prêtèrent assistance, cependant que les meilleurs spécialistes confectionnaient de toutes pièces un monde et des créatures de cauchemar. Selon Cooper, ce film ne devait ressembler à aucun autre et frapper un grand coup dans le monde cinématographique : on ne peut nier qu'il y ait réussi !

On sait que lorsque Cooper engagea Fay Wray, il lui promit le partenaire le plus grand qu'elle ait jamais eu, ce qui était l'évidence même, mais Fay ne le comprit réellement qu'en apprenant le sujet exact du film ; enfin informée de ce qui l'attendait, elle apprit en outre qu'elle devait [illegible] son « partenaire ». Mais avant de commencer les premières [illegible] de King-Kong avec les [illegible], Schoedsack tourna *The Most Dangerous Game* qui fut pour Fay Wray un excellent galop d'entraînement, la meilleure des répétitions, Eve étant à Zaroff ce que Ann Darrow allait être à King-Kong, c'est-à-dire que dans les deux films, elle essayerait (dans un contexte totalement différent) d'échapper au monstre (humain ou animal) qui s'intéressait à elle de trop près. Pour la première fois, elle devrait, en plus des scènes dramatiques auxquelles elle était accoutumée, payer de sa personne sur le plan sportif, de nombreuses prises de vues nécessitant pour elle de courir, grimper aux arbres, patauger dans la boue, tomber, et autres désagréments dont elle s'acquitta avec sa légendaire bonne humeur et sa coutumière coopération qui la faisaient apprécier de tous ses metteurs en scène. Dans *Zaroff*, comme plus tard dans *King-Kong*, les péripéties transforment en haillons sa belle robe de soirée du début, dévoilant autant qu'il était alors permis son anatomie aux parfaites mensurations, rivalisant en beauté et en potentiel érotique avec les « filles de la jungle » du moment, la blonde Edwina Booth de *Trader Horn* et la brune Maureen O'Sullivan de *Tarzan l'homme-singe*. Entrainée par Joel Mac Crea, Fay Wray traversa le précipice sur le tronc d'arbre où, plus tard, *King-Kong* devait s'engager en la tenant dans sa main ; avec Mac Crea encore, elle courut à perdre haleine dans le marais brumeux où les marins de *King-Kong* allaient à leur tour s'efforcer d'échapper à un brontosaure.

Les Chasses du Comte Zaroff a conservé aujourd'hui toutes ses qualités artistiques, même s'il paraît moins sadique que maintes œuvres contemporaines, même si ses moments terrifiants semblent rares (la vision des têtes momifiées est la seule concession à l'épouvante pure) : il subsiste toujours cette atmosphère oppressante de la première partie, le décor grandiose et inquiétant du château, avec sa tapisserie géante représentant un centaure emportant une femme à demi-nue (symbole évident de la

FAY WRAY

[illegible] les personnages avec ses dialogues incisifs où le Comte [illegible] Robert Armstrong dont la longue scène d'ivresse n'est guère con[illegible] Leslie Banks est un Zaroff fascinant que l'on regrette de ne plus avoir rencontré dans d'autres personnages similaires, car il aurait pu devenir l'un des piliers de la terreur, l'égal d'un Lugosi au moins, à en juger par son éblouissante prestation en tant que chasseur d'hommes, cruel, raffiné, délicieusement redoutable.

Selon certains échos, Fay Wray aurait parfois tourné, le même jour, dans le même décor, des plans de *Zaroff* et d'autres pour *King-Kong*. Ce qui est sûr, c'est que *Zaroff* fut terminé alors que *King-Kong* était encore en pleine production. Joel Mac Crea devait en être la vedette masculine mais exigea un contrat et des conditions que Cooper et Schoedsack lui refusèrent, ce qui donna sa chance à un autre jeune espoir de la R.K.O. : Bruce Cabot, tandis que Robert Amstrong obtenait le rôle de Carl Denham, le metteur en scène qui amène sa troupe dans une île inconnue, rôle visiblement inspiré des personnalités aventureuses de Cooper et Schoedsack eux-mêmes, qui devait demeurer le meilleur de la carrière d'Armstrong.

Pour Fay Wray, qui incarnait Ann Darrow, actrice débutante engagée pour tourner un film de terreur, les prises de vues de *King-Kong* ne furent pas de tout repos, surtout pour ses cordes vocales mises à rude épreuve des journées entières durant. Un jour, elle dut passer plusieurs heures accroupie sous un tronc d'arbre, un autre jour, elle s'installait d'inconfortable façon dans la main géante articulée, indispensable pour les nombreux gros plans la montrant hurlant et se débattant entre les doigts monstrueux ; une autre fois encore, elle dut se suspendre au cou de Bruce Cabot lui-même accroché à une liane, sans parler des moments de course éperdue à travers la végéta[illegible] A nouveau elle [illegible] servit de base pour la première scène tournée avec le procédé de la transparence inauguré alors : il s'agit du moment où elle est menacée par le [illegible])

Tout à déja été écrit sur ce qui demeure encore aujourd'hui LE PLUS BEAU FILM FANTASTIQUE de l'Histoire du Cinema : nous nous bornerons dans le cadre de cette étude, à souligner la part active et prépondérante que Fay Wray y a prise. Certes, elle n'y fut, comme dans *Zaroff*, que la pure jeune fille en détresse sauvée in-extremis par le héros de service, mais son personnage est bien moins stéréotypé qu'il ne parait, l'originalité et le « jamais vu » des situations où elle est plongée ne pouvant être taxés de banalité. Elle est en outre le principal protagoniste de l'action, ce qui est très rare dans les films d'aventures, fantastiques ou pas. D'autre part, il est plus difficile, pour un interprète, de mimer la terreur face à un danger que l'acteur doit imaginer, plutôt que de jouer une scène similaire avec un partenaire en chair et en os. Notons enfin qu'elle accepta, en vraie professionnelle, les divers inconvénients de son rôle exceptionnel, et notamment la position dangereuse qu'elle occupait dans la main géante articulée, d'où elle risquait constamment de tomber d'une hauteur de plusieurs mètres.

Tel est le premier aspect de sa participation au grand boom du Film Fantastique des premières années 30 : l'autre est sa présence, dans trois productions consécutives, auprès de l'un des grands spécialistes de l'épouvante : Lionel Atwill.

3. — Fay Wray, les Savants-Fous et le Technicolor...

Au début de 1932, Fay Wray fut engagée chez Warner Bros pour paraître dans un film de terreur que devait réaliser Michael Curtiz, lequel venait de diriger une œuvre étrange, à la limite du fantastique : *The Mad Genius*, où John Barrymore incarnait un montreur de marionnettes infirme et où Boris Karloff campait une sinistre brute. Pour donner plus d'importance à .qui devait être le premier film d'épouvante de la firme, Warner Bros décida de le tourner avec le procédé Technicolor bichrome qui, en ces débuts du cinéma parlant, était utilisé par tous les grands studios, mais presque exclusivement pour des comédies musicales. Le titre, prometteur de suspense et d'angoisse, était très bref : *Doctor X*. Le script original de Robert Tasker et Earl Baldwyn ne lésinait pas sur les situations et les décors lugubres, faisant démarrer l'histoire par une série de meurtres horribles perpétrés à la pleine lune par un maniaque étranglant ses victimes et les mutilant à l'aide d'un instrument chirurgical, le tout complété par le thème alors peu commun du cannibalisme. L'enquête s'oriente rapidement vers l'Institut du Professeur Xavier (Lionel Atwill), dont l'un des chercheurs étudie justement le cannibalisme. Le Professeur Wells (Preston Foster) ne peut pourtant être l'étrangleur puisqu'il n'a qu'un seul bras. Le reste du film comprend une séquence curieuse où, à l'aide d'une machine extraordinaire dans laquelle sont introduits les effigies de cire des victimes et tous les suspects afin de reconstituer les meurtres et de découvrir le coupable, la fille de Xavier, Joan (Fay Wray) se rend compte avec terreur que Wells est bien l'assassin. Cela nous amène la séquence-clef, du film, où Wells se métamorphose en un monstre hideux tandis qu'un bras de chair synthétique apparait à la place de son membre absent. Joan, enchainée est à la merci du tueur horrible, mais un reporter-détective, sur l'affaire depuis le début, surgit à temps pour lancer sur la créature une lampe à kérosène. Transformé alors en torche humaine, le monstre passe à travers une fenêtre et tombe dans le vide.

Malgré ce scénario d'apparence effrayante, l'horreur ne prédomine pas dans *Doctor X*, car le personnage du reporter (joué par le fade Lee Tracy qui n'a rien d'un Spencer !), envahissant, multiplie les facéties et les fantaisies, comme si les auteurs du film avaient voulu ménager au maximum les nerfs des spectateurs. La terreur ne reprend ses droits que dans l'ultime séquence, où justement Fay Wray est soudain en présence non plus du sympathique Pr. Wells, mais de son hideux alter ego aux chairs boursouflées et à la voix rauque. Preston Foster, qui incarne ce tueur au bras de chair synthétique, rôle qui sera le seul de ce genre dans sa carrière, est rendu véritablement repoussant à l'aide d'un maquillage qui métamorphose son visage en une masse bestiale.

Tel fut, chronologiquement, le premier film fantastique de Fay Wray, ainsi que de Lionel Atwill qui est ici inoffensif bien que son aspect énigmatique en fasse d'abord un coupable présumé. Tel fut donc, longtemps avant les chefs-d'œuvre technicoloriés de Terence Fisher, le premier spécimen de terreur bichrome,



Héroïne de « King-Kong », le plus beau film fantastique de l'histoire du cinéma (1933)

UN WESTERN SAUVAGE, ÉPIQUE ET FLAMBOYANT

UTU

DON BLAKENEY, KERRY ROBINS & DAVID CARSON-PARKER

GEOFF MURPHY & DON BLAKENEY

GEOFF MURPHY

Depuis "Les Aventuriers de l'Arche Perdue" l'Aventure a un nom : Indiana Jones.

INDIANA JONES et le TEMPLE MAUDIT

PARAMOUNT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION LUCASFILM LTD.
UN FILM DE STEVEN SPIELBERG
HARRISON FORD
"INDIANA JONES
ET LE TEMPLE MAUDIT"
KATE CAPSHAW · AMRISH PURI
ROSHAN SETH · PHILIP STONE
KE HUY QUAN

GEORGE LUCAS & FRANK MARSHALL
KATHLEEN KENNEDY
JOHN WILLIAMS
WILLARD HUYCK & GLORIA KATZ
GEORGE LUCAS · ROBERT WATTS
STEVEN SPIELBERG
UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION
DOLBY STEREO

INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

Indiana Jones and the Temple of Doom. USA 1984. Un film réalisé par Steven Spielberg • **Scénario** Willard Huyck et Gloria Katz, d'après un sujet original de George Lucas • **Directeur de la photographie** Douglas Slocombe • **Musique** John Williams • **Décors** Elliott Scott • **Montage** Michael Kahn • **Effets spéciaux visuels** Dennis Muren • **Effets spéciaux mécaniques** George Gibbs • **Costumes** Anthony Powell • **Production** Lucasfilm • **Distributeur** C.I.C. • **Durée** 118 mn • **Sortie :** le 12 septembre 1984 à Paris.

Interprètes : Harrison Ford (Indiana Jones), Kate Capshaw (Willie Scott), Ke Huy Quan (Short Round), Amrish Puri (le Mollah Ram), Roshan Seth (Chattar Lal), Philip Stone (le Capitaine Blumburtt), Roy Chiao (Lao Che).

L'histoire : « Indiana Jones est de retour ! Lancé à la poursuite d'un joyau sacré doté de pouvoirs magiques, le courageux archéologue va être entraîné dans une stupéfiante et périlleuse aventure, qui le mènera de Shangaï aux Indes et le confrontera sans relâche à des ennemis d'un diabolique férocité. Une séduisante chanteuse de cabaret, Willie Scott, et un garçonnet, Short Round, vivront à ses côtés les multiples péripéties de cette course haletante à travers l'Orient, dans le noir labyrinthe qui mène au Temple Maudit... »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : *Indiana Jones* est la seconde aventure cinématographique d'un des héros les plus populaires du cinéma américain. Tourné sur trois continents, il marque aussi la deuxième rencontre entre le réalisateur Steven Spielberg et George Lucas, producteur exécutif et auteur du sujet original, qu'entourent ici, une nouvelle fois, certains des meilleurs techniciens internationaux, liés, pour la plupart, à l'immense succès de *La guerre des étoiles, L'empire contre-attaque, Le retour du Jedi, Rencontres du 3e type* et *E.T.*

Succédant à Karen Allen, la blonde Kate Capshaw est la nouvelle compagne (involontaire !) d'Indiana Jones, cet épisode se situant toutefois antérieurement au précédent. Après un bref passage dans l'enseignement, Kate aborda la carrière d'actrice au début des années 80. Remarquée à la télévision, elle fut la vedette de *A Little Sex* (1982), une comédie de Bruce Paltrow. On la verra cette année dans trois films : *Best Defense*, où le réalisateur-scénariste Willard Huyck, co-auteur d'*Indiana Jones*, lui a donné pour partenaires Dudley Moore et Eddie Murphy ; *Dreamscape* de Joe Rubben avec Dennis Quaid, Christopher Plummer et Max Von Sydow ; et enfin *Windy City*, qui marque les débuts dans la réalisation d'Armyan Bernstein, scénariste de *Coup de cœur*. Philip Stone, qui incarne le Capitaine Blumburtt, figure parmi les meilleurs acteurs de composition du cinéma anglais, et doit l'essentiel de sa notoriété à trois films de Stanley Kubrick : *Orange mécanique* (où il interprétait le père de Malcolm McDowell), *Barry Lyndon* (rôle de Graham) et *Shining* (rôle de Grady, le maître d'hôtel). Né à Leeds le 14 avril 1924, il se partage, depuis 1960, entre le théâtre, le cinéma et la télévision. On a aussi pu le voir au cinéma dans *O Lucky Man !* de Lindsay Anderson et *La grande menace* de Jack Gold. Roshan Seth (rôle du perfide Chattar Lal), originaire de Delhi, a suivi l'enseignement de la London Academy of Music and Dramatic Art. Il a joué dans deux des troupes les plus prestigieuses d'Angleterre : la Royal Shakespeare Company et Le National Theatre. Avant *Indiana Jones*, on avait pu le voir sous les traits du Pandit Nehru dans *Gandhi* de Richard Attenborough. L'impressionnant Amrish Puri (le maléfique Mollah Ram) est très populaire en Inde, et s'est spécialisé dans les rôles de « méchants », qui lui ont valu d'être primé à trois reprises. Originaire du Pendjab, il se décida très tôt pour la carrière d'acteur, mais n'aborda celle-ci qu'après un long passage dans l'administration. Au cours de ces dernières années, il a partagé des activités entre théâtre et cinéma. Membre permanent de la célèbre Bombay Theatre Company, il fit également une apparition marquante dans *Gandhi*, dans le rôle du Khan.

C'est George Gibbs qui a conçu pour *Indiana Jones* de nombreux effets inédits et spectaculaires, puisqu'il fut chargé de la supervision des effets spéciaux mécaniques. Ayant débuté comme assistant éclairagiste au Studios de Pinewood, il travailla pendant quelques temps pour une troupe itinérante de patinage sur glace, avant d'aborder le domaine des effets spéciaux, aux côtés du marionnettiste Gerry Anderson, puis du vétéran Wally Veevers, qu'il assista sur la *Bataille d'Angleterre*. Au cours des dernières années, il a collaboré à *Superman, Flash Gordon, Conan* et *Monthy Python, le sens de la vie*. Chargé de la supervison des effets spéciaux visuels, Dennis Muren collabore ici pour la troisième fois avec Steven Spielberg, après *E.T.* et *Rencontres du 3e type*. Disciple de Ray Harryhausen et de Willis O'Brien, il débuta dans le cinéma avec un film fantastique en 16 mm : *Equinox*, qui connut une large diffusion dans le circuit universitaire. Après avoir travaillé en freelance dans la publicité, il supervisa, aux côtés de Richard Edlund, les trucages optiques des trois épisodes de *Star Wars* et remporta l'Oscar des effets spéciaux (à titre de directeur photo) sur *L'empire contre attaque*. Il a reçu, en outre, une nomination à l'Oscar pour *Le dragon du lac de feu* et un Oscar spécial, en tant que superviseur des effets spéciaux d'*E.T.*





UTU

Nouvelle-Zélande. 1983. Un film réalisé par Geoff Murphy • **Scénario** G. Murphy, Keith Aberdein • **Directeur de la photographie** Greame Cowley • **Montage** Mike Horton, Ian John • **Musique** John Charles • **Décors** Ron Hoghfield • **Production** Utu Prod./The New Zealand Film Commission • **Distributeur** Gaumont • **Durée** 117 mn.

Sortie : le 27 juin 1984 à Paris.

Interprètes : Anzac Wallace (Te Wehke), Bruno Lawrence (Williamson), Wi Kuki Kaa (Wiremu), Tim Elliott (Colonel Elliott), Ilona Rodgers (Emily Williamson), Tania Bristowe (Kura)

L'histoire : « Alors qu'il conduit un petit groupe de soldats des troupes coloniales néo-zélandaise à travers son pays, un « scout » maori, Te Wheke trouve un village brûlé et ses habitants massacrés. Il s'agit d'une « bavure » militaire : le village était « ami » ! Les morts parmis lesquels des vieillards, des femmes et des enfants appartenaient au peuple, à la famille même de Te Wheke. L'horreur indicible de ce massacre conduit Te Wheke à se retourner contre ses employeurs européens, à prendre la tête d'une révolte pour réclamer la vengeance du sang versé... »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : La Nouvelle-Zélande produit environ 4 films par an mais son cinéma est en pleine expansion, à l'image du cinéma australien qui exporte non seulement ses films mais aussi ses vedettes. *Utu*, premier film néo-zélandais présenté en France, a l'avantage de nous faire découvrir à la fois ce pays lointain, ses indigènes, leurs traditions et les conditions dans lesquelles les troupes coloniales anglaises de Sa Majesté la Reine Victoria eurent à faire face aux luttes tribales. En 1870, lorsque débutent les événements rapportés dans *Utu*, il est évident que la « pacification » du Protectorat britannique n'a pas été une réussite. Venus de Polynésie, les premiers habitants de la Nouvelle-Zélande, les Morioris, devinrent, avec le temps, les Maoris, aux alentours du Xe siècle. Répartis en douze tribus, ils vécurent belliqueusement jusqu'à ce que la couronne victorienne leur propose la paix vers 1840. Mais cette pacification devait se révéler illusoire, comme le montre le film de Geoff Murphy *Utu*, mot qui signifie vengeance.

Geoff Murphy a débuté comme musicien. C'était en 1968 au « Wellington Musicians Club » qui était à cette époque le seul endroit où l'on pouvait boire de la bière et jouer de la musique si l'on était musicien. L'homme qui jouait de la trompette et chantait s'appelait Geoff Murphy et l'on n'était pas près d'oublier son « Honeysuckle Rose ». C'est cet homme au style très personnel qui devait se faire un nom plus tard en dirigeant le plus gros succès néo-zélandais, *Goodbye Pork Pie*, suivi de *Utu*. Le compositeur du film, John Charles, a étudié à l'Université de Wellington. Il a travaillé pour l'« Evening Post », puis pour la chaîne de télévision « New Zealand Broadcasting Corp » tout en jouant et écrivant de la musique pour les groupes de jazz de Wellington. Il devait ensuite entrer dans le groupe itinérant de spectacles musicaux de Bruno Lawrence, le Blerta. Il a signé sa première musique de film avec *The God Boys* de Murray Reece en 1974, suivi de celle de *Goodbye Pork Pie*.

Comédien amateur, Anzac Wallace, qui joue dans *Utu* le rôle du rebelle Te Wehke, est l'un des leaders syndicaux les plus connus en Nouvelle Zélande. Dernier des huit enfants d'une famille de dockers, il aurait pu connaître le même destin que son personnage. A 14 ans, il était déjà en prison, mais, comme Robin des Bois, il ne volait que les riches ! L'univers carcéral lui réussit dans le sens où il apprendra à lire, à écrire et à rêver tout en se cultivant. Il sort de prison à l'âge de 29 ans, s'étant amendé au point d'épouser la fille d'un pasteur. Ayant trouvé du travail sur un chantier de construction, il est élu délégué syndical et doit faire face, en 1978, à une grève très dure qu'il conduit avec opiniatreté, faisant des déclarations fracassantes à la télévision où il laisse un souvenir tellement fort que quatre ans plus tard, Geoff Murphy pense tout de suite à lui pour jouer le rôle de Te Wheke. A travers *Utu*, Anzac Wallace affirme avoir retrouvé ses vraies racines et s'être découvert une « identité culturelle »



ce procédé étant, nous le savons [illegible] trichrome qui ne devait prendre son [illegible]

Toujours à la Warner Bros et encore [illegible] Michael Curtiz, Fay Wray et Lionel Atwill furent propulsés dans un [illegible] d'œuvre par l'originalité de son scénario, la virtuosité de sa réalisation [illegible] d'un Lionel Atwill se révélant brusquement le plus démoniaque des fous "géniaux" dans le rôle de ce [illegible] tuant sa collection détruite en utilisant des cadavres qu'il trempe dans une cuve de cire en fusion.

The Mystery Of The Wax Museum (Masques de Cire) donnait en outre à la jolie Fay Wray un rôle de victime potentielle lui réservant, mieux encore que dans *Doctor X*, une scène finale de grandiose terreur où, prisonnière d'Atwill prêt à faire couler sur elle la fatale cire en fusion, elle hurlait avec conviction jusqu'à sa délivrance à l'ultime minute, le sculpteur-fou tombant à sa place dans la pâte en ébullition. Auparavant, Fay Wray avait eu droit à une scène rappelant un peu celle du *Fantôme de l'Opéra* où, martelant la face d'Atwill, elle la voyait se craqueler et, à la place du masque de cire, apparaissaient les chairs brûlées et horribles du vrai visage. Cette production, qui prend son essor avec la séquence remarquable de l'incendie du musée de cire, pour se poursuivre par quelques moments d'angoisse dans le décor d'une morgue où l'homme masqué (Atwill) dérobe les cadavres, se maintient à un niveau d'intérêt et à un suspense constant. Fay Wray est particulièrement ravissante et joue d'autant mieux sa grande scène de terreur qu'elle fut réellement épouvantée par le maquillage de son partenaire ; c'est ce qu'elle révéla dans une interview, étant sortie du champ de la caméra pour s'enfuir, ce qui n'était pas prévu dans le script !

Le troisième et dernier film réunissant Fay Wray et Atwill est un classique de l'Age d'Or de l'Universal... et pourtant il n'a pas été distribué sous le label de la fameuse firme : il a en effet été réalisé à Universal City (notamment dans certains décors des films de James Whale, tels *Frankenstein* et *Old Dark House*), mais par un producteur indépendant [illegible] Corporation qui devait mourir de sa [illegible] Lowe. *The Vampire Bat*, dirigé par Frank Strayer, amalgame intelligemment [illegible] effet l'histoire d'un savant-fou [illegible] gieuse, laquelle a un besoin impérieux de nourriture obligeant le Dr Von Neimann-Atwill de prendre le sang de victimes qu'il fait kidnapper et tuer par un serviteur soumis à son pouvoir hypnotique. Pour détourner l'attention, il fait croire que les cadavres vidés de leur sang ont été victimes d'un vampire, ce qui provoque la mort par lynchage de l'Idiot du village (l'excellent Dwight Frye), lequel n'avait que le tort d'aimer les chauves-souris ! Fay Wray incarne l'assistante de Neimann, mais ignore bien entendu l'essentiel de ses horribles travaux ; l'ayant découvert pour son malheur, elle est ligotée, par le savant-fou qui, avant de la vider de son sang, lui dévoile sa créature artificiellement fabriquée (ici, Atwill a une scène d'exaltation semblable à celle de Colin Clive dans le tout premier *Frankenstein*). L'infortunée Fay Wray ne devra son salut qu'à l'irruption du valet sorti de son sommeil hypnotique, et c'est Neimann qui tombe dans le bassin contenant la créature affamée de sang humain.

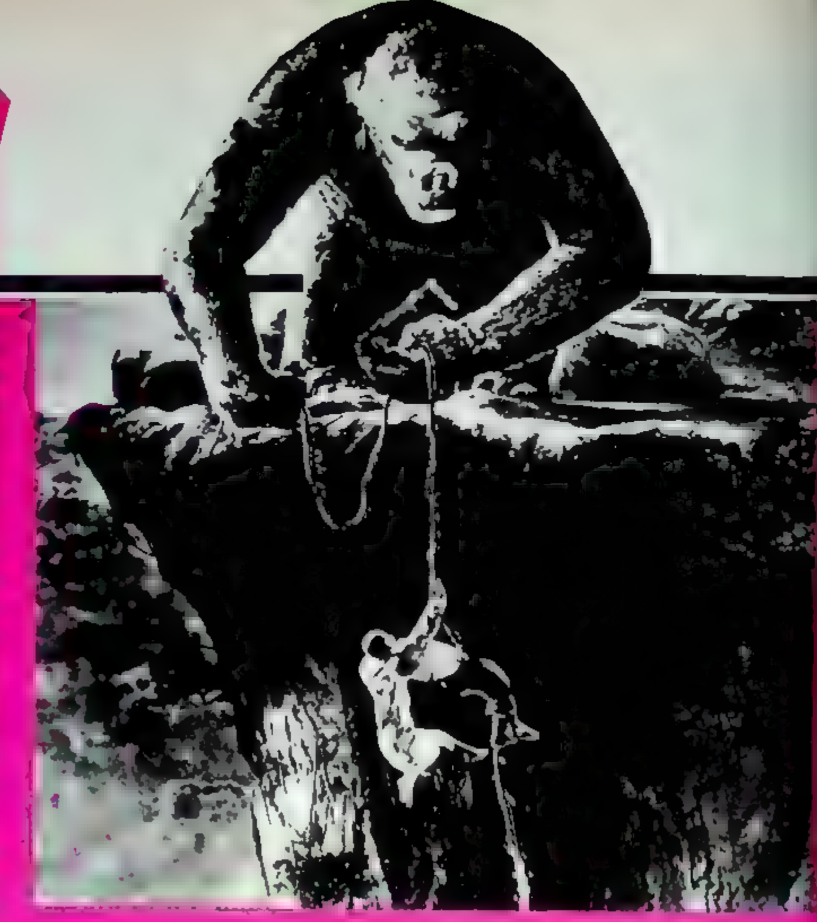
Comme on le constate, cela pourrait être un pur film Universal signé d'un James Whale ou d'un Erle C. Kenton, d'autant plus que plusieurs techniciens et acteurs des productions fantastiques d'alors y sont rassemblés (ce qui, soit dit en passant, nous fait regretter que Fay Wray n'ait pas été conviée à incarner Elisabeth, fiancée du docteur Frankenstein ou Mina, victime du comte Dracula). Le cadre de l'action, les décors, tout contribue à nous ramener à l'atmosphère si particulière émanant des films d'épouvante Universal. Bien entendu en noir et blanc, *The Vampire Bat* vaut les meilleurs spécimens de l'époque, à peine inférieur aux chefs-d'œuvre de James Whale. Atwill et Fay Wray sont à nouveau au meilleur de leur forme, lui énigmatique et redoutable, puis démoniaque et délirant, elle souriante et ignorante de l'horrible réalité, puis terrorisée et promise au plus affreux destin jusqu'à [illegible] l'inévitable happy-end. Tous deux étaient désormais catalogués comme vedettes du film fantastique au même titre que leurs illustres collègues Boris Karloff et Bela Lugosi [illegible] que, par un curieux diktat du destin, Fay Wray ne devait, elle, jamais ren[illegible]

[illegible] et parmi une quinzaine de films tournés en 1932 et 1933, Fay Wray venait de participer à cinq productions de très grande importance pour l'Histoire du Fantastique à l'écran : ce qui faisait d'elle, dès cette époque, la star N° 1 de la Terreur et la seule [illegible] alors qu'on aurait pu penser que sa [illegible] du Fantastique, Fay Wray, au con[illegible] 'ant plus être « l'héroïne de service menacée par les monstres et sauvée par le héros » : ce qui était louable sur le plan strictement person[illegible] pas dénuée d'ambition, mais regret-


Photo de publicité dans les studios Columbia Pictures (1930).

FAY WRAY

[illegible] les admirateurs pass[illegible] [illegible]



4. — Après la Tourmente

En 1933 la carrière de Fay Wray était [illegible] cette même année, donna la réplique à quelques-uns des plus prestigieux leading men hollywoodiens sous la direction de non moins réputés réalisateurs. Gary Cooper d'abord qu'elle retrouvait dans *One Sunday Afternoon* de Stephen Roberts. Spencer Tracy ensuite auprès de qui elle affrontera de vilains Chinois dans *Shangai Madness* de John Blystone, Wallace Beery et George Raft enfin, bagarreurs impénitents du célèbre *The Bowery (Les Faubourgs de New-York)* de Raoul Walsh. Ayant acquis une certaine liberté artistique et bien secondée par son imprésario Myron Selznick, frère de David, elle travaillait pour toutes les grandes compagnies.

Dans un film d'aventures de la Columbia : *Below The Sea (Le Trésor des Mers)* d'Albert Rogell (1933) partiellement en couleurs, Fay Wray échappe à un calmar géant grâce à l'héroïque plongeur Ralph Bellamy, et dans *Ann Carvens Profession* d'Edward Buzzell — toujours 1933 — elle incarne un juge, ce qui n'était encore pas courant pour une femme. Ce personnage est le premier qui offre à Fay Wray l'occasion de mieux s'exprimer en tant qu'actrice dramatique : il lui procura d'autres propositions élargissant l'éventail de ses rôles, 1934 lui réservant une place dans plusieurs productions de réelle importance. C'est ainsi qu'elle retrouva le formidable Wallace Beery dans *Viva Villa*, tourné en partie au Mexique par Jack Conway et Howard Hawks : elle y est une fière beauté qui n'hésite pas à faire feu sur le redoutable Pancho Villa pour défendre [illegible] vedette [illegible] Constance Bennett.

Avec Black Moon de Roy William Neill, Fay Wray retrouva fugitivement l'épouvante à la faveur d'une sinistre histoire de rite vaudou au cours de laquelle une mère est sur le point de sacrifier sa propre fille à la sorcellerie haïtienne, le tout dans un cadre exotique semblable à celui de *White Zombie*, mais sans zombies ! C'est l'un des nombreux films où Jack Holt fut le partenaire de Fay Wray à la Columbia. Après cela Fay Wray resta dans une atmosphère mystérieuse mais de facture plus classiquement policière avec *Woman In The Dark*, de Phil Rosen adaptant une nouvelle de Dashiell Hammett, où un ancien meurtrier (Ralph Bellamy) cherche vainement à retrouver le droit chemin, aidé par l'amour de Fay Wray ; on y trouve aussi Melvyn Douglas dans un rôle inhabituel de vilain. *The Richest Girl Of The World*, de William Seiter, est en revanche une franche comédie écrite par Norman Krasna qui reconstitue le couple Joël Mac Crea-Fay Wray pour la deuxième et dernière fois. Vient ensuite *White Lies (L'Usine à Scandales)* de Leo Bulgakov, où l'ex-méchant Victor Jory, ici l'innocent accusé de meurtre, s'évade en plein tribunal pour essayer de retrouver le vrai coupable, aidé par Fay Wray.

En 1935, John Monk Saunders est engagé par Alexandre Korda et doit partir à Londres pour y travailler : Fay Wray n'hésite pas à le suivre et quitte momentanément Hollywood. Son exil durera plus d'un an, mais elle n'aura pas de peine à intéresser les producteurs britanniques, heureux de récupérer un célèbre nom hollywoodien à une époque où, au contraire, trop de comédiens locaux désertaient les bords de la Tamise pour s'installer une place au soleil californien. En une année Fay Wray tournera quatre films dont trois au moins méritent qu'on les examine. D'abord *Bulldog Jack* de Walter Forde, étonnante parodie policière sur le personnage alors très en vogue du detective Bulldog Drummond. Il s'agit d'un script assez classique où le vrai Drummond (Atholle Fleming) est rapidement remplacé par un maladroit (Jack Hulbert) à qui vont arriver d'extraordinaires complications pu'squ'on le prendra pour le grand détective ; il affrontera alors un vilan traditionnel, le tout s'achevant par une poursuite et une bagarre en règle dans les couloirs du métro puis sur le train en marche. Fay Wray y est utilisée dans son personnage traditionnel de demoiselle en détresse guettée par mille dangers, notamment au cours de séquences se déroulant dans un musée au sinistre décor. Quant au vilain, il est personnifié par l'excellent Ralph Richardson qui, curieusement, incarna Bulldog Drummond l'année précédente. Fay Wray tourna ensuite, sous la direction du prolifique vétéran Maurice Elvey *The Clarvoyant (Le Clairvoyant)* où elle donne la réplique à une autre gloire du film de terreur, Claude Rains, lui aussi provisoirement londonien après ses étonnants débuts dans *L'Homme Invisible* de Whale. Rains est ici la victime d'un pouvoir étrange qu'il ne peut contrôler : la perception de l'avenir. D'abord lucratif puisqu'il en fait son gagne-pain, ce don supra-naturel ne tarde pas à lui occasionner maints déboires, notamment lorsqu'il prévoit une catastrophe minière et provoque une panique parmi les ouvriers, causant la mort de plusieurs d'entre eux. Ayant enfin la vision prémonitoire de sa propre mort, il ne pourra rien faire pour y échapper. Rains porte tout le drame sur ses robustes épaules de tragédien, auprès duquel Fay Wray est quelque peu effacée ; c'est néanmoins un autre bon film fantastique à porter à l'actif de notre belle vedette hollywoodienne. Troisième film anglais intéressant, et lui aussi empreint de fantastique et plus exactement d'onirisme : *When Knights Were Bold* de Jack Raymond, met en scène un doux rêveur (le fantaisiste Jack Buchanan) qui se transporte en songe à l'époque médiévale où il est un grand seigneur amoureux d'une accorte demoiselle ; revenu à une réalité beaucoup plus ordinaire, il connaîtra, suite à un héritage imprévu, les joies de la fortune et de l'amour pour une jeune fille d'abord plus riche que lui et qu'il n'osait courtiser. Fay Wray est, bien sûr, l'objet de sa flamme, en rêve comme en réalité. Le prétexte de base rappelle irrésistiblement celui du Yankee de Mark Twain propulsé en rêve à la cour du Roy Arthur.

De retour à Hollywood, où en 1936, naquit sa fille Susan, Fay Wray allait connaître une période de désillusions et d'épreuves, sur le plan professionnel autant que dans sa vie privée. Voyons d'abord brièvement cette dernière : John Monk Saundres et sa femme ne vivaient plus en

[illegible] dans une distribution. Elle déserta de plus en plus souvent les studios pour la [illegible] la radio ou du théâtre et même pour écrire une pièce en collaboration avec Sinclair Lewis, pièce qui fut jouée à Broadway en 1939 (sans grand succès, paraît-il) et plus tard adaptée à l'écran sous forme de comédie musicale (voir filmographie). Parmi les pièces jouées par Fay Wray, citons « Golden Wings », « The Brown Danube » et surtout « The Petrified Forest » ; à la radio, elle travailla avec Gary Cooper pour « The Prisoner Of Shark Island » avec Tyrone Power pour « Story Of Natchez » et avec Ronald Reagan pour « Knute Rockne All American », cependant qu'à l'écran, elle ne tourna t qu'un seul film en 1938 et deux en 1939. C'étaient des films d'atmosphère policière : dans *They Met In A Taxi* d'Alfred Green, elle était accusée de vol et dans *Murder In Greenwich Village*, d'Albert Rogell, elle était suspectée de meurtre. *The Navy Secrets* d'Harvey Gates, dévie vers l'espionnage qui allait bientôt supplanter le film policier à cause des évènements mondiaux ; dans ce seul film qu'elle ait tourné à la Monogram, Fay Wray donne la réplique à Grant Withers, très connu alors pour ses personnages de héros de serials.

Un seul film encore en 1940 : il semblait bien que la carrière cinématographique de Fay Wray était terminée. Elle n'avait pourtant que 33 ans et était toujours, et même plus que jamais, charmante et en pleine possession de son métier.

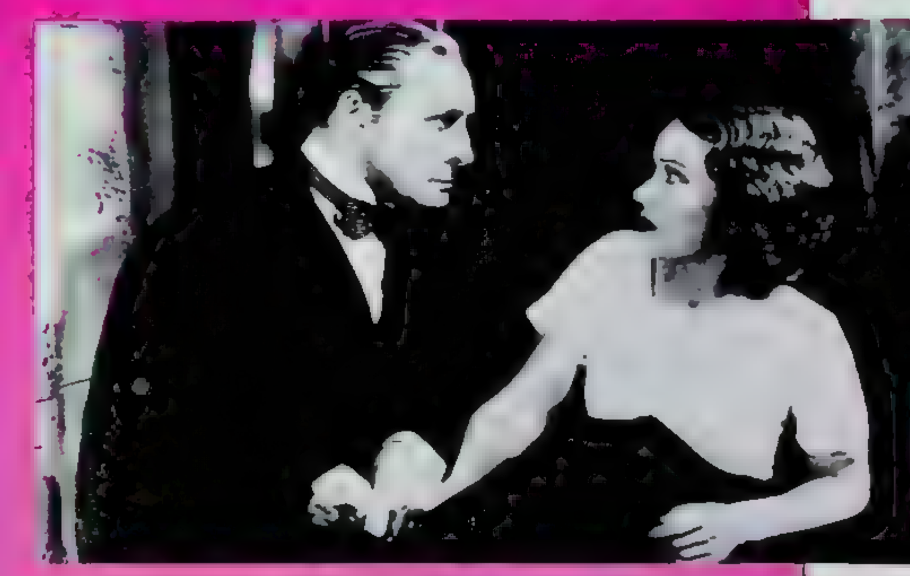
Le destin décida, à sa place, la fin de ses activités artistiques, pour la plus banale et la plus naturelle des raisons : rester à son foyer et se consacrer à son ménage. En effet, ayant rencontré le célèbre scéna[illegible]

[illegible] jusqu'en 1950, année où la tragédie la frappa : un examen médical révéla que Robert Riskin était atteint d'une tumeur au cerveau. Cinq années devaient s'écouler avant que la maladie ne l'emporte, cinq années qui furent aussi un long calvaire pour Fay Wray. Dès 1952, elle décida de reprendre sa carrière aussi bien à la scène qu'à l'écran mais également dans les studios de télévision qu'elle n'avait encore jamais fréquentés. Elle avait conservé des amitiés et des appuis dans le milieu du show-business, ce qui lui permit d'effectuer un come-back discret certes mais immédiat.

C'est ainsi qu'elle parut dans une populaire série télévisée familiale comme on en faisait tant à l'époque : *Pride of The family* (1953) où elle incarnait la mère de l'adolescente Nathalie Wood ; car c'était désormais des rôles de mère qui allaient surtout lui être offerts, malgré son physique encore très jeune qui eut pu lui valoir d'autres personnages d'héroïnes semblables à ceux qu'elle avait toujours joués. Le grand écran lui permit de tourner encore avec de grands réalisateurs (Vincente Minnelli : *La Toile d'Araignée* ; Delmer Daves : *Le Trésor du Guatemala*), avec de prestigieux partenaires comme Edward G. Robinson ou Alan Ladd, mais jamais plus dans un rôle de premier plan : ainsi parut-elle à l'ombre de Joan Crawford (*Une femme Diabolique*) ou de Barbara Stanwyck (*Crime of Passion*) et fut-elle la mère de plusieurs adolescentes des dernières années 50 comme Debbie Reynolds ou Luana Patten.

La télévision lui donna tout de même alors plus de satisfactions : on la vit dans plusieurs épisodes de la série policière *Perry Mason* avec [illegible]

[illegible] sans savoir qu'elle est folle et que nul ne croit ce qu'elle dit.



Avec Lionel Atwill dans « The Vampire Bat » (1933)

Cette même année 1958 est celle des derniers films tournés par Fay Wray ; d'abord *Summer Love*, de Charles Haas, pâle comédie musicale où elle reprend son personnage de mère déjà interprété en 1957 dans *Rock Pretty Baby*, et enfin *Dragstrip Riot* de Basil Bradbury, drame de la délinquance juvénile, avec bagarres au couteau entre gangs rivaux, courses de motos, musique rock et autres ingrédients beaucoup mieux utilisés dans des productions antérieures, conséquence du phénomène James Dean - *Fureur de Vivre*. Ainsi donc, Fay Wray achevait là une carrière qui fut prometteuse mais qui refusait de lui sourire à nouveau.

Le théâtre et la télévision compensèrent heureusement alors cet abandon regrettable du grand écran, mais ces deux aspects des activités de Fay Wray nous sont pra[illegible] George Turner et la veuve de Merian C. Cooper) enfin parce qu'une chanson sur King-Kong mentionnait le nom de Fay Wray.

Et puis, en 1976, parut le nouveau *King-Kong* : il nous donna encore davantage le désir de revoir l'ancien, surtout parce que celle qui remplaçait Fay Wray, bien qu'elle dévoilât plus généreusement ses charmes, ne lui était pas comparable et ne la faisait pas oublier, bien au contraire ! Inutile de nous étendre ici plus longuement sur ce catastrophique remake et revenons à Fay Wray. Dans les années 60, elle s'est remariée avec un chirurgien et, depuis 1965, a définitivement cessé toute activité, vivant harmonieusement loin des agitations de ce monde artistique qu'elle traversa un jour, Belle terrorisée dans la main géante de la Bête, reine incontestée d'un thème qu'elle illustra de sa resplendissante beauté.

FILMOGRAPHIE COMMENTÉE DE FAY WRAY

Abréviations : Sc. : scénario ; **R. :** réalisateur ; **Ph. :** photographie ; **Déc. :** décors ; **Mus. :** musique , **Maq. :** maquillage ; **E.S. :** effets spéciaux ; **Int. :** interprétation.

1923

GASOLINE LOVE

1924

WHAT PRICE GOOFY
NO FATHER TO GUIDE HIM
Ces deux courts-métrages ont pour vedette Charlie Chase et ont été produits (et peut-être réalisés) par Hal Roach Fay Wray a tourné certainement d'autres courts-métrages comiques à la même époque, mais nous en ignorons les titres

1925

A CINCH FOT THE GANDERQ
Universal **Int. :** Fay Wray

THE COAST PATROL
Barsky Productions **R. :** Bud Barsky **Int. :** Kenneth Mac Donald, Fay Wray, Spottiswoode Aitken, Claire De Lorez, Gino Corrado Premiers westerns de Fay Wray qui va en tourner bien d'autres en attendant mieux, mais ils vont lui permettre d'espérer se faire une place au soleil californien, ce qui n'était pas le cas de bien des débutantes enfermées, comme elle, dans un genre où seul l'élément masculin pouvait accéder à la gloire

1926

LAZY LIGHTNING
Universal **R. :** William Wyler **Int. :** Art Accord, Fay Wray, Bobby Gordon, Vin Moore, Athur Morrisson, George French

Art Accord (1880-1931) fut l'une des premières vedettes-cow-boys de l'époque Après avoir débuté à l'ombre de Douglas Fairbanks, il tourna de nombreux westerns, souvent écrits ou réalisés par Ford L. Beebe. Sa gloire prit fin avec le cinéma parlant, et il émigra au Mexique où il se suicida

THE MAN IN THE SADDLE
Universal, **R. :** Lynn Reynolds **Int. :** Hoot Gibson, Fay Wray, Charles Mailes, Clark Comstock, Emmett King, Sally Long

Hoot Gibson (1895—1962), autre gloire muette du western, résista à l'offensive du parlant, tournant encore maintes aventures de l'Ouest dans les années 30 et 40, serials y compris, et parut encore dans ses vieux jours auprès de John Wayne (*Les Cavaliers*, de John Ford - 1959)

THE WILD HORSE STAMPEDE
Universal. **R. :** Albert Rogell. **Int. :** Jack Hoxie, Fay Wray, William Steele, Clark Comstock, Jack Pratt

Jack Hoxie (1890-1965) est un autre cow-boy du cinéma muet à la carrière prolifique terminée vers 1932-33, après quoi il transporta ses exploits dans le cadre d'un cirque, tout comme ses illustres prédécesseurs Buffalo Bill et Annie Oakley.

1927

LOCO LUCK
Universal. **R. :** Cliff Smith. **Int. :** Art Accord, Fay Wray, William Steele, Aggie Heron, Al Jennings, George Mario.

A ONE MAN GAME
Universal. **R. :** Ernest Laemmle. **Int. :** Fred Humes, Fay Wray, Harry Todd, Clarence Geldert, Norbert Myles, Lutus Thompson.

SPURS AND SADDLES
Universal. **R. :** Cliff Smith. **Int. :** Art Accord, Fay Wray, William Dyer, Gordon Russel, Monte Montagu

THE WEDDING MARCH (MARIAGE DE PRINCE)
Paramount. **Sc.** et **R. :** Eric Von Stroheim. **Ph. :** Hal Mohr et Ben Reynolds **Déc. :** Eric Von Stroheim et Richard Day **Costumes :** Eric Von Stroheim **Mus. :** J.S Zamenick et Luis De Francesco **Int. :** Eric Von Stroheim, Fay Wray, George Fawcett, Maud George, Cesare Gravina, Zasu Pitts

Eric Von Stroheim (1885-1957) fut l'un des plus grands réalisateurs des années 20, mais il désavoua la plupart de ses films, plus ou moins mutilés par des producteurs qui ne surent pas reconnaître son génie et amputèrent impitoyablement des métrages trop longs, sans parler des montages nouveaux effectués à l'insu de l'auteur. Stroheim dut alors se contenter de poursuivre jusqu'à sa mort une carrière d'acteur (et d'écrivain) Mais ce fut un interprète d'une rare envergure dont chacune des apparitions monopolisait l'écran ; sa morgue célèbre, son faciès de prussien au cou de taureau, son inimitable accent teuton soigneusement entretenu, façonnèrent un personnage hors du commun et unique en son genre ; le slogan qui le baptisa « l'homme que vous aimenez haïr », pour publicitaire qu'il soit, le caractérise à la perfection En tant qu'acteur, il servit maintes fois le Fantastique, en Amérique comme en Europe Citons : *The Great Gabbo (Gabbo le ventriloque)* de James Cruze (1929) , *The Lost Squadron (L Escadrille du diable)* de George Archaimbaud (1932) où il incarne un metteur en scène sabotant des avions pour filmer de vrais accidents , *The Crime Of Doctor Crespi (Le crime du Dr Crespi)* de John Ayer (1935) où il enterre vivant son rival, lequel sortira de la tombe pour le châtier, Edgar Poe étant cité abusivement au générique , en 1936, il adapte le roman « Burn Witch, Burn », qui deviendra à l'écran *The Devil Doll (Les poupées du diable)* de Tod Browning mais où il ne joue pas En France, il est le couturier fou de *Pièges* (Robert Siodmak - 1936) et le financier ruiné dans *Le monde tremblera*, de Richard Pottier où il se suicide à l'heure indiquée par la machine à prédire la mort De retour aux USA, où il parait sur scène dans *Arsenic And Old Laces (Arsenic et vieilles dentelles)*, il sera le Feld-Marechal Rommer de *Five Graves To Cairo (Les cinq secrets du désert)* de Billy Wilder (1943), puis le savant-fou de *The Lady And The Monster*, de George Sherman (1944) d'après le roman de Curt Siodmak . « The Donovan's Brain » Vient ensuite *The Great Flammarion (La cible vivante)* d'Anthony Mann (1944) où une fois de plus il étrangle la femme qui ne l'aime pas, tandis que *The Mask Of Dijon (Le masque de Dijon)* de Lew Landers (1945) donne pour la première fois un rôle de second plan à sa fidèle compagne Denise Varnac Défiguré dans *La foire aux chimères* (Pierre Chenal - 1945), il retrouve un personnage à sa taille dans *La danse de mort* de Marcel Cravenne (1947) puis se suicide par train interposé dans *Le signal rouge* d'Ernest Neuvach avant de participer à l'excellent *Portrait d'un assasin* de Bernard Roland en 1949 Après le mythique *Sunset Boulevard (Billy Wilder -1949)* Stroheim sera, par deux fois encore, un savant-fou : dans *Alerte au Sud*, médiocre film d'aventures de Jean Devaivre (1953) et *Alraune (Mandragore)* d'Arthur-Maria Ravenalt (1953) qui est, curieusement, son seul film germanique

1928

THE LEGION OF THE CONDEMNED (LES PILOTES DE LA MORT)
Paramount. **Sc. :** John Saunders et Jean De Limur d'après une histoire de John Monk Saunders **R. :** William Wellmann **Ph. :** Henri Gerard **Int. :** Gary Cooper, Fay Wray, Barry Norton, Lane Chandler, Francis MacDonald, Albert Conti, Charlotte Bird

THE STREET OF SIN (LA RUE DES PECHES)
Paramount. **Sc. :** Chandler Sprugue d'après une histoire de Josef Von Sternberg et Benjamin Glazer. **R. :** Mauritz Stiller et Ludwig Berger (et, non crédité, Josef Von Sternberg). **Ph. :** Bert Glennon. **Int. :** Emil Jannings, Olga Baclanova, Fay Wray, Ernest Johnson, John Gough, Johnny Morris

THE FIRST KISS (LE BATEAU DE NOS REVES)
Paramount. **Sc. :** John Farrow d'après « Four Brothers » de Tristan Tupper **R. :** Rowland V. Lee **Ph. :** Alfred Gilks **Int. :** Gary Cooper, Fay Wray, Lane Chandler, Leslie Fenton, Paul Fix, Malcolm Williams, Monroe Owsley, George Nash

Rowland V Lee est surtout connu des amateurs de Fantastique pour la réalisation de deux classiques Universal avec Boris Karloff et Basil Rathbone : *Le fils de Frankenstein* et *La tour de Londres* (1938-39) On lui doit aussi des versions de *Fu-Manchu*, du *Comte de Monte-Cristo* et des *Trois Mousquetaires*, parmi une soixantaine de films dont le dernier fut *Capitaine Kidd*, avec Laughton en 1945 Né en 1891, il est mort en 1975

1929

THE FOUR FEATHERS (LES QUATRE PLUMES BLANCHES)
Paramount **Sc. :** Howard Estabrook d'après le romande A E W Masonadaptépar Hope Loring **R. :** Ernest B Schoedsack, MerianC. Cooper et LotharMendes **Ph. :** Robert Kurrle, Schoedsack et Cooper **Mus. :** William-Frederic Peters **Int. :** Richard Arlen,Clive Brook, William Powell, Fay Wray,Theodore Von Eltz, Noah Beery,Noble Johnson, Zack Williams, Harold Hightower, Philippe de Lacey,George Fawcett, Edward Radcliffe

Autres versions de Zoltan Kordaavec June Duprez en 1939 ,en 1955, de Zoltan Kordaencoreassistécette fois de Terence Young, avec Mary Ure , en 1977, de Don Sharp avec Jane Seymour (cette dernière version pour la T V),la meilleure étant celle de 1939 déjà en Technicolor,mais celle de 1929 est la seule où intervient (et de quelle magistrale façon !) la faune africaine

POINTED HEELS
Paramount **R. :** Edward Sutherland **Int. :** William Poxell, Fay Wray,Helen Kane, SkeetsGallagher, Philips Holmes Adrienne Dore,EugènePalette

Film musical comportant quelques séquences en Technicolor bichrome , premier film parlant de Fay Wray aux côtés de celle qui devait servir de modèle à Betty Boop Helen Kane

THUNDERBOLT (LA RAFLE)
Paramount. **Sc. :** Josef Von Sternberg, Jules et Charles Furthman **R. :** Josef Von Sternberg. **Ph. :** HenryGerard. **Déc. :**Hans Dreir **Int. :** George Bancroft, Fay Wray,Richard Arlen,Tully Marshall, Eugenie Besserer,JamesSpottiswood, Fred Kohler, Mike Donklin, George Irving, RobertElliott

Premier film parlant de Sternberg qui, après cela, regagna l'Allemagne où l'attendait *L'Angebleu*

1930

BEHIND THE MAKE-UP
Paramount **R. :** Robert Milton (et, non créditée, Dorothy Arzner) **Int. :** William Powel, Fay Wray, Hal Skelly, Kay Francis, Paul Lukas, Jacques Vanaire, E.H Clavert

THE TEXAN
Paramount **Sc. :** Daniel Rubun d'après « A Double Dyed Deceiver » de O'Henry. **R. :** John Cromwell **Ph. :** Victor Milner. **Int. :** Gary Cooper, Fay Wray, Emma Dunn, Oscar Apfel, James Marcus, Donald Reed, Soledad Jiminez, Veda Buckland, Cesar Vanoni, Enrique Acosta, Russ Colombo

THE SEA GOD
Paramount R. , George Abbott. **Int. :** Richard Arlen, Fay Wray, Eugène Pallette, Robert Gleckler, Ivan Simpson, Maurice Black, Robert Perry.

PARAMOUNT ON PARADE (PARAMOUNT EN PARADE)
Paramount (évidemment !)

Dans ce somptueux film musical réalisé par dix metteurs en scène, dont Ernst Lubitsch et Rowland V Lee, où se côtoient maintes célébrités chantantes et dansantes (Maurice Chevalier, Helen Kane, Nino Martini, Elsie Janis, Clara Vow, Dennis King, Jack Oakie. .), Fay Wray apparait auprès de ses parte-

naires attitrés d'alors, Gary Cooper et Richard Arlen, dans une scène chantée en Technicolor (séquence réalisée par Dorothy Arzner) où participent également Jean Arthur, Mary Brian, Virginia Bruce et Philipe Holmes

CAPTAIN THUNDER
Warner Bros **Sc. :** Gordon Rigby d'après l'histoire de Hal Devitt et Pierre Couderc « The Gay Caballero ». **R. :** Alan Crossland **Ph. :** James Van Trees **Int. :** Victor Varconi, Fay Wray, Charles Judels, Robert Elliott, Don Alvarado, Bert Roach, Nathalie Moorehard, Frank Campeau, John Sainpolis, Robert Emmett Keane

BORDER LEGION
Paramount. **Sc. :** d'après une nouvelle de Zane Grey **R. :** Otto Brower et Edwin H. Knopf **Int. :** Richard Arlen, Fay Wray, Jack Holt, Eugène Pallette, Stanley Fields, Ethan Allen, Sid Saylor

1931

THE CONQUERING HORDE
Paramount. **R. :** Edward Sloman **Int. :** Richard Arlen, Fay Wray, Claude Gillingwater, Ian Mac Laren, Frank Rice, Arthur Stone

THE FINGER POINTS
Warner Bros **Sc. :** John Monk Saunders et W R Burnett **R. :** John Francis Dillon **Ph. :** Ernest Haller **Int. :** Richard Barthelmess, Fay Wray, Regis Toomey, Robert Elliott, Clark Gable, Oscar Apfel Robert Gleckler, Noel Madison

Un des premiers « films noirs » des années 30, ce qui n'est pas étonnant puisque W R Burnett figure au générique, plus curieux est le chef de gang incarné par le jeune Clark Gable sans sa célèbre moustache

THREE ROGUES
Fox Films **R. :** Benjamin Stoloff **Int. :** Victor Mac Laglen, Lew Cody, Rovert Warwick, Fay Wray, Franklyn Farnum, David Worth, Joyce Compton, Edward Gribbon

Autre titre *Not Exactly Gentleman*

DIRIGIBLE (DIRIGEABLE)
Columbia **Sc. :** Jo Swerling d'après un roman de Frank W Wead **R. :** Frank Capra. **Ph. :** Joseph Walker et Elmer Dyer **Int. :** Jack Holt, Fay Wray, Ralph Graves, Hobart Bosworth, Roscoe Karns, Harold Goodwin, Clarence Muse, Emmett Corrigan, Al Roscoe, Selmar Jackson

THE LAWYER'S SECRET
Paramount **Sc. :** Louis Gasnier **R. :** Louis Gasnier et Max Marcin **Int. :** Clive Brook, Fay Wray, Buddy Rogers, Richard Arlen, Jean Arthur, Francis MacDonald

THE UNHOLY GARDEN
United Artists **Sc. :** Ben Hecht et Charles Mac Arthur **R. :** George Fitzmaurice **Int. :** Ronald Colman, Fay Wray, Estelle Taylor, Tully Marshall, Warren Hymer, Mischa Auer

THE SLIPPERY PEARLS ou **THE STOLEN JOOLS**
R. : William McGann **Int. :** Norma Shearer, Edward G. Robinson, Irene Dunne, Buster Keaton, Fay Wray, Gary Cooper, Hedda Hopper, Eugène Pallette, Douglas Fairbanks Jr, Barbara Stanwyck, Ben Lyon, Bebe Daniels, Richard Dix, Richard Barthelmess, Jack Oakie, Stan Laurel, Oliver Hardy, Joan Crawford, Loretta Young, Wynnie Gibson, Wallace Beery, Maurice Chevalier, Warner Baxter, Victor Mac Laglen, Edmund Love

Sous ce générique somptueux se dissimule un moyen métrage réalisé au profit d'une œuvre charitable (la National Vaudeville Association), les stars y prêtant gracieusement leur concours. Le scénario imagine le vol des bijoux de Norma Shearer, et l'enquête qui s'ensuit, menée par Wallace Beery, permet de renconter le gotha hollywoodien d'alors

1932

STOVAWAY
Universal **Sc. :** Norman Springer. **R. :** Phil Whitman. **Int. :** Fay Wray, Leon Waycoff, Betty Francisco, Roscoe Karns, Lee Moran, James Cordon, Maurice Black, Montagu Love, Knute Erickson

DOCTOR X (DOCTEUR X)
Warner Bros **Sc. :** Robert Tasker et Earl Baldwin d'après la pièce de Howard Comstock et Allen Miner. **R. :** Michael Curtiz. **Ph. :** Ray Rennahan et Richard Towers (Technicolor) **Maq. :** Max Factor. **Int. :** Lionel Atwill, Fay Wray, Lee Tracy, Preston Foster, John Wray, Harry Beresford, Edmund Carewe, Leila Bennett, Robert Warwick, Mae Busch, Thomas Jackson, Willard Robertson, George Rasener, Tom Dungan

Après ces débuts prometteurs, Preston Foster (1902-1970), le tueur monstrueux de ce film, fit une honorable carrière dans les films dramatiques ou d'action (plus de cent films) : il fut l'as du tir au pistolet dont la vue faiblit dans *Annie Oakley (Annie reine du cirque)* de George Stevens (1935) ; le forgeron des *Derniers jours de Pompei* (version Schoedsack - 1935), l'ami du *Mouchard* (John Ford - 1935), le révolutionnaire irlandais de *The Plough and the Stars (Révolte à Dublin)* de John Ford (1937) ; le marin bagarreur de *Sea Devils (Les démons de la mer)* de Ben Stoloff (1937) ; un fier policier dans *Les tuniques écarlates* (C B de Mille -1940) Parmi ses westerns, citons aussi : *The Arizonian* (Charles Vidor - 1935) ; *The Outlaws of Poker Flat* (Cristy Cabanne - 1937), *Geronimo* (Paul Sloane - 1939) transposant au Far-West le scénario des *Trois lanciers du Bengagle ; Tomahawk* (George Sherman - 1950), *Ficka* (Harold Schuster - 1943) etc. . Citons aussi sa participation à *I Am A Fugitive From Chain Gang (Je suis un évadé)* de Mervyn Le Roy (1932) ; *Roger Touhy Gangster* (Robert Florey 1944) ; *Valley Of The Decision (La vallée du jugement)* de Tay Garnett (1945) où ses personnages sont importants et très bien campés Vers la fin de sa carrière, il est revenu au Fanstastique avec le curieux *Destination 60 000* de George Waggner (1957) sur les pilotes d'engins spatiaux, et *The Rime Travelers*, aventure futuriste de Ib Melchior (1964)

THE MOST DANGEROUS GAME
(LES CHASSES DU COMTE ZAROFF)
R K O Radio Pictures **Sc. :** James Ashmore Creelman d'après la nouvelle de Richard Connell **R. :** Ernest B Schoedsack et Irving Pichel **Ph. :** Henry Gerard **Mus. :** Max Steiner **Maq. :** Wally Westmore **Int. :** Joel Mac Crea, Fay Wray, Leslie Banks, Robert Armstrong, Noble Johnson, Steve Clemento, Hale Hamilton, Dutch Hendrian

Plusieurs films ont repris le thème de la chasse à l'homme à travers la jungle et ont été abusivement présentés comme des remakes, en fait, la référence à Richard Connell figure dans *A Game Of Death* (Robert Wise- 1945) où Audrey Long reprend le rôle de Fay Wray, et dans *Run For The Sun*, de Roy Boutling (1956) avec Jane Greer Après ces débuts hollywoodiens, Leslie Banks (1890-1952) poursuivit sa carrière dans son Angleterre natale avec *Stange Evidence* (Robert Milton 1933), *The Man Who Knew Too Much (L'Homme qui en savait trop* - Hitchcock - 1934) où Banks est le bon face au méchant balafré Peter Lorre ; *The Tunnel*, anticipation de Maurice Elvey sur un script de Curt Siodmak (1935) ; *Fire Over England (L'invincible Armada* - William K Howard - 1937), *Wings Of The Morning (La baie du destin* - Harold Schuster - 1937), premier Technicolortrichrone britannique avec la Française Annabella et l'Américain Henry Fonda ; *Dead Man's Shoes* (Thomas Bentley - 1939). On se souvient surtout de son rôle de bon administrateur colonial dans *Sanders Of The River (Bozambo* - Zoltan Korda - 1935) auprès du non moins bon Noir Paul Robeson, et de sa composition de chef des naufrageurs aux ordres du maire Charles Laughton dans *Jamaica Inn (La taverne de la Jamaïque)*, un Hitchcock inhabituel de 1939 Parmi ses autres films, citons *Chamber Of Horrors* (Norman Lee - 1949) où il transforme son appartement en morgue ; *Bunsman's Honeymoon* (Arthur Woods - 1940), *Twenty One Days* (Basil Dean - 1940) ; *Henry V* (Laurence Olivier - 1944) ; *The Small Black Room* (Michael Powell - 1949), *Eyes Witness*, tourné à Londres en 1950 par l'Américain Robert Montgomery d'après Edgar Wallace. Il semble que le cinéma n'ait pas réservé à Leslie Banks la place qu'il méritait, la carrière de cet acteur remarquable ne comportant plus, à partir de 1940, de rôles importants Autre injustice, presque tous les dictionnaires et encyclopédies du cinéma l'ignorent superbement ; raison de plus pour réparer ici, même trop rapidement, cette anomalie

« Master of Men » (1933)



1933

THE VAMPIRE BAT
Majestic Productions. **Sc. :** Edward T. Love. **R. :** Frank Strayer. **Ph. :** Ira Morgan. **Int. :** Lionel Atwill, Fay Wray, Melvin Douglas, Dwight Frye, Maude Eburne, George Stone, Rita Carlisle, Lionel Belmore, Robert Frazer, Stella Adams, William Mong, Harrisson Greene

Pour Lionel Atwill, voir l'E F n° 8 et pour Dwight Frye voir l'E F n° 6

Frank Strayer a tourné également : *Murder At Midnight* (1931), *The Monster Walked* (1932) avec Mischa Hauer ; *The Grusader* (1932) avec Evelyne Brent, *The World Gone Made* (1932) avec Pat O'Brien, *Fugitive Road* (1934) avec Eric Von Stroheim ; *Death From A Distance* (1935) avec Lola Lane, *Condamned To Live* (1935) avec Misha Auer De 1938 à 1943, il a réalisé les quatorze premiers films de la série *Blondie*, avec Penny Singleton, adaptation de la célèbre bande dessinée de Chic Young On le retrouve en 1945 dirigeant : *Maman Loves Papa* avec Leon Errol, puis on perd sa trace

THE MYSTERY OF THE WAX MUSEUM
(MASQUE DE CIRE)
Warner Bros **Sc. :** Don Mullaly et Carl Erickson d'après la pièce de Charles Belden **R. :** Michael Curtiz **Ph. :** Ray Rennahan (Technicolor). **Déc. :** Anton Grot **Maq. :** Max Factor **Int. :** Lionel Atwill, Fay Wray, Glenda Farrell, Frank Mac Hugh, Holmes Herbert, Allen Vincent, Gavin Gordon, Edmund Carewe, De Witt Jennings, Edwin Maxwell

Remake en 1953 par André de Toth *(House of Wax)* avec Vincent Price, Carolyn Jones, Phillys Thaxter et Charles Bronson (en couleurs et en 3-D)

KING-KONG (KING-KONG)
R K O Radio Pictures **Sc. :** James Ashore Creelman, Ruth Rose et Horace Mac Coy d'après une idée de Merian Cooper et Edgard Wallace **R. :** Ernest Beaumont Schoedsack et Merian Coldwell Cooper. **Ph. :** Edward Lindon, Verne Walker et J.O. Taylor **Déc. :** Carroll Clark et Al Herman **Mus. :** Max Steiner **E.S. :** Willis O'Brien (et Marcel Delgado, Orville Godner, E B. Gibson, Fred Reefe, Carrol Sheppird). **Maquettes :** Mario Larrinaga et Byron L. Crabbe **Maq. :** Mel Berns **Int. :** Fay Wray, Bruce Cabot, Robert Armstrong, Frank Reicher, Noble Johnson, Steve Clemento, Sam Hardy, Victor Wong, James Flavin, Paul Procasi, Sandra Shaw, Dick Curtis, Jim Thorpe

Pour *King-Kong* en général et Willis O'Brien en particulier, voir l'E F n° 6

Ruth Rose, ex-actrice de théâtre puis assistante d'un médecin pour lequel elle rédigea de nombreux rapports médicaux, épousa Ernest B Schoedsack et devint, seule ou en collaboration, la scénariste de plusieurs de ses films après celui-ci. *Son Of Kong (Le fils de King-Kong* - 1934) ; *Blind Adventure* (1933), *She (La source de feu* - 1935) ; *The Last Days of Pompei (Les derniers jours de Pompei* -1935), *Mighty Joe Young (Monsieur Joe* - 1948)

BELOW THE SEA (LE TRESOR DES MERS
Columbia **R. :** Albert Rogell **Int. :** Ralph Bellamy, Fay Wray, Fredrik Vogeding, Esther Howard, Trevor Bland, William Kelly, Paul Page

ANN CARVER'S PROFESSION
Columbia **Sc. :** Robert Riskin. **R. :** Edward Buzzell **Int. :** Gene Raymond, Fay Wray, Claire Dodd, Arthur Pierson, Claude Gillingwater, F. Albertson

THE WOMAN I STOLE
Columbia. **R. :** Irving Cummings **Int. :** Jack Holt, Fay Wray, Noah Beery, Raquel Torres, Donald Cook, Edwin Maxwell, Charles Browne

THE BIG BRAIN
R.K.O. Radio Pictures. **Sc. :** Sy Bartlett. **R. :** George Archaimbaud. **Int. :** George Stone, Fay Wray, Philips Holmes, Mina Gombell, Lilian Bond, Berton Churchill, Reginald Mason, Sam Hardy, Edgar Norton, Charles McNaughton, Lucien Littlefield, Reginald Owen.

FILMOGRAPHIE COMMENTÉE DE FAY WRAY

ONE SUNDAY AFTERNOON
Paramount **Sc. :** William Slavens McNutt et Grover Jones d'après la pièce de James Hagan **R. :** Stephen Roberts **Ph. :** Victor Milner. **Déc. :** Hans Dreier et W B. Ilmen. **Int. :** Gary Cooper, Fay Wray, Neil Hamilton, Frances Fuller, Roscoe Karns, Jane Darwell, Clara Blandick, Sam Hardyn, Harry Schuls, James Burtis, Jack Clifford

Remakes par Raoul Walsh en 1941 *(The Strawberry Blonde, avec James Cagney, Olivia de Havilland et Rita Hayworth succédant à Fay Wray)* et en 1948 *(One Sunday Afternoon*, avec Dennis Morgan, Dorothy Malone et Janis Paige succédant à Fay Wray et à Rita Hayworth)

SHANGAI MADNESS
Fox Films **Sc. :** Austin Parker d'après une histoire de Frederick H Brennan **R. :** John Blystone **Ph. :** Lee Garmes. **Int. :** Spencer Tracy, Fay Wray, Ralph Morgan, Eugène Palette, Herbert Mundin, Reginald Mason, Arthur Hoyt, Albert Conti, Maude Eburne, William Von Brincken

THE BOWERY
(LES FAUBOURGS DE NEW-YORK)
20 th Century Films **Sc. :** Howard Estabrook et James Gleason d'après un roman de Michael L. Simmons et Bessie Solomon **R. :** Raoul Walsh **Ph. :** Barney McGill **Déc. :** Richard Day **Mus. :** Alfred Newman **Int. :** Wallace Beery, George Raft, Fay Wray, Jackie Cooper, George Walsh, Percy Kelton, Oscar Apfel, Ferdinand Munier, Herman Bing, Harold Huber, Fletcher Norton, Lilian Harmer, Esther Muir, John Kelly

MASTER OF MEN
Columbia **R. :** Lambert Hyllier **Int. :** Jack Holt, Fay Wray, Theodore Von Eltz, Walter Connolly, Berton Churchill

1934

ONCE TO EVERY WOMAN (LIT N° 5)
Columbia. **R. :** Lambert Hyllier. **Int. :** Ralph Bellamy, Fay Wray, Walter Connoly, Walter Byron, J Farrel McDonald, Billie Seward

MADAME SPY
Universal **Sc. :** Johannes Brandt, Joseph Than et Max Kimmisch d'après « Unter Falsche Flagge » (film allemand de 1932) **R. :** Karl Freund **Int. :** Fay Wray, Nils Asther, Edward Arnold, John Miljan, David Rottence, Douglas Xalton, Oscar Apfel, Vince Barnett, Robert Ellis, Mabel Morden, Rollo Lloyd, Noah Beery, Robert Graves, Stephen Chase, Arthur Wanzer, Werner Plack

THE COUNTESS OF MONTE-CRISTO
(LA COMTESSE DE MONTE-CHRISTO)
Universal. **Sc. :** Karen de Wolf et Gene Lewis d'après une histoire de Walter Fleischer **R. :** Karl Freund. **Int. :** Fay, Wray, Paul Lukas, Reginald Owen, Patsy Kelly, Paul Page, John Sheehan, Carmel Myers, Robert McWade, Frank Reicher, Richard Tucker, Matthew Betz, Bobby Watson, Dewey Robinson

Karl Freund (1890-1969) fut surtout un célèbre chef-opérateur du film germanique des années 20 *Le Golem* (Paul Wegener - 1920), *Lucrece Borgia* (Richard Oswald - 1923), *Metropolis* (Fritz Lang -1926) et autres chefs-d'œuvre de Murnau, Dupont, Robert Wiene ou Lubitsch. Emigré aux U.S A., il signa les images de *Dracula* (Tod Browning - 1931), *Meurtres dans la rue Morgue* (Robert Florey -1932), puis, durant trois ans seulement, devint metteur en scène pour *The Mummy (La Momie* -1933), *Mad Love (Les mains d'Orlac* - 1935), les deux films avec Fay Wray ci-dessus et trois autres films sans grand intérêt. Après quoi, il se cantonna exclusivement dans son métier d'opérateur jusqu'en 1950 où la télévision l'annexa.

VIVA VILLA (VIVA VILLA)
MGM. **Sc. :** Ben Hecht d'après le récit de O.B. Stade et E. Pinchon. **R. :** Jack Conway (et Howard Hawks, non crédité). **Ph. :** James Wong Howe. **Déc. :** Edwin Willis. **Mus. :** Herbert Stothart **Int. :** Wallace Beery, Fay Wray, Leo Carrillo, Stuart Erwin, H.B. Warner, Joseph Schildkraudt Donald Cook, George Stone, Katherine De Mille, Henry B Walthall, Philip Cooper, Frank Puglia, Francis X Bushman, Joe Dominguez

THE AFFAIRS OF CELLINI
(BENVENUTO CELLINI)
20 th Century Films **Sc. :** Bess Meredyth d'après « The Firebrand » d'Edwin Justus Meyer **R. :** Gregory La Cava **Ph. :** Charles Rosher. **Int. :** Fredric March, Constance Bennett, Fay Wray, Frank Morgan, Vince Barnett, Jessie Ralph, Louis Calhern, Jay Eaton, Paul Harvey, Hohn Rutherford

BLACK MOON
Columbia **Sc. :** Wells Root d'après la nouvelle de Clement Ripley « Haïti Moon » **R. :** Roy William Neill. **Int. :** Jack Holt, Fay Wray, Dorothy Burgess Cora Sue Collins, Arnold Karff, Clarence Muse Lundsen Hare

Ne pas confondre avec le film du même titre réalisé en 1970 par Louis Malle

THE RICHEST GIRL IN THE WORLD
(LA FILLE LA PLUS RICHE DU MONDE)
R K O. Radio Pictures **Sc. :** Norman Krasna **R. :** William Seiter **Int. :** Myriam Hopkins, Joel Mac Crea, Fay Wray, Reginald Denny, Henry Stephenson, Beryl Mercer, George Meeker, Wade Boteler, Herbert Burnston, Burr McIntosh, Edgar Norton

Remake en 1944 par Richard Wallace avec Alan Marshall, Larraine Dau et Marsha Hunt succédant à Fay Wray, sous le titre de *Bride By Mistake*

WOMAN IN THE DARK
R K O Radio Pictures **Sc. :** Sada Cowan d'après une nouvelle de Dashiell Hammett **R. :** Phil Rosen **Int. :** Ralph Bellamy, Fay Wray, Melwyn Douglas, Roscoe Ates, Reed Brown Jr. Ruth Gillette Nell O'Day, Joe King, Granville Bates

CHEATING CHEATERS
Universal **Sc. :** Gladys Unger et Alvin Rinkin d'après une pièce de Max Marcin **R. :** Richard Thorpe **Int. :** Fay Wray, Cesar Romero, Hugh O'Connell, Henry Armetta, Francis L Sullivan, Wallis Clark John T. Murray, George Barraud, Mina Gombell, Morgan Wallace, Harold Huber, Reginald Barlowe, Anne Schoemaker

WHITE LIES (L'USINE A SCANDALES)
Columbia **R. :** Leo Bulgakov **Int. :** Walter Connolly, Fay Wray, Victor Jory, Leslie Fenton, Robert Allen, William Desmarest, Oscar Apfel, Mary Foy

1935

THE MILLS OF THE GODS
Columbia **R. :** Roy William Neill **Int. :** Victor Jory Fay Wray, May Robson, Raymond Walburn, James Blakey, Josephine Whitell, Mayo Methot, Albert Conti, Samuels, Hinds, Willard Robertson, Edward Van Sloan

BULLDOG JACK
Gaumont. Grande-Bretagne. **R. :** Walter Forde **Int. :** Jack Hulbert, Claude Hulbert, Ralph Richardson, Fay Wray, Paul Graetz, Gibb McLaughlin, et Athol Fleming dans le rôle de Buldog Drummond

Autre titre : *Alias Bulldog Drummond* Le personnage du détective Bulldog Drummond, créé par le romancier H.C.Mc Neile en 1920, a été personnifié en Grande-Bretagne au cinéma muet par Carlyle Blackwell et Jack Buchanan, puis au parlant, à Londres par Ralph Richardson en 1934 , à Hollywood par Ronald Colman, Ray Milland, Johny Howard, tous trois entre 1929 et 1939. Ron Randall reprit le rôle en 1947, Tom Conway en 1948 et Walter Pidgeon en 1951 ; enfin, Richard Johnson l'incarna en 1971

COME OUT OF THE PANTRY
UNited Artists. Grande-Bretagne. **R. :** Jack Raymond. **Int. :** Jack Buchanan, Fay Wray, James Carew, Ronald Squire, Olive Blakeneu, Fred Emney, Kate Cutler

THE CLARVOYANT (LE CLAIRVOYANT)
Gaumont Grande-Bretagne **Sc. :** C Bennett et Brian Edgar Wallace d'après une nouvelle d'Ernest Lothar **R. :** Maurice Elvey **Int. :** Claude Rains, Fay Wray, Jane Baxter, Maru Clare, Ben Field. Athole Stewart, Felix Aylmer, Donald Calthrop

1936

WHEN KNIGHTS WERE BOLD.
General Films Distribution Grande-Bretagne. **Sc. :** d'après la pièce de Charles Marlow. **R. :** Jack Raymond **Int. :** Jack Buchanan, Fay Wray, Gary Marsh, Kate Cutler, Martita Hunt, Robert Horton, Aubrey Mather, Aubrey Fitzgerald, Robert Nainby, Moore Marriott

ROAMING LADY
Columbia **R. :** Albert Rogell **Int. :** Ralph Bellamy Fay Wray, Thurston Hall, Edward Gargan, Roger Imhof, Paul Guilfoyle Arthur Rankin

THEY MET IN A TAXI
Columbia **R. :** Alfred Green **Int. :** Chester Morris Fay Wray, Lionel Stander, Raymond Wakburn, Henry Mollison, Kenneth Harlan, War Bond

IT HAPPENED IN HOLLYWOOD
Columbia **Sc. :** Ethel Hill, Harvey Ferguson et Samuel Fuller d'après une histoire de Myles Connolly · « Once a hero » **R. :** Harry Lachman **Ph. :** Joseph Walker **Int. :** Richard Dix, Fay Wray, Victor Kilian, Franklin Pangborn, Granville Bates, Zeffie Tillbury, Charlie Ant, Arthur Loft, Edgar Dearing, James Donlan, William Davidson

MURDER IN GREENWICH VILLAGE
Columbia **R. :** Albert Rogell **Int. :** Richard Arlen, Fay Wray, Raymond Walburn, Wyn Calhoun, Scott Colton, Thruston Hall, Marc Laxrence, Mary Russell, Leon Ames, George McKay, Marjorie Reynolds, Gene Morgan

1938

THE JURY'S SECRET (LE SECRET DU JURY)
Universal **Sc. :** Lester Cole et Newman Levy **R. :** Edward Sloman **Int. :** Kent Taylor, Fay Wray, Nan Grey, Jane Darwell, Larry Blake, Samuel Hinds, Halliwell Hobbes, Granville Bate, Leonard Mudie Ted Osborne, Billy Wayne, Robert Spencer, Bert Roach, Fritz Leiber, John Miller, Virginia Sale, Lilian Elliott, Harry Bradley

1939

NAVY SECRETS
Monogram **R. :** Harvey Gates **Int. :** Grant Withers, Fay Wray, Dewey Robinson, Craig Reynolds, George Sorrell, Robert Frazer, William Von Brincken

Grant Withers (1904-1959) débuta dans les années 20 et à l'aube du parlant fut la vedette de nombreux films comme *Tiger Rose (L'Epreuve)* de George Fitzmaurice (1929) avec Rin-Tin-Tin ; *The Second Floor Mystery*, de Roy Del Ruth, avec sa femme d'alors Loretta Young , *Scarlet Pages*, de Ray Enright (1930) , *Sinner's Holiday* de John Adolfi avec le débutant James Cagney , *Other Men's Women*, de William Wellmann (1931) encore avec Cagney ; *Too Young To Marry* de Mervyn Le Roy avec Loretta Young. Il devint ensuite une vedette des serials d'aventures, westerns, films d'aviation, de jungle ou policiers, sa meilleure prestation dans ce domaine étant sa personnification de *Jim-La-Jungle* dans le serial de Ford L. Beebe et Cliff Smith en 1937. On l'a vu à la même époque dans divers bons films d'action comme *Border Flight (Corsaires de l'Air)* de Louis King (1936) a *Stormover the Andes (Tempête sur les Andes)* de Cristy Cabanne (1937) De 1938 à 1940, il incarne le Capitaine Street auprès du détective chinois Mr Wong (Boris Karloff) dans cinq films de la Monogram Dans les années suivantes, il se contentera de rôles de second plan, le plus souvent chez John Ford *(La poursuite infernale, Le soleil brille pour tout le monde)* et auprès de son ami John Wayne qui fut le témoin de son dernier

mariage Citons : *Dakota, Tycoon, Le massacre de Fort-Apache, Le réveil de la sorcière rouge, Le bagarreur du Kentucky, Rio-Grande...* En avril 1959, il se suicida aux barbituriques

SMASHING THE SPY RING
Columbia **R. :** Cristy Cabanne **Int. :** Ralph Bellamy, Fay Wray, Regis Toomey, Walter Kingsford, Ann Doran, Warren Hull, Lorna Gray

LAND OF LIVERTY
Paramount. **Commentaire :** Jamie Mac Pherson et Jesse Lasky Jr

Film de montage supervisé par Cecil B de Mille sur l'Histoire des USA, comprenant de nombreus extraits de films dont certains avec Fay Wray, comme *The Bowery, The Conquering Horde, Viva Villa*

1940

WILDCAT BUS
R K O Radio Pictures **Sc. :** Lou Lusty **R. :** Frank Woodruff **Int. :** Charles Lang, Fay Wray, Oscar O'Shea, Paul Guilfoyle, Don Costello Paul McGrath, Joe Sawyer, Roland Drew, Leonor Roberts, Frank Shannon, Warren Ashe

Fay Wray est la fille du propriétaire d'une ligne d'autocars victime de sabotages perpétrés par une bande de racketeers à laquelle son père ne veut pas céder

1941

MELODY FOR THREE
R K O Radio Pictures **Sc. :** Lee Loeb et Walter Ferri **R. :** Erle C Kenton **Ph. :** John Alton **Int. :** Jean Hersholt, Fay Wray, Walter Woolf King, Astrid Allwyn, Andrew Toombes, Maude Eburne Patsy Lee Parsons, Toscha Seidel Irene Ryan, Elvia Allmann, Irene Shirley, Donnie Allen, Cliff Nazzaro, Alexander Leftwich

Ce film fait partie d'une série de productions échelonnées de 1939 à 1941 où Jean Hersholt incarne le Docteur Christian, médecin de campagne Ici, Fay Wray est la mère d'un petit prodige violoniste et la femme d'un chef d'orchestre

ADAM HAD FOUR SONS (LA FAMILLE STODDARD)
Columbia. **R. :** Gregory Ratoff. **Int. :** Ingrid Bergman, Warner Baxter, Susan Hayward, Fay Wray, Richard Denning, Johnny Downs, June Lockardt

1942

NOT A LADIES MAN
Columbia **R. :** Lew Landers **Int. :** Paul Kelly, Fay Wray, Douglas Croft, Ruth Lee, Lawrence Dixon Don Beddoe, Louise Albritton

1944

THIS IS THE LIFE
Universal **Sc. :** Wanda Tuchock d'après la pièce de Fay Wray et Sinclair Lewis, « Angela Is 22 » **R. :** Felix Feist **Int. :** Donald O'Connor, Susanna Foster Patric Knowles, Louise Albritton, Dorothy Peterson, Peggy Ryan, Jonathan Hale, Eddie Quillan, Martha Vickers, Frank Jenks, Mantan Moreland, Frank Puglia, Virginia Brissac, Ray Eberle et son orchestre

Comédie musicale d'après la seule pièce écrite par Fay Wray, en collaboration avec Sinclair Lewis, en 1939 La pièce avait été jouée par S Lewis lui-même, puis par Barry Sullivan

1952

SMALL TOWN GIRL (LE JOYEUX PRISONNIER)
MGM **Sc. :** Dorothy Cooper et Dorothy Kingsley **R. :** Leslie Kardos **Chorégraphie :** Busby Berkeley **Int. :** Jane Powell, Farley Granger, Ann Miller, Bobby Van, S Z Sakall, Fay Wray, Robert Keith Billie Burke, Nat King Cole, Dean Miller

1953

TREASURE OF THE GOLDEN CONDOR (LE TRESOR DU GUATEMALA)
20 th Century Fox **Sc. :** Delmer Daves d'après un roman d'Edison Marshall **R. :** Delmar Daves **Ph. :** Edward Cronjager (Technicolor) **Mus. :** Sol Kaplan **Int. :** Cornel Wilde, Constance Smith, George MacReady, Finlay Currie, Anne Bancroft, Fay Wray, Walter Hampden, Leo G Carrol, Konstantin Shayne, Louis Heminger, Tudor Owen
Remake de *Son Of Fury (Le Chevalier de la Vengeance)* de John Cromwell (1942) avec Tyrone Power, Gene Tierney, George Sanders, Frances Farmer, Elsa Lanchester et John Carradine

1955

THE COBWEB (LA TOILE D'ARAIGNEE)
MGM **Sc. :** John Paxton d'après le roman de William Gibson **R. :** Vincente Minnelli **Ph. :** George Folsey (CinemaScope-Technicolor). **Déc. :** Cedric Gibbons et Preston Ames. **Int. :** Richard Widmark, Lauren Bacall, Charles Boyer, Lilian Gish, John Kerr, Fay Wray, Gloria Grahame, Oscar Levant, Jarma Lewis, Adele Jergens, Susan Strasberg, Tommy Rettig, Oliver Blake

QUEEN BEE (UNE FEMME DIABOLIQUE)
Columbia **R. :** Ranal McDougall **Int. :** Joan Crawford, Barry Sullivan, Betsy Palmer, John Ireland Fay Wray, Lucie Marlowe, William Leslie

1956

HELL ON FRISCO BAY (COLERE NOIRE)
Warner Bros. **Sc. :** Sydney Boehm et Martin Rackin d'après « The Darkest Hour » de William P Mac Givern **R. :** Frank Tuttle **Ph. :** John Seitz (CinemaScope-Warnercolor) **Mus. :** Max Steiner **Int. :** Edward G. Robinson, Alan Ladd, Joanne Dru, William Desmarest, Paul Stewart, Perry Lopez, Fay Wray, Renata Vanni, Nestor Paiva, Stanley Adams, Anthony Caruso, Tina Carver, Rod Taylor, Peter Hansen, George Lewis

ROCK PRETTY BABY
Universal **Sc. :** Herbert Margolis et William Reynor **R. :** Richard Bartlett **Mus. :** Henry Mancini **Int. :** Sal Minéo, John Saxon, Luana Patten, Edward Platt, Fay Wray, Rod McKuen, John Wilder, Alan Reed Jr, Douglas Fowley, Shelley Fabares, April Kent, Sue George, Walter Reed, Bob Courtney

1957

CRIME OF PASSION
United Artists. **R. :** Gerd Osxald **Int. :** Barbara Stanwyck, Sterling Hayden, Raymond Burr, Royal Dano, Fay Wray, Virginia Grey, Dennis Cross

TAMMY AND THE BACHELOR
Universal **Sc. :** Oscar Brodneu d'après la nouvelle de Cid Ricketts Summer **R. :** Joseph Pevney. **Ph. :** CinemaScope Technicolor. **Mus. :** Frank Skinner **Int. :** Debbie Reynolds, Leslie Nielsen, Walter Brennan, Mala Powzrs, Sydney Blackmer, Mildred Natwick, Fay Wray, Philip Ober, Craig Hill

Joseph Pevney, ex-acteur, réalisa notamment *The Strange Door (Le chateau de la terreur* - 1951) avec Laughton et Karloff ; *Desert Legion (La légion du Sahara* - 1953) avec Alan Ladd ; *Three Ring (Le clown est roi* - 1955) un des meilleurs Dean Martin-Jerry Lewis ; *Congo Crossing (Intrigues au Congo* - 1957) avec Peter Lorre en policier véreux ; *The Man With Thousand Faces (L'homme aux mille visages* - 1957) où James Cagney incarne Lon chaney ; *The Midnight Story (Rendez-vous avec une ombre* - 1958) avec Tony Curtis ; *Torpedo Run (La dernière torpille* - 1958) excellent suspense sur la guerre sous-marine avec Glenn Ford et Ernest Borgnine ; *Cash McCall (Cet homme est un requin* 1959) avec James Gardner ; *Night Of The Grizzly (Le Ranch Maudit* - 1966) avec Clint Walker et un ours redoutable !

1958

SUMMER LOVE
Universal **Sc. :** William Raynor et Herbert Margolis **R. :** Charles Haas **Mus. :** Henry Mancini **Int. :** John Saxon, Molly Bee, Rod McKuen, Judy Meredith, Jill St-John, John Wilder, Edward Platt, Fay Wray, Goerge Winslow, Shelley Fabares, Beverly Washburn, Gordon Gebert, Troy Donahue, Walter Reed, Marjorie Durat

Suite de *Rock Pretty Baby* où Fay Wray reprend son rôle de mère, femme d'Edward Platt

DRAGSTRIP RIOT
R. : Basil Bradbury. **Int. :** Yvonne Lime, Gary Clarke, Bob Twinbull, Connie Stevens, Steve Inhat, Fay Wray, Gabe de Lutri

« Le secret du Jury » (1938)



La majorité des photos illustrant ce dossier et le précédent sur John Carradine sont empruntées aux archives de nos collaborateurs Forrest J. Ackerman et Anthony Tate, que nous remercions tout particulièrement.



Films sortis à l'étranger

CANADA

AMERICAN NIGHTMARE
Réal. : Don McBrearty. « Mano Films/Kramreiter Lynch Production ». Scén. : John Sheppard. Avec : Lawrence S. Day, Lora Staley, Michael Ironside

• Produit par Paul Lynch (le réalisateur du *Bal de l'horreur* et *Humongous*), un nouveau psychokiller, dont la vedette est un tueur au rasoir.

R.F.A.

TRAUMA
Réal. et scén. : Gabi Kubacn. « Tura Film Production ». Avec : Birgit Dill, Armin Müller Stanl, Lou Castel.

• Détective débutante, une jeune Allemande se met à la recherche d'une personne disparue. Son enquête prend une tournure des plus inquiétantes lorsqu'elle se rend compte que quelqu'un cherche à la rendre folle et à la tuer.

Films terminés

ETATS-UNIS

THE DEADLY INTRUDER
Réal. : John McCauley. Scén. : Tony Crupi. Avec : Chris Holder, Molly Cheek, Tony Crupi, Stuart Whitman.

• Après une soirée passée avec des amis, une femme habitant un pavillon isolé se retrouve seule chez elle. Un dangereux psychopathe tente alors de s'introduire dans la demeure...

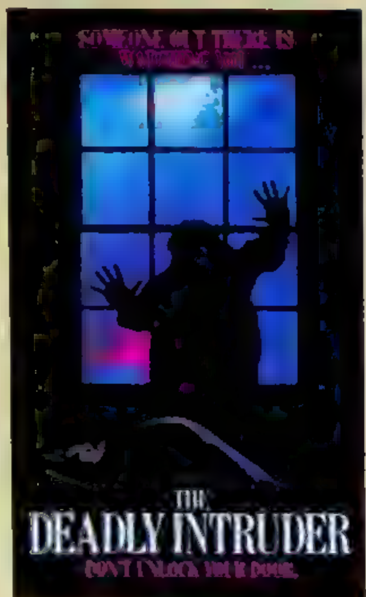
FLESH AND BLOOD
Réal. : Paul Verhoeven. « Orion ». Scén. : Gerard Soetman. Avec : Rutger Hauer, Tom Burlinson, Jennifer Jason Leigh, Jack Thompson.

• En Europe centrale, au 16e siècle, trois mercenaires se vengent du seigneur qui les a trahi en enlevant sa fiancée...
Ainsi que son titre l'indique, cette production américaine de $ 7 000 000, réalisée par un cinéaste hollandais dans la région de Madrid, fera honneur au sexe et surtout à la violence lors de spectaculaires — et nombreuses — batailles sanglantes.

GRANDE-BRETAGNE

SEARCHERS OF THE VOODOO MOUNTAIN
Réal. : Bobby A. Suarez. Scén. : Ken Metcalfe. Avec : Michael James, Debrah Moore, Mike Cohen.

• Aventures fantastiques, qui nous transporteront 150 années dans le futur. Le monde a été ravagé par la guerre nucléaire et les quelques poignées de survivants reviennent progressivement à l'état sauvage... Cependant la Terre abrite encore une région fertile dont les habitants connaissent le secret de la vie éternelle. Un groupe de guerriers s'embarque pour un voyage périlleux à la découverte de cette nouvelle civilisation !



ITALIE

FUNNY FRANKENSTEIN
Réal. : Alan W. Coors. « Cinevideo 80 ». Avec : Marina Frajese, Matt Shannon, Aldo Sambrel.

• Comédie d'horreur : un coureur de jupons se retrouve un soir dans un chateau abritant de très jolies filles. Quelle aubaine ! Notre playboy ignore cependant que ces ravissantes créatures ont parfois la fâcheuse habitude de se transfomer en horribles monstres...

ITALIE/ESPAGNE

RETURN OF THE ZOMBIES
Réal. et scén. : J.L. Merino. « Prodimex ». Avec : Stan Cooper, Charles Quiney.

• Une épidémie de crimes et de disparitions mystérieuses plongent une petite ville dans la terreur. L'angoisse atteint son paroxysme lorsque les habitants s'aperçoivent que ces atrocités sont l'œuvre de morts-vivants libérés des expériences d'un savant fou récemment décédé.

NOUVELLE ZELANDE

THE SILENT ONE
Réal. : Yvonne Mackay. « Gibson Film Productions ». Scén. : Ian Mune



Avec : Pat Evison, Anzac Wallace, Telo Malese.

• Fable polynésienne, *The Silent One* nous conte l'histoire de Jonasi, un enfant doué d'étranges pouvoirs, mystérieusement apparu sur une île du Pacifique. Recueilli par les habitants, Jonasi se heurte aux superstitions de ces derniers qui le tiennent responsable d'un orage dévastateur et d'événements pour le moins déroutants.

Films en tournage

ETATS-UNIS

NIGHT GUEST
Réal. : Matt Olsen. « VTC ».

• Deux jeunes femmes vivent dans un hôtel isolé en pleine montagne. La saison n'a pas encore débuté et l'hôtel est désert. Néanmoins, un soir, se présente un vieil homme, accompagné d'un personnage encapuchonné qu'il dit être sa fille. Le couple étrange s'installe pour la nuit... Une longue nuit de terreur !



SCREAMERS
Réal. : Don Coscarelli. « Fries Entertainment ». Scén. : Dan O'Bannon, d'après une histoire de Philip K. Dick.

• Après deux années d'absence, Don Coscarelli (*Phantasm, Dar l'invincible*) va enfin revenir à la mise en scène avec un nouveau film fantastique au scénario totalement démentiel signé Dan O'Bannon. Ce dernier a en effet imaginé que l'URSS et les Etats-Unis se sont mis d'accord pour mettre un terme à la course aux armements nucléaires au profit de forces de défenses plus conventionnelles. Les savants du monde entier se mettent au travail et leurs recherches vont aboutir à un résultat encore plus abominable que la menace de l'arme atomique : des machines hybrides (mi-mécaniques mi-humaines) ultra-puissantes et dangereuses car totalement incontrôlables !

TITAN FIND
Réal. et scén. : William Malone. « Transworld Entertainment ». Avec : Klaus Kinski, Stan Yvar, Robert Jaffe.

• Très largement inspiré d'*Alien*, un film de science-fiction horrifi-



que où, sur un des satellites de Saturne, une créature extra-terrestre extermine une petite colonie humaine.

AFTERMATH
Réal. : Clyde Anderson. Scén. : Max Nelson. Avec : Warren Hillam, Brooke Hart.

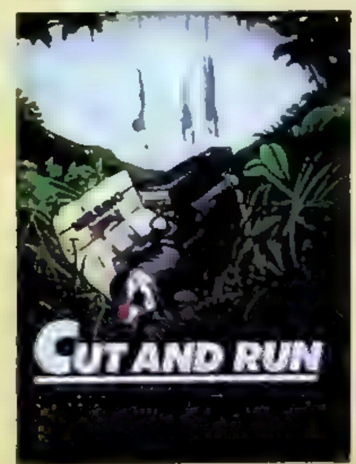
• Après cinq siècles d'hibernation, un groupe de scientifiques découvre une planète ravagée par la troisième guerre mondiale et peuplée de mutants...

GRANDE-BRETAGNE

DREAM CHILD
Réal. : Gavin Millar. « Emi ». Scén. : Dennis Potter. Avec : Ian Holm, Peter Gallagher, Nigel Hawthorne, Jane Asher

• Comédie romantique et fantastique se présentant comme la transposition à New York dans les années 30 du célèbre conte de Lewis Carroll « Alice au pays des merveilles ».





ITALIE

CARNEVALE SI LEGGE M.O.R.T.E.
Réal. : Lucio Fulci. « Filman ».

• C'est au Brésil que se déroule le tournage du nouveau Fulci. Son film s'intéresse à un jeune homme dont les parents sont morts, piétinés par la foule en délire, durant le Carnaval de Rio. Il décide de se venger en tuant les personnes responsables à ses yeux : les organisateurs du Carnaval !

CUT AND RUN
Réal. : Ruggero Deodato. « Racing Pictures ». Avec : Lisa Blount, Willie Aames, Karen Black, Antonio Fargas.

• Deux journalistes new yorkais sont envoyés en Amérique du Sud afin de réaliser un reportage sur des personnes ayant disparu dans des conditions mystérieuses. Ils vont découvrir, au cœur de la forêt amazonienne un étrange culte, conduit par un survivant du massacre de la secte Jim Jones et devenir eux-mêmes les acteurs d'un drame où l'horreur dépasse l'imagination.

Films en production

ETATS-UNIS

THE OVERLORD
Réal. et scén. : Fraser Heston. « Agamamnon Films ». Avec : Charlton Heston.

• Produit, écrit et réalisé par le fils de Charlton Heston, *The Overlord* s'inscrit dans l'actuelle lignée des films de barbares et décrit les sanglants affrontements entre le peuple du roi Aegeus (interprété par Charlton Heston dont c'est le 57e film en trente-quatre ans) et des tribus païennes. Tournage en Espagne.

PRIMAL URGE
« Crown International Pictures ».

• Comédie fantastique dont le héros est un anthropologue contemporain qui se retrouve propulsé à l'âge de pierre, dans une tribu préhistorique !

THE STARS MY DESTINATION
D'après le roman de Alfred Bester.

• Importante production de science-fiction, *The Stars My Destination* nous transportera très loin dans le futur aux côtés de Gulliver Foyle, héros du film et capitaine d'un vaisseau spatial, pour une odyssée débouchant sur un secret qui pourrait détruire l'univers...

THE STUFF
Réal. et scén. : Larry Cohen. « New World Pictures ».

• Après *Blind Alley* et *Special Effects* déjà réalisés cette année, Larry Cohen prépare un nouveau film d'horreur rappelant à la fois *The Blob* et *L'invasion des profanateurs*. Budget de $ 4 000 000.

TO THE ENDS OF THE EARTH
Réal. : Sydney Hayers. « OFG ». Scén. : Robert A. Miller.

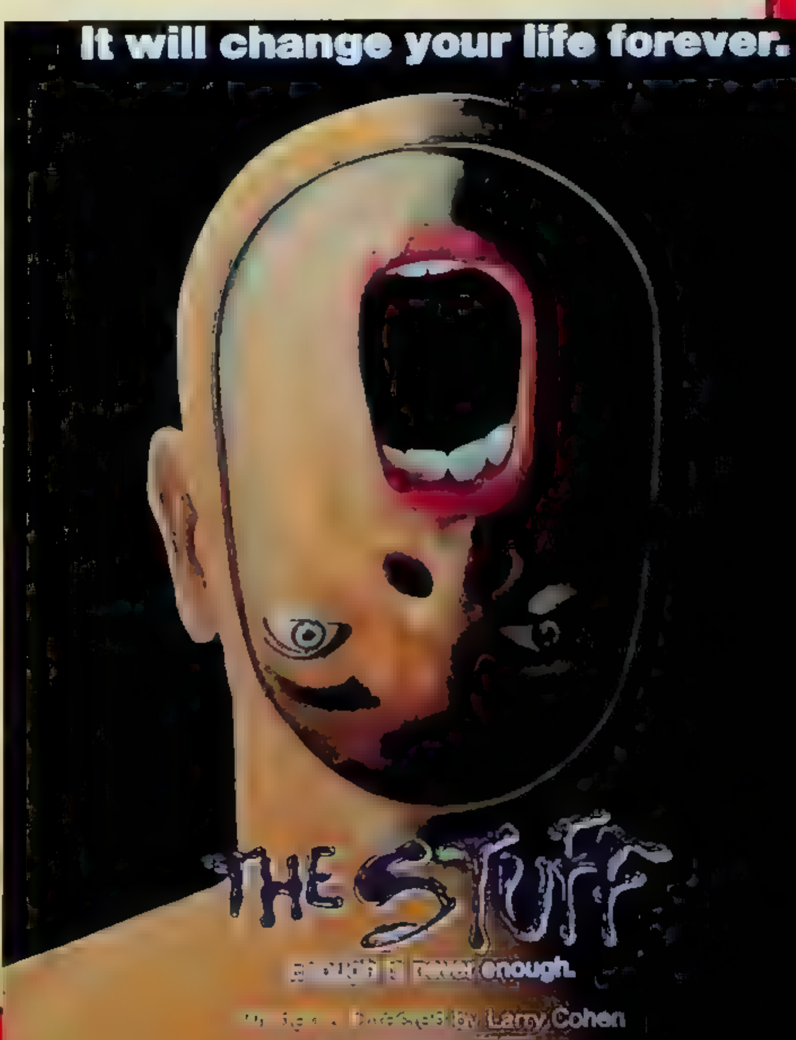
• Ce film d'aventures fantastiques (inspiré des *Aventuriers de l'arche perdue* et d'*Indiana Jones*) s'articule autour de la quête de deux Américains pour la possession d'un trésor fabuleux qui reposerait dans un temple aux confins de la Chine, dans une région aussi inaccessible que dangereuse.

ESPAGNE

LA SOMBRA DE HITCHOCK
Réal. : Sebastian D'Arbo. « Profilmes ». Scén. : Salvador Sainz.

• Une série d'assassinats, tous en liaison avec l'œuvre d'Alfred Hitchcock, déconcerte la police espagnole...
Un psychokiller qui est aussi un hommage au maître du suspense !

Gilles Polinien ■



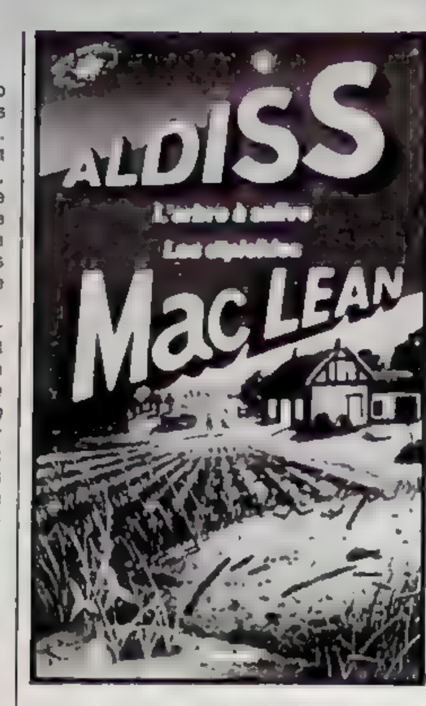
LECTURES FANTASTIQUES

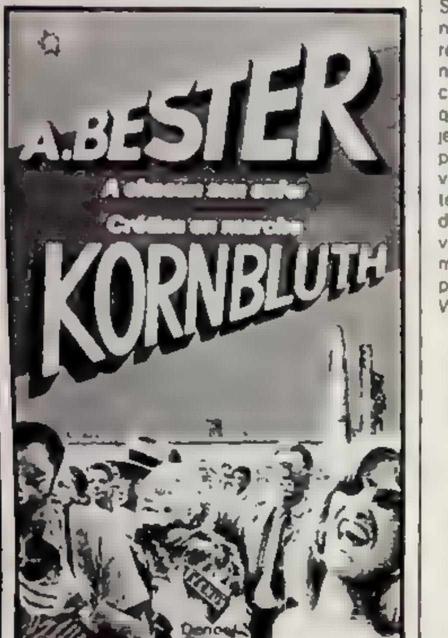
ETOILE DOUBLE / Denoël

Quelques mois après le premier numéro de leur revue *Science-Fiction*, les éditions Denoël lancent le projet « Etoile Double ». On sait le lecteur français éclectique et prudent envers ce qu'il ne connaît pas, aussi proposer sur le marché une forme littéraire qui lui est aussi peu familière que la *novella* constituait un pari audacieux. La collection « Etoile Double » réunit tous les atouts nécessaires pour se faire une place au sein des collections de SF existantes : auteurs reconnus, couvertures attirantes, format de poche agréable à lire et prix très correct (19 F). La présentation « rétro » des ouvrages, qui nous rappelle celles des magazines tels que *Astounding* ou *Amazing Stories*, ne trompe pas sur les textes ainsi illustrés, dont la plupart furent publiés aux Etats-Unis dans les années 50-60. Une novella est un texte d'une longueur moyenne allant de cinquante à cent pages, à mi-parcours, entre la nouvelle et le roman. Le lecteur trouvera deux novellas par volume, réunies soit par le thème, soit par le style.

On notera particulièrement « Crétins en marche » de Cyril Kornbluth, une version très cynique de l'arroseur arrosé. Avec « Les Diploïdes » de Katherine MacLean, un homme, fruit d'une manipulation génétique visant à la création de l'*homo supérior*, se trouve pris entre deux factions opposées (les bons et les méchants, dialectiquement parlant) de mutants génétiques issus des mêmes expérimentations. « La Machine à filmer le Temps » de Thomas Sherred donnera aux amateurs de cinéma à grand spectacle l'occasion de rêver aux films les plus « réalistes » qui n'existeront jamais — c'est aussi une fable cruelle où le héros apprend à ses dépends que la vérité n'est pas toujours bonne à jeter à la face du monde, même avec les plus honorables intentions ! On découvrira aussi le dernier — et étrange — texte de Bob Silverberg, ainsi que d'autres de Frederic Pohl, Brian Aldiss... Six nouveaux volumes devraient paraître ce mois-ci avec, au sommaire, des noms prestigieux : Norman Spinrad, John Wyndham, Harlan Ellison... etc.

Xavier Perret





LA MAISON PRES DU MARAIS
Herbert Lieberman / Seuil

Herbert Lieberman est un auteur qui a le suspense dans le sang... On l'a vu, entre autre dans ce roman policier fabuleux qu'est *Nécropolis*, justement récompensé par un Grand Prix de la Littérure Policière. Ce qu'on sait moins, c'est que Lieberman est aussi un excellent auteur d'horreur psychologique comme en témoignent *La Huitième Case* et le livre dont il est ici question (paru il y a 11 ans chez Denoel, sous le titre, plus évocateur à notre avis, de *La Mainmise*)

La maison près du marais est celle où vit un couple de retraités qui verront surgir un jour un étrange jeune homme du nom de Richard Atlee et venu, soi-disant, pour vérifier le chauffage. Son apparition réveillera d'intenses sentiments maternels chez Alice Graves (elle n'a jamais eu d'enfants), à tel point qu'elle connaître une sorte de bonheur absurde lorsqu'elle se rendra compte que le jeune homme s'est installé clandestinement dans un réduit attenant à la cave et qu'elle pourra convaincre son mari d'accepter cette situation pour le moins étrange.

Voici donc le point de départ d'une histoire qui ne franchira jamais ouvertement les frontières du Fantastique tout en utilisant un des thèmes les plus forts : la hantise. Car, curieusement, le personnage de Richard Atlee se comporte au fil du récit tel un esprit malfaisant surgi du Dehors pour envahir peu à peu la vie et la demeure des Graves. Cette invasion commencera par les fondations de la maison (notez ici un autre élément bien connu du Fantastique) pour se propager à la verticale d'une manière sournoise puisque Richard Atlee se fera passer pour une sorte de bon génie du foyer, un génie tellement efficace qu'il en deviendra insupportable à la longue. Arrivé à ce stade du roman, Lieberman continuera à jouer le jeu du Fantastique (mais toujours en évitant de le faire ouvertement), en faisant de la confrontation de Richer Atlee avec le reste de la population de la petite ville avoisinante le détonateur de l'explosion de violence qui atteindra son point culminant vers la fin du roman : le rejet de l'Etranger est immédiat et viscéral, comme si les gens, moins aveuglés que les Graves, avaient senti instinctivement que Richard Atlee était une sorte de personnification du Mal.

Ce qui est passionnant dans ce roman, c'est l'habileté de l'auteur pour mélanger les pistes. Une lecture superficielle pourrait faire croire à une simple histoire jouant sur une opposition entre une victime solitaire et une société haineuse de tout ce qui peut être différent d'elle (c'est d'ailleurs celle à laquelle invite la prière d'insérer du dos de couverture...). Pour notre part, nous sommes convaincus que le propos de Lieberman est beaucoup plus nuancé et complexe car certains traits de caractères de Richard Atlee montrent qu'il n'est pas qu'une banale victime de la société, qu'il porte en lui les stigmates du Mal. Si l'on admet cela, alors, la réaction épidermique et insensée des habitants de la petite ville n'est plus tout à fait condamnable entièrement. Bien sûr, le narrateur (qui n'est autre qu'Albert Graves) essaie de nous faire croire le contraire mais il ne faut jamais perdre de vue, en lisant son récit, que lui et sa femme sont des êtres partiellement détruits par une quête d'amour désespérée et que leur jugement vis-à-vis de Richard Atlee en a été d'autant plus faussé.

Et une telle capacité de la part d'Herbert Lieberman d'induire le lecteur pas assez attentif en erreur, relève d'un talent pour le moins fascinant !

Richard D. Nolane

L'ŒUF DU DIABLE
Philippe Cousin / Stock

Selon la définition de Kate Wilhelm, *L'Œuf du Diable* est un roman de réalité — fiction — c'est-à-dire « une fiction à propos de la réalité ».

Un vieux projet de la CIA baptisé du nom du livre consistait à envoyer la navette américaine *Mayflower 13* « pondre » un œuf de céramique, contenant cinq cent grammes de bacille de Yersin (peste pneumonique) réduits en poudre, sur la tête des Russes. Par un curieux concours de circonstances, les Russes voulant impressionner les Américains en vue de la proche conférence de Genève sur le désarmement, choisissent la navette *Mayfloxer 13* pour leur démonstration alors qu'elle se trouve à la verticale de leur territoire, prête à lâcher son œuf. En perdition, avec un seul astronaute survivant à son bord, la navette va s'écraser quelque part dans la forêt du Parc National Olympic, à l'extrême nord-ouest des Etats-Unis. Dans les hautes sphères de l'Oncle Sam, la panique succède à l'angoisse lorsqu'un rapport de l'équipe de la CIA annonce que la bombe bactériologique a disparu de l'épave ainsi que le quatrième astronaute. Au cours des heures puis des jours qui suivront, un *black-out* hermétique tiendra la population dans la plus stricte ignorance tandis que l'armée et la totalité des services de renseignement seront sur le pied de guerre. Le Parc National Olympic va devenir un véritable champ de bataille et d'investigations fermé, au centre duquel quatre personnages étrangers à « l'affaire de l'œuf » seront entraînés par le tourbillon inexorable (et irréversible !) des événements. Pour avoir un exemple — relatif — de ce qui pourrait se passer si la population d'un pays était au courant d'une affaire telle que celle-ci, le lecteur se référera avec intérêt au superbe film d'Elia Kazan *Panique dans la Rue* où la police recherche — ô coïncidence ! — un meurtrier présumé porteur des germes de la peste pneumonique !

Interpolé dans ce sombre récit parsemé d'écoutes téléphoniques et de coups bas, se déroule un drame humain : la lutte de quatre personnes isolées contre les services gouvernementaux pour la préservation de l'environnement naturel et la survie de l'un des derniers spécimen vivant du préhominien, le Big-Foot (plus vulgairement appelé « Abominable Homme des Neiges »)

Philippe Cousin, qui s'était lancé dans la science fiction — avec beaucoup d'humour — en 1980 avec *Le Retour du Boomerang*, livre aujourd'hui un extraordinaire roman où se mêlent, avec beaucoup de soins dans le dosage, violence et sensibilité. De plus, l'ouvrage révèle le long travail de documentation qu'a dû effectuer l'auteur pour donner plus de poid à son texte — il y a en effet glissé quelques aiguillons bien acérés dirigés impartialement contre les « actions louches » des gouvernements américains autant que soviétiques !

Avec *L'Œuf du Diable*, la science fiction retrouve sa véritable raison d'être : l'avertissement ! Avertissement contre les abus de pouvoir, contre l'utilisation inconsidérée des découvertes scientifiques et technologiques dans un but de destruction, contre les institutions agissant au nom de la raison d'état au mépris des libertés, de *la* liberté !

Davantage qu'un ouvrage écologique ou anti-militariste, *L'Œuf du Diable* est un grand roman humanitaire, un appel à la raison !

Xavier Perret

LECTURES FANTASTIQUES

LES AVENTURES DE HARRY DICKSON (Tome Trois)
Corps 9 Editeur

Après nous avoir proposé, en deux volumes, les six épisodes de la lutte d'Harry Dickson contre Flax « le monstre humain », Jacques Bisceglia et la petite maison Corps 9 viennent de publier les trois premiers fascicules de l'édition française des aventures du « Sherlock Holmes Américain ».

Un point important à souligner dès maintenant : les « Harry Dickson » réédités (pour la première fois) par Corps 9 *n'ont pas été écrits par Jean Ray* et sont des « adaptations » de l'édition néerlandaise, elle-même « adaptée » de la série allemande *Aus den Geheimakten des Welt-Detektivs* (tirée des Dossiers Secrets du Detective de Réputation Mondiale) dont l'abréviation habituelle est A G W D.

On ne retrouvera donc pas ici la « patte » du grand écrivain belge qui écrivit la plupart des aventures d'Harry Dickson au lieu de les traduire tant il trouvait insipides les dérivés des A G W D. Non, ici règnent les ficelles, les défauts (d'écriture et de construction) mais aussi les attraits de la littérature populaire la plus industrielle et la plus anonyme qui soit. Les trois épisodes ont déjà des titres évocateurs quant à leur contenu : « Echappé à une Mort Terrible » (sic), « L'Hôtel Borgne du Caire » et « Idolâtrie Chinoise ». Dans le premier, Harry Dickson lutte contre des anarchistes russes, dans le deuxième contre des coupeurs de gorges et de bourses égyptiens et, dans le dernier, contre une sorte de secte de malfaiteurs chinois. Voilà qui est déjà une sorte de brève anthologie des thèmes favoris de la littérature feuilletonesque et populaire du début du siècle... Ajoutez à cela de nombreux rebondissements « téléphonés » et une utilisation plus qu'intensive du déguisement et vous aurez une bonne idée des histoires proposées par ces fascicules de la fin des années 20.

Et Harry Dickson, là-dedans ? Toujours accompagné de son élève et faire-valoir, Tom Wills, il traque avec opiniâtreté les pires criminels, en éprouvant un certain plaisir à doubler la police. Mais il n'a de « holmesien » que la pipe et ses méthodes appartiennent typiquement à l'arsenal des serials populaires consacrés aux aventures policières. Elle n'ont pas grand chose à voir avec celles du distingué génie de Baker Street...

Ceci dit, s'il est impossible de se voiler pudiquement les yeux sur les défauts de ces histoires souvent rocambolesques et dont la logique n'est pas le point fort (Sherlock, où es-tu ?), il n'en demeure pas moins qu'elles dégagent un formidable charme désuet qui va droit au cœur de l'amateur de littérature populaire. A cela, les Editions Corps 9 ont ajouté l'attrait d'une belle petite édition à tirage limité et en format proche de celui des livres de poche. Dommage qu'un prix de 60 F écarte les amateurs peut fortunés qui pourront se rabattre avec joie sur les NEO à 29 F.

Richard Nolane

LES CHASSEURS DE VENUS
James G. Ballard / Denoël

Voici, en dix nouvelles, une gamme presque complète du talent aux multiples facettes de James Ballard.

« Trois, deux, un, zéro ! » est, tout d'abord, une variation sardonique sur un thème classique et quelque peu vieillot : un homme découvre soudainement qu'il possède le pouvoir de donner la mort rien qu'en écrivant la scène. Il s'en servira à des fins peu scrupuleuses. Cette nouvelle, par sa chute finale assez sombre, n'est pas sans nous rappeler l'humour corrosif de Fredric Brown (« Rebond »). Deux autres textes nous confirment qu'en dépit de la profonde noirceur de ses visions (*Le Salon des Horreurs*), James Ballard est aussi à l'aise dans l'ironie ou la dérision. « La Plage Douze » nous décrit comment un passionné de micro-acoustique s'y prendra pour assassiner l'amant de sa femme d'une façon tout-à-fait hors du commun, et « Perte de Temps » raconte les malheurs d'un innocent téléspectateur américain pris dans une boucle temporelle !

Autres thèmes, autres styles, avec « Temps de passage » l'auteur se livre à un étonnant exercice stylistique et imagine que le cycle de la vie est inversé, c'est-à-dire du cadavre au fœtus. On se souviendra que Lewis Carroll avait déjà abordé ce sujet dans *Alice au Pays des Merveilles* — mais avec moins de « sobriété » ! Dans « Les Chasseurs de Vénus », J.G. Ballard réutilise un des plus anciens canevas de la science fiction avec beaucoup de bonheur : la rencontre avec l'extra-terrestre (est-ce de l'ironie de sa part d'avoir remplacé « l'éternel » Martien par un Vénusien puis un Neptunien ?). Toujours est-il que cette histoire d'amitié entre un honorable astronome et un « illuminé » affirmant avoir rencontré un Vénusien est traitée avec beaucoup d'humanité comme si... Ballard avait lui-même été en contact avec un extra-terrien et s'était heurté à l'incrédulité des foules !

L'auteur effectue aussi deux brèves incursions dans le domaine fantastique. « Un après-midi à Utah Beach » développe un des premiers thèmes du fantastique — celui de la résurgence du passé et l'identification d'un personnage vivant dans l'espace-temps présent à un « héros » du passé resurgi. « Comme un Souvenir » est la trame d'un fantastique beaucoup plus subtil qui vise davantage à l'expression du mystère et de l'Inconnu qu'à un surnaturel littéral : dans une petite bourgade un cirque arrive entre chien et loup, la veille de la Saint-Jean. Cirque minable et pour le moins étrange car sa seule attraction semble être une ménagerie dont on ne peut distinguer les animaux. Pourtant, le héros finira par deviner ce qui se cache dans la pénombre de ces cages aux remugles si forts et si familiers. A noter que « Comme un Souvenir » est l'un des rares textes de James Ballard rédigés à la première personne du singulier. Cela a-t-il une signification particulière ?

Eloignée des schémas classiques de la SF, « Les Tombes du Temps » est probablement la nouvelle la plus puissante de ce recueil de par son atmosphère simultanément « antique » et « hors du temps » : dans les sables du désert, dans un futur lointain, des pilleurs de tombes dérobent les enregistrements holographiques des morts au nez et à la barbe des gardiens. Une étrange passion va naître au sein de ce décors mythique, résurrection du culte de la déesse de beauté inaccessible. Le personnage central de ce récit peut être défini comme un « poète » (avec tout l'arriéré de signification romantique que porte ce mot) ayant on ne sait comment échoué en ce lieu et place. L'aura se dégageant du personnage est pour une bonne part dans le sentiment de mysticisme qui enveloppe le décors, mais l'on sent, par-delà toute une imagerie romantique (tombes, désert-solitude, luminosité lunaire, gémissements du vent...), la détresse du personnage et son profond respect inavoué envers ce qu'il profane.

Ce recueil de James Ballard, faisant suite au premier numéro de la revue *Science Fiction* qui lui était en partie consacré, nous rappelle qu'il est encore l'un des grands chamans de la sci-fi mondiale, souvent en avance sur les courants officiels !

Xavier Perret

NOCTURNE SUR FOND D'EPEES,
Daniel Walther / NEO

Par qui, et dans quel sorte d'ouvrage, peut être écrite une phrase du genre : « *Par les corridors venteux, ils atteignirent la salle de l'Attente, où des armures oxydées, haute de sept pieds, contenaient les restes momifiés des Combattants du Mal* ». L'amateur répondra à la deuxième question qu'il ne peut s'agir que d'héroïc-fantasy, l'afficionados qui possède la connaissance du genre sur le bout des yeux aura reconnu la prose haute en couleurs de Daniel Walther.

Curieuse histoire d'amour, d'ailleurs, qui se déroule entre notre auteur national (et néanmoins alsacien !) et l'héroïc fantasy, Walther directeur de collection (chez Opta) introduisant avec force dans son Club d'Anticipation des livres qu'il déclare ne pas trop aimer (cf. la saga de Gor, de John Norman), et l'écrivain touchant par à-coups à ce genre qu'il lui arrive à parties égales de décrier et de défendre du bout des doigts. Pour ce qui est de ce *Nocturne*, contant les aventures de Synge Tarzaniak et de son complice Brennan (qui n'est pas Walther), les patronymes mêmes des héros dénoncent, dès l'entrée de jeu, que l'intention parodique fait partie du projet de l'écriture. Mais l'auteur n'a-t-il pas été dévoré de l'intérieur par sa création ? De même qu'en voulant dénoncer le fascisme à la Conan, Norman Spinrad dans son célèbre *Rêve de fer* s'est retrouvé metteur en page d'un gros volume batailleur... et ennuyeux, de même Walther, accroché à ses fantasmes (sexuels surtout) et passionné par les fortes images qui découlent tout naturellement de sa langue rugueuse, a accouché d'une vrai saga d'héroïc-fantasy qui se lit au premier degré, avec force batailles, coups d'épée, tortures et coïts sauvages.

Les amateurs ne s'en plaindront pas. Et les autres pourront se satisfaire des tableaux épars montrant la Femme comme une fascinante autant que dangereuse créature... pas tout-à-fait humaine et que Walther se complaît à traquer à l'eau forte : « *Ses seins laqués s'étalaient harmonieusement sur sa poitrine, les pointes durcies par des compresses de jus de pomme-vinaigre, les alvéoles larges comme des médailles et de la teinte empoisonnée des digitales* ». On ne notera qu'une petite tricherie éditoriale : présenter comme inédit ce recueil de quatre textes, dont trois avaient été publiés dans les années 70 par la revue Fiction. Mais ce n'est là qu'une réflexion de puriste ! Ceux qui découvriront cette ballade en océan furieux et en îles pleines d'embûches (la saga possède une parenté certaine avec l'Illiade, qui a peut-être inspiré l'auteur) sauront en faire leur noir délice.

Jean-Pierre Andrevon

ECOUTE, ECOUTE !
Kate Wilhelm / Denoël

Le lecteur assidu s'en sera rendu compte depuis quelques années, les femmes tiennent la barre du navire-science fiction américain.

La science fiction féminine a véhemment accentué le changement directionnel que prenait la science fiction en axant ses explorations sur le comportement sociologique et psychologique de ses personnages (on a vu en même temps disparaître l'image du héros mythique) dans des sociétés futuristes qui, chacun le sait, ne sont que des reproductions de la nôtre (*Loué soit l'Exil* de V. MacIntyre) ou en créant de toutes pièces un nouvel ordre social expérimental à la recherche de « voies et d'identités sexuelles différentes » (Elisabeth Lynn).

Kate Wilhelm travaille à la frontière de la science fiction et du fantastique, dans ce que nous pourrions appeler le « quotidien détourné », c'est-à-dire dans le monde de tous les jours où s'immiscent des événements et irrégularités qui ne devraient pas se produire. Des trois nouvelles qui composent ce recueil, on remarquera particulièrement « La Barrière sous la Lune », remarquable variation sur le thème du glissement temporel entretenue jusqu'au bout par de superbes descriptions et, notamment, une atmosphère magique dûe à l'éclat de la lune qui baigne *littéralement* le décor sauvage et rude du Colorado. L'ouvrage se termine par la retranscription du discours qu'elle avait fait lors de la 38ᵉ convention mondiale de la science fiction, discours intitulé « La Lisière incertaine de la Réalité », où elle expose ses idées sur la notion de réalité qui joue un rôle primordial dans ses écrits.

Kate Wilhelm, sans doute plus difficile à lire parce que moins conventionnelle, s'inscrit presque en guide dans ce mouvement d'introduction de la sociologie dans la SF, où elle s'affirme comme un écrivain à part entière.

Xavier Perret

FLASH...FLASH...

Fantastique à la cinémathèque

Inoshiro Honda et la SF japonaise à l'honneur, à la Cinémathèque Française. puis qu'y furent projetés, cet été, entre autres : Godzilla, L'homme H, Prisonnières des Martiens, Invasion Planète X et La revanche de King Kong. Une question, cependant : pourquoi ces passionnantes rétrospectives ont-elles toujours lieu en été, époque où la majorité des fantastico-philes parisiens sont absents ? ■

THEATRE



Un « musical » fantastique à Londres :
LITTLE SHOP OF HORROR

Les comédies musicales sont denrées rares dans notre beau pays. L'amateur fervent doit donc se déplacer jusqu'à Londres pour se délecter de superbes spectacles aux multiples tableaux. Si *« West Side Story »* et *« Chantons sous la pluie »* attirent le mélomane, *« Little Shop of Horror »* fait également vibrer le fantasticophile

Il s'agit en effet d'une parodie du célèbre film de Roger Corman contant les aventures tragi-comiques d'un jeune homme complexé et d'une plante carnivore aussi envahissante qu'insatiable Le sympathique végétal (dont nous suivons l'évolution au fur et à mesure de ses repas) le se contente pas de nous montrer sa dentition impeccable il chante, et même très bien, d'une voix qui rappelle assez celle du disc-jockey Wolfman Jack Malgré une capacité de dialogue limité (« Nourrissez-moi ! »), la fleur séduit immédiatement par sa mobilité servie par d'extraordinaires qualités dans l'animation. A tout instant, elle nous fait penser aux créatures du « Muppet Show » dont elle a la texture et le charme Faire reposer un spectacle entier sur une simple marion nette était une gageure que sont parvenus à tenir les auteurs de *« Little Shop of Horror »*

Bien que les personnages vivants soient assez proches de ceux de *« Rocky Horror Show »* (on retrouve le couple de jeunes Américains niais et le rocker sadique), la pièce recèle de trouvailles réjouissantes On notera particulièrement l'entrée en scène du loubard dentiste qui cache une blouse immaculée sous sa veste de cuir noir, et la première chanson de la plante qui fait sursauter et rire à la fois

Si les comédiens ne sont pas de grands danseurs, leurs divers numéros sont empreints d'un tel enthousiasme que l'on oublie les carences de la chorégraphie pour ne plus se soucier que de l'extrême drôlerie de l'ensemble

La musique, composée de rocks entraînants, se laisse entendre avec un réel plaisir sans pour autant marquer l'esprit du spectateur · on l'oublie dès la sortie du théâtre mais elle sert de support efficace à un scénario ingénieux

La fin du spectacle réserve une surprise de taille. La plante (qui mesure bien trois mètres après avoir englouti les divers protagonistes) s'approche du public comme pour le dévorer quand des lianes géantes tombent du plafond sur nos têtes ébahies.. On comprend alors ce que pouvait donner les « gimmicks » qui accompagnaient les films de William Castle !

« Little Shop of Horror », dirigé par Howard Ashman et interprété notamment par Claire Moore, Mary James et Hardy Taub, se veut un spectacle référenciel puisqu'il fait appel au souvenir des films que nous avons aimés Il touche à la fois le fan des films des années 50 60 et l'admirateur des vieux airs de rock et constitue un divertissement fort plaisant On espère qu'après avoir traversé l'Atlantique (le show fut d'abord créé « Off Broadway »), il ne s'arrêtera pas en si bon chemin et parviendra bien vite sur nos scènes hexagonales !

Caroline Vié

ECHOS

• **L'Horreur dans le Musée,** H.-P Lovecraft (Presses Pocket) cette réédition en poche ne s'imposait nullement, sinon pour mettre cet ouvrage à la portée de toutes les bourses. En effet, en dépit du nom prestigieux porté sur la couverture, il ne s'agit que de *« re-writings »*, c'est-à-dire de textes que Lovecraft s'est simplement borné à corriger et rectifier pour gagner un peu d'argent Certains affirment qu'il aurait *entièrement* re-écrit quelques-uns de ces textes

Néanmoins, à quelques exceptions près (« La Chevelure de Meduse »), les nouvel les contenues dans ce recueil se révèlent souvent de très pâles imitations au style lourd et engourdi, au suspense désagrégé et à l'action quelque peu maladive Il reste encore suffisamment d'inédits de HPL pour confectionner un recueil respectable (et certains sont de la meilleure facture) — il est permis de se demander si les éditeurs attendent qu'ils tombent dans le domaine public pour les traduire !

• **Le Cercle de Feu**, Edmund Cooper (Opta) : la mort d'Edmund Cooper, survenue en mars 82 alors même que venait de paraître en France l'un de ses meilleurs ouvrages *(L'Etreinte de Venus)*, fut totalement — et injustement ! — éclipsée par celle de Philip Dick *Le Cercle de Feu* ne fait pas partie des chefs-d'œuvres d'Edmund Cooper (on se souviendra du *Jour des Fous*) mais il n'en reste pas moins un bon roman de par sa facture et son thème classiques — malheureusement un peu maltraité par la traduction et la typographie, véritable nid de coquilles Ecrit en1974, *Le Cercle de Feu* est une réflexion amère et désabusée sur le pouvoir et ses excès dans une Angleterre futuriste, un dictateur s'appuie sur les télépathes pour assurer son pouvoir absolu Une jeune fille (Vanessa), évadée d'une institution d'état spécialisée dans l'éducation des télépathes, et recueillie par un professeur de psychologie, sera l'instrument d'une vengeance semi-politique contre le dictateur. Une brève idylle naîtra entre Vanessa et le professeur Malheureusement les romans d'Edmund Cooper, spécialiste en romans-catastrophe, appellent souvent un final tragique et *Le Cercle de Feu* n'échappe pas à cette règle que l'auteur n'enfreint pour ainsi dire jamais !

Xavier Perret

Une étude en rouge, que réédite actuellement NEO, est le toute première des aventures de Sherlock Holmes, et sa lecture en est vraiment indispensable ! Celui que le Dr Watson appelait avec respect « le logicien le plus incisif et le policier le plus dynamique de l'Europe » apparaît ici dans toute sa splendeur et tout son mystère, fascinant immédiatement le lecteur par ses exceptionnels dons de déduction, reléguant du même coup cette sombre histoire de vengeance mormon au second plan. Avec *Une étude en rouge* naquit un mythe qui ne cessa d'inspirer romanciers et cinéastes

Elisabeth Campos

BANDES DESSINEES

L'APPEL DE L'ESPACE
Will Eisner

L'Echo des Savanes/Albin Michel

Will Eisner c'est, essentiellement, plus de 300 épisodes du Spirit parus entre 1939 et 1952 Plus de 300 aventures caractérisées par un découpage très cinématographique, à l'invention constante A tel point que le cinéma tenta à plusieurs reprises de s'emparer du Spirit. William Friedkin lui même dut y renoncer Peut-être parce que « le chemin d'Eisner », comme l'écrivait Olivier Assayas dans les Cahiers du cinéma, « s'il est parallèle à la création cinématographique, ne la croise jamais »

L'appel de l'espace est un film de SF en 128 planches, efficace, rapide, violent chargé de tendresse et de désespoir aussi Tout débute lorsque l'observatoire de radio astronomie de Mesa reçoit un message en provenance d'une des planètes de l'étoile de Bernard. A peine le message est-il décrypté que des agents soviétiques s'en emparent La C.I.A contacte un astrophysicien, Bludd, et le charge de découvrir pourquoi l'un des chercheurs de l'observatoire a été assassiné

Commencée tel un récit d'espionnage l'histoire oppose très vite les deux grandes puissances mondiales et glisse vers une science-fiction à la Silverberg. Chaque puissance n'a qu'un but être la première à envoyer un homme à la rencontre des extra-terrestres Tous les coups sont alors permis Et Bludd, l'idéaliste, est pris dans un engrenage qui va l'écraser complètement Pris entre les différentes forces qui s'opposent (le gouvernement américain et divers groupes politiques, les agents rus ses un dictateur fou qui proclame son état « colonie de l'étoile de Bernard » et Marco, un fanatique qui dirige la secte « L'Etoile du salut ») et son amour pour Nadia, l'espionne russe Bludd veut croire encore en l'Homme Mais dans l'enfer déchaîné par le message venu des étoiles il perdra toutes ses illusions

Ce court résumé ne peut donner qu'une faible idée de l'album Il faudra encore parler de Rocco, le tueur de la Mafia, du Dr Crowben et de ses expériences sur les mutations cellulaires permettant de transformer des hommes en plantes, et de tous ces personnages typiques de Will Eisner, qui traversent parfois l'album comme des météores

De chacune de ses bandes récentes Eisner fait une œuvre aussi riche que les meilleures créations littéraires, tout en sauvegardant le caractère spécifiquement BD de son travail. On trouve déjà cette richesse dans « Un bail avec Dieu » dont chaque histoire possède la densité d'une nouvelle Il ne s'agit pas, pour Eisner, de copier la littérature mais de réaliser une œuvre parfaitement originale dont la mise en page est elle-même élément de narration En ce sens « L'appel de l'espace » est une œuvre exemplaire

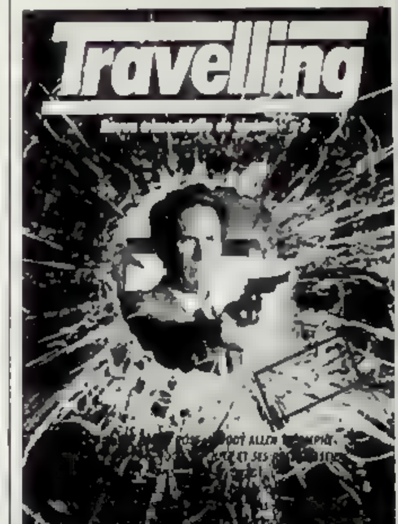
Pour ceux qui voudraient en connaître un peu plus sur cet important créateur nous conseillons « La bande dessinée selon Wil Eisner », de Catherine Yronwode, paru chez Futuropolis

Markus Leicht

PUBLICATIONS

Travelling
Trimestriel n° 3. 15 F

Encore plus beau, encore plus diversifié que les deux numéros précédents ! Nous vous l'annoncions (E.F n° 45) : *Travelling* est en passe de devenir l'une des plus passionnantes revues de cinéma françaises ! Beaucoup de sujets concernant nos lecteurs dans cette nouvelle livraison une étude sur Frankenstein au cinéma, des avants-premières fantastiques *(Philadelphia Experiment)*, un portrait de Jamie Lee Curtis, et une foule d'informations sur les films fantastiques de Cannes. Le prochain numéro paraît ces jours-ci ! à surveiller attentivement



BANDES DESSINEES

Connaissez-vous Jacques Le Gall ? Ce fut un héros éphémère de « Pilote », où il apparut dès les premiers numéros d'ailleurs — le 29 octobre 1959 ! — dessiné par Michel Tacq, sur un scénario du plus que prolifique Jean-Michel Charlier. A eux deux, ils formaient déjà un tandem pour la série populaire de la « Patrouille des Castors » dans « Spirou ». Dans « Pilote » donc, Charlier, qui allait multiplier les séries et les genres (Guy Lebleu, Tanguy, Barbe-Rouge, Blueberry...), laissa quand même un peu d'espace au suspense et au mystère, puisque chaque aventure de Le Gall, ce campeur adolescent et solitaire, entraînait le lecteur à la découverte des grands « mystères » de l'Histoire... Ainsi dans « Le lac de l'épouvante », Jacques Le Gall partait, bien malgré lui, à la recherche du fameux trésor des nazis, tandis que dans « Le secret des Templiers », ce jeune héros manquait de peu de découvrir un autre trésor tout aussi fabuleux.. Ce genre de héros ayant presque entièrement disparu de la scène BD, c'est un régal de pouvoir goûter de nouveau cette atmosphère trouble de suspense, énigme et audace que les deux auteurs distillent avec un étonnant savoir-faire. Du très grand art, que vous découvrirez dans un superbe album réunissant trois aventures de Jacques Le Gall, présenté sur grand format (25/35 cm) et au lavis (Editions Dupuis)

Si vous ignorez Le Gall, il en va tout autrement, nous le présumons, avec Jean-Claude Forest, encore que cet artiste discret de nature soit beaucoup moins populaire que son héroïne de papier, Barbarella Cette dernière a fait son temps et son géniteur a pour sa part cherché d'autres genres et formes d'expression. Forest, jadis grand illustrateur de SF (des dizaines de couvertures pour « Fiction »), est-il meilleur dessinateur qu'auteur de BD ? Forest est avant tout un narrateur qui adapte souvent ses crayons à son génie Ainsi « Enfants, c'est l'hydragon qui passe » — et dont le titre pastiche un vers célèbre de Victor Hugo — est probablement l'un des plus beaux albums de cette année (Editions Casterman) dont la lecture peut se faire sur deux plans L'histoire de Jules, ce gamin de dix ans, qui entraîne son père pour une longue pérégrination initiatique sur une péniche, est sans aucun doute une sublimation d'éléments autobiographiques. Par contre, la succession des éléments étrangers, voire loufoques, qui engendrent le mystère, et le fantastique (style réalisme magique) doit être considérée comme une touche fantaisiste et poétique de l'auteur Enfin, il y a le style plus hâché, plus sec, en contraste d'ailleurs avec les couleurs tendres et douces, qui ne manque pas de surprendre « Enfants, c'est l'hydragon qui passe » ouvre des perspectives intéressantes tant par la forme que par le contenu, mais il faut espérer maintenant que la suite nous donnera quelques explications valables à la hauteur du début de ce beau roman dessiné Que Forest soit encore et toujours un maître de la BD réjouira tous ceux qui suivent son évolution depuis l'époque où il dessinait « Charlot »

FOREST : ENFANTS C'EST L'HYDRAGON QUI PASSE



Danny De Laet

HOLLYWOOD NEWS

Le fantastique au Filmex.

● Filmex, le Festival (non compétitif) cinématographique de Los Angeles, présenta comme chaque année parmi sa nombreuse et variée sélection, différentes œuvres du fantastique et de la SF Le point culminant de cette nouvelle édition fut toutefois la première américaine de *Under the Volcano*, de John Huston, qui remporta un vif succès, après Cannes Plus intéressant pour nous fut la projection de la copie originale inédite (159 mn) de *The Happiest Millionaire*, l'une des dernières œuvres personnellement supervisées par Walt Disney. Le film avait été mutilé en 1967, et la version intégrale semblait avoir définitivement disparu Cette dernière fit donc les délices d'un nouveau public, particulièrement enthousiaste envers ce merveilleux film

Grâce aux archives de l'UCLA, de nombreux classiques furent montrés, dont *Blonde Venus, Tiger Shark* et *White Zombie* (tournés en 1932), dans d'excellentes copies

Le fantastique récent remporta un vif succès grâce à la première mondiale de *Company of the Wolves*, la nouvelle production britannique interprétée par David Warner, Angela Lansbury et Stephen Rea (cf nos précédents numéros), qui ouvrit la section anglaise du Festival en présence de la princesse Anne. La Tchécoslovaquie nous offrit le très moyen *Vampire de Ferat*, et les U S A furent bien représentés, comme il se doit, avec *Uforia*, une comédie de SF, *The Philadelphia Experiment* (une autre première mondiale), *Eyes of Fire* et *Plague Dogs* L'on vit également de nombreux courts métrages de SF, tels *The Plant, The Quest* et *Strange Tangent*

La résurrection des classiques !

● La télévision américaine est célèbre pour ses « massacres » de films sur petit écran (versions tronquées, mutilées par la pub), mais cet été, la chaîne KTLA TV, de Los Angeles, réjouit les fans des classiques de l'Universal, en présentant un festival d'une semaine entière, regroupant des œuvres telles . *Frankenstein, Dracula, La momie, L'homme Invisible, La Fiancée de Frankenstein* et *Le loup-garou*, dans des copies neuves, d'excellente qualité, et surtout, fait rarissime, intégrales ! Ce show exceptionnel fut en outre valorisé par la présence, chaque soir, d'un invité d'honneur, l'historien de cinéma Tom Hatton interviewant en direct, devant des millions de téléspectateurs, des personnalités telles Mae Clarke, Forrest Ackerman, John Carradine et Ralph Bellamy, entre autres. A la suite de cette brillante semaine, et devant le succès qu'elle remporta, les nombreuses « suites » de ces classiques furent projetées tout au long de l'été, soit plus d'une vingtaine de films au total, la plus gande joie de tous !

Le retour de l'Ackermonster !

● Lorsque « Famous Monsters of Filmland » stoppa sa publication, voici deux ans déjà, ce fut un choc pour beaucoup une page de l'histoire du fantastique était tournée. Bien que les jours glorieux des années 60 étaient passés depuis longtemps, le magazine avait toujours été acheté par les fans, ne serait-ce que parceque ceux-ci désiraient la collection complète l'enfant de FJA avait été à l'origine de toute cette vogue du fantastique, qui débuta à la fin des années 50 « Famous Monsters » n'existe plus, mais l'esprit qui lui a donné vie et l'animait s'apprête à renaître, car Forrest J Ackerman est sur le point de diriger une nouvelle publication intitulée « Forrest Ackerman's Monsterama » Cette revue fera son apparition dans les kiosques américains à la fin de cette année, et possèdera un ton beaucoup plus « adulte » que celui de « Famous Monsters », traitant davantage les sujets en profondeur, que Forrest J. Ackerman avait en fait toujours souhaité mais ne put obtenir de son précédent éditeur (suite à l'échec de « Spacemen », une revue de SF « sérieuse » de FJA qui ne dura que quelques numéros, voici vingt ans) Ceci, grâce aux éditeurs déjà responsables de magazines tels « Enterprize Incidents », « Daredevils » et « Fantasy Empire », et surtout grâce à Forrest J Akerman qui, à 68 ans, prouve qu'il n'a aucune envie de prendre sa retraite du fantastique et de la SF ! Je pense que le journal sera amené à connaître un vif succès, et qu'il constituera également une source de joie pour tous ceux d'entre nous qui ont grandi avec « Famous Monsters » et l'esprit très paticulier qui l'animait, fait d'attention et de respect envers les merveilleux techniciens, acteurs et réalisateurs du cinéma Le passé va revivre à nouveau .

Anthony Tate

Actualité musicale

INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM

(Composed and conducted by John Williams, Polydor 821 582-1 Y-1)

John Williams se fait rare sur nos écrans, fort occupé qu'il est par sa direction du Boston Pops Orchestra et quelques productions majeures qui assurent presque sa « légende », même si ce n'est pas du meilleur crû, comme l'avait démontré le décevant *Return of the Jedi*. On pouvait donc redouter que ce second volet des aventures d'Indiana Jones ne soit pas *à la hauteur*, lui non plus. Heureuse surprise : il s'avère même sans doute plus riche que le précédent à certains égards.



Débutant sur la même fausse piste que le film, le disque commence par la chanson (générique) de Cole Porter « Anything Goes », nous plongeant avec une luxuriance qui frise la parodie à plusieurs niveaux dans l'atmosphère de la grande comédie musicale de l'âge d'or hollywoodien. Mais « Fast Streets of Shanghai », avec les scènes d'action mouvementées qui marquent le point de départ véritable de ces nouvelles aventures du héros (la poursuite dans les rues de Shanghai) a tôt fait de nous ramener dans le « droit chemin ». Williams en profite pour introduire un nouveau thème, très orientalisé, qui reviendra à plusieurs reprises (thème B) et nous représenter brillamment le thème principal des *Aventuriers* (thème A) dans une spectaculaire envolée qui nous renvoie tout droit au « Night From Peru » du premier film, quand Jones s'échappait en catastrophe dans un hydravion. Mais quoi d'étonnant en cela, puisque c'est encore une fois en avion que nos héros quittent Shanghai — toujours en catastrophe ! Pas de doute : nous ne nous sommes pas trompés de film, et John Williams, misant sur le même humour que Spielberg, se conforme à sa façon au jeu de renvois — ou de glaces — qui, par-delà la diversité de l'action, pose des correspondances, sous forme de séquences-types, d'un film à l'autre (on pense un peu à la technique - celle de départ en particulier - des James Bond). « Nocturnal Activities » — qui, en dépit de son titre, ambigü comme la séquence, n'a rien de lascif ! — nous conduit directement à la scène où la très sophistiquée Willie Scott (Kate Capshaw) se trouve confrontée à tous les menus périls de la jungle nocturne : même humour « musical », grâce notamment aux pizzicati sans exclure toutefois quelques accents plus amples. « Short Round's Theme » nous apprend que le thème B était en fait celui de Short Round, le garçonnet qui va finir de compléter la folle équipe composée déjà par Indiana Jones et sa compagne « improvisée », Willie Scott : on comprend du même coup le caractère orientalisant de la mélodie ainsi que la fantaisie légère de l'orchestration, mais au passage, Williams glisse l'amorce d'une troisième thème (C), plutôt hispanisant et qui, épique à souhait, soude en quelque sorte le climat d'aventure total dans lequel va désormais baigner la suite. « Children in Chains » repose sur une reprise plus dramatique du thème C, oscillant entre certaines sonorités (au début surtout) venues tout droit de *Fury*, tandis que l'ensemble paraît assez nettement marqué, par moments, par un compositeur comme Alex North. « Slalom on Mt Humol » clôt la première face, dans un style qui rappelle les meilleurs moments des musiques d'action de Williams.

Graves et solennels — quelque peu parodiques aussi si l'on songe aux anciennes productions hollywoodiennes contant ce style d'aventures — les chœurs de « The Temple of Doom » n'en apportent pas moins, par le sérieux de l'orchestration, un poids de dramatisation efficace lors de l'impressionnante cérémonie dans le temple souterrain, en même temps que le caractère lancinant des rythmes et des voix souligne l'atmosphère fanatique de la scène. Revenant à des effets musicaux plus traditionnels comme ceux du début de « Children in Chains », « Bug Tunnel and Death Trap », en opposition légère, cette fois, avec une image qui n'exclut jamais le sourire, joue la carte de l'action tragique, avant de ramener le fringuant thème d'Indiana Jones. « Slave Children's Crusade » reprend, sur un ton éminemment épique le thème C : en rupture avec la variation tragique de « Children in Chains », c'est à présent, sur les accents d'une marche, un brillant développement qui, dans son genre, constitue l'un des meilleurs moments de l'enregistrement. Hypothèse à ne pas écarter, là encore : un discret et respectueux clin d'œil vers les « marches romaines » de Rózsa ou Newman, sinon, plus précisément encore, par les rythmes et certaines orchestrations ou reprises, vers « The Road to Masada », dans *Masada* de Goldsmith. Nouvelle musique d'action pour l'un des « clous » du film, « The Mine Car Chase » s'inscrit dans la pure tradition des compositions de Williams pour ce type de scènes — voir par exemple la vivacité musicale de la traversée du champ de météors dans *L'empire contre-attaque* — avant que « Finale and End Credits », récapitulant classiquement — mais avec quel brio, notamment pour le thème C ! — les principales mélodies du film, apporte à la partition une conclusion grandiose, tout en bouclant la boucle, puisque l'ensemble se termine par une reprise du thème d'Indiana Jones telle qu'elle apparaissait déjà dans le premier film. Peut-être une façon de nous dire que ce n'est, une nouvelle fois, qu'un au-revoir...

GREMLINS

(Jerry Goldsmith, Geffen Rec GHSP 24044 Y)

La première face, composée par trois chansons « disco », ne sera pas celle qui attirera, en dépit de ses qualités, les amateurs de ce genre d'enregistrement.

S'ouvrant sur la désormais légendaire fanfare composée jadis par Steiner pour Warner Bros, la seconde face présente quatre extraits. « The Gift », après une mélodie mélancolique, crée bientôt un sentiment de suspense à travers un crescendo : à coup sûr nous retrouvons pour l'instant le meilleur Goldsmith de partitions comme *Poltergeist*. S'atténuant à nouveau sans se départir du mystère, la musique laisse percer des sonorités étranges, avant un thème lancinant et cocasse à la fois bientôt soutenu par un nouveau crescendo (violon puis percussions), selon un rythme qui n'est pas sans rappeler le thème du dernier sketche de *Twighlight Zone*. « Gizmo », plus léger, constitue un développement plein de fraîcheur, et de plus en plus empreint d'un lyrisme mélancolique : cet extrait marque un apaisement relatif, néanmoins parsemé d'une ou deux brèves ruptures de ton, soit nettes, soit plus discrètement nichées dans une nuance de l'orchestration. « Mrs Deagle » constitue une variation dont l'étrangeté progressive s'appuie sur des sonorités artificielles proches d'effets vocaux, et qui créent, sur des demi-tons ou des glissendos, une tension quelque peu malsaine avant que la partition s'anime et s'achemine vers des déchaînements plus horrifiques, soutenues par des envolées mélodiques fort représentatives de leur auteur. Après un bref retour au thème nostalgique de « The Gift », « The Gremlin Rag » revient aux rythmes et aux sonorités de « Gizmo » pour constituer un long développement sur le thème de cet extrait.

En dépit de quelques bons passages — le meilleur restant selon nous « The Gift » — *Gremlins* nous paraît toutefois ne pas dépasser l'honnête moyenne, et, si l'on s'arrête au disque, ne laissera pas un souvenir impérissable, comme si le compositeur, à quelques rares élans près, n'avait pu donner la pleine mesure de son talent. Un enregistrement au total décevant. Goldsmith nous avait habitués à beaucoup mieux.

STAR TREK III : The Search for Spock

(James Horner, Capitol Rec SKBK 12360)

Un « Prologue » éthéré, bien dans le style de la série, et un « Main Title » introduit par de traditionnels cuivres nous conduisant à une reprise progressive de son thème pour *Star Trek II* avant de parvenir aux amples et épiques débordements — ici à peine amorcés — qui faisaient en partie le charme de cette dernière partition, permettent à James Horner de nous réintroduire dans l'atmosphère, sous le signe d'une splendeur un peu trop contenue, mais possédant, il faut l'avouer, son poids d'envoûtement.

Mais « Klingons », combinant les meilleures recettes de « Klingon Attack » dans le *Star Trek I* de Goldsmith (percussions en particulier et allure générale du thème et de sa progression) et des aspects plus propres à Horner, ne parvient guère plus à faire décoller l'enregistrement que « Stealing the Enterprise », dont la longue progression manque de nerf, puisant ses meilleures ressources dans des effets qu'on trouvait déjà, bien plus magnifiquement employés, dans *Krull* — « Destruction of the Black Fortress » notamment. Ce n'est hélas pas la seconde face qui nous réveille, en dehors de quelques brefs passages comme « Bird of Prey Decloacks » ou le « End Titles », malgré tout des plus traditionnels. Tout se passe comme si Horner, faute de trouver matière à une extension de ses inspirations premières, n'avait eu de refuge que dans une lourde intellectualisation de celle-ci.

Attirons par contre l'attention, pour finir, sur le très bon *Greystoke, The Legend of Tarzan, Lord of the Apes*, dû au trop rare John Scott *(Nimitz/The Final Countdown, Antony and Cleopatra)* encore une fois au meilleur de sa forme : un disque Warner Bros 25120-1, sur lequel nous reviendrons dans notre prochaine rubrique.

Bertrand Borie



La photo-mystère : De quel film (sorti en France) cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement votre réponse sur carte postale envoyée à « L'Ecran Fantastique », « La photo-mystère », 9 rue du Midi, 92200 Neuilly. **Solution dans notre prochain numéro.**

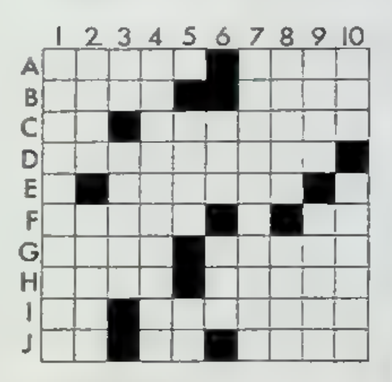
Solution de la « photo-mystère » précédente : il s'agissait du *Capitaine Nemo et la Ville sous-marine*, réalisé en 1969 par James Hill (G-B). Nous ont les premiers envoyé une réponse exacte : Michel Portier, Michel Raymond, Marc Sattori et Stéphane Thiellement.

MOTS CROISES N° 21

par Michel Giros

HORIZONTALEMENT

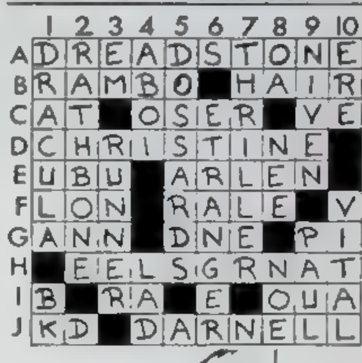
A.- Ce Vincent n'est pas un Saint dans ses films. Kong en était un
B.- Prénom de Tsuburaya, champion des Effets Spéciaux japonais. Ce que fait un homme d'action
C.- ...day ou ...morrow. Sema la terreur à sa façon et devint le sujet d'un film
D.- Grand amour du monstrueux Quasimodo
E.- Les héros en ont !
F.- Prénom de l'acteur français qui est le vilain d'*Octopussy*. Initiales de la vedette féminine de *Chantage* (Hitchcock, 1929)
G.- Tôle en désordre. Son portrait était très émouvant
H.- Rare en désordre. Prénom d'une célèbre scénariste épouse de Basil Rathbone
I.- Initiales de la vedette masculine de *Fantômas* (Feuillade, 1914). Vilaine en désordre
J.- Prénom de Fury, qui fut un Hercule de Cinecitta. Initiales réelles de Rocky. Film de David Lynch (1984)



VERTICALEMENT

1.- Forma souvent un duo inquiétant avec Sidney Greenstreet
2.- Fleuves mexicains. Nom de l'acteur suédois qui fut Fu-Manchu et Charlie Chan
3.- Réalisateur français de dessins animés (initiales inversées »). Le Comte Zaroff en avait une
4.- Servent souvent de décor aux films d'épouvante
5.- Dieu grec de l'Amour. James Bond est celui des agents secrets
6.- Début de safari. Prénom de Lansing, vedette de *Big Foot* (1971)
7.- Réalisa *La Momie*, avec Karloff en 1932
8.- Presque rigide ...ni connu
9.- Prénom de Foch, qui fut *La Fille du Loup-Garou* en 1944. Originaire des Andes
10.- Peut être bon ou mal. James Bond fréquenta ce Casino en 1967

SOLUTION DU N° 20



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	D	R	E	A	D	S	T	O	N	E
B	R	A	M	B	O		H	A	I	R
C	A	T		O	S	E	R		V	E
D	C	H	R	I	S	T	I	N	E	
E	U	B	U		A	R	L	E	N	
F	L	O	N		R	A	L	E		V
G	A	N	N		D	N	E		P	I
H		E	E	L	S	G	R	N	A	T
I	B		R	A		E		O	U	A
J	K	D		D	A	R	N	E	L	L



ACHAT

ACHETE films S-8. J.F. Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66800 Thuir

CORRESPONDANTS

CHERCHE correspondant 18/25 ans aimant le fantastique, l'horreur, l'épouvante et le surnaturel, pour échange d'idées, habitant tout autre pays que la Belgique. Michel Breysens, B.P. 9, B-623 Luttre (Belgique).

RECHERCHE

RECHERCHE « The Best of Starlog », vol. 3. Christine Saillot, 29 rue Maurice Toconet, 76310 Ste Adresse.

RECHERCHE 45 t de Bette Middler « The Rose ». Gilles Petit, Route de Savionnères, Longeville en Barrois 55000 Bar-le-Duc

RECHERCHE d'urgence l'E.F. n° 2. Monique Suba, 11 rue de Sévigné, 75004 Paris

CHERCHE renseignements sur le livre de N. Spinrad « Jack Barron » et les ouvrages et films sur la vie de la Comtesse Bathory. Danielle Laouenan, Bd Danesi, Imm. Artois, Bt Nord, 20200 Bastia

TOURNAGE

CHERCHE personne habitant en Haute-Savoie (environs d'Annecy) désirant tourner dans un film fantastique. Ecrire à Jean-Claude Thibaut, 8 bd St-Bernard de Menthon, 74000 Annecy.

VENTE

VENDS doc. archives cinéma (photos, affichettes, revues, etc.), catalogue contre 2 coupons rép. int. Recherche anciens n^os^ de l'E.F. Ph. Cambier, rue Reine Astrid, n° 16, B-6370 Mariembourg (Belgique)

VENDS magnétoscope JVC 7700 HR VHS, état neuf avec télécommande infra-rouge, ralenti, accéléré, dolby, etc. Prix : 6 500 F. Daniel Gravillon, 8 ave. Ambroise Rendre, Paris 19e. Tél. 200 64 20 (matin)

VENDS nombreux livres anticipation, fantastique, aventures. En recherche également. Ecrire à Eric Maillet, 58 rue Berlioz, 78140 Velizy

VENDS film VHS *Zombie* de Romero. Version intégrale, v.o. état neuf : 400 F. Pierre Curé. Tél. 845 47 01

14e FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE

22 novembre au 2 décembre 1984 au GRAND REX (Paris 2e)

FICHE D'INSCRIPTION

Cette fiche (réservée aux spectateurs de province) devra être lisiblement remplie et accompagnée d'un chèque de 350 F (montant de l'abonnement) établi à l'ordre du « Théâtre Le Rex ». En fonction de quoi, votre carnet d'abonnement vous sera réservé et délivré aux guichets du Grand Rex (uniquement) jusqu'au 22 novembre à 15 heures. Les bulletins non accompagnés du règlement ne seront pas pris en considération.

NOM, PRENOM :..

ADRESSE :..

....

.... **AGE :**.......................

Désire réserver : abonnement(s) au prochain Festival de Paris. Je viendrai le chercher sur place, au Rex, avant le 22 novembre 15 heures.

Date, signature :

A compléter et à retourner avec le règlement au : Cinéma Rex, 1 Bd Poissonnière, 75002 Paris.



TONNERRE DE FEU

PAR CATHY KARANI



TONNERRE DE FEU

(Blue Thunder) U.S.A. 1982. *Interprétation* : Roy Scheider, Malcolm Mc Dowell, Waren Oates, Candy Clark *Réalisation* : John Badham. *Durée* : 1 h 43 *Distribution* : GCR

SUJET : « Vétéran de la guerre du Viet-Nam, Franck Murphy est pilote de nuit sur un hélicoptère de la police fédérale, où il est considéré comme un as. Pour cette raison, il se verra confier le « Blue Thunder », un nouvel engin révolutionnaire que le gouvernement et la police entendent tester enfin qu'il soit paré pour assurer la surveillance aérienne des J.O. de 1984 à Los Angeles. Ce sont du moins les raisons officiellement données à Murphy, qui ne tardera pas à découvrir qu'elles masquent en fait de sinistres perspectives... »

CRITIQUE : Voilà une sortie vidéo, qui ne manquera pas de réjouir outre les amateurs de science-fiction tous les fervents du 7e art et du cinéma-spectacle en particulier, avec lequel *Blue Thunder* renoue d'admirable manière, combinant la S.F., l'aventure et l'intrigue policière. A l'exemple de *Firefox* (auquel il est indéniablement supérieur en tous points !) *Tonnerre de feu* a pour vedette un immense rapace de métal et de verre, redoutable et meurtrier espion auprès duquel James Bond et sa panoplie de délirants gadgets font pâle figure ! En effet, le Blue Thunder est un engin doté d'un matériel d'une extrême sophistication (caméra infra-rouge pourvue d'un zoom, projecteur laser, équipement silencieux, détecteur de chaleur humaine, et surtout une redoutable puissance de feu dont le tir est télécommandé par le casque du pilote) mettant au service de son possesseur l'infernale capacité meurtrière d'une petite armée. Aux commandes de cette forteresse volante, et afin de lui conférer une absolue crédibilité, il fallait un comédien dont la présence physique ne soit pas amoindrie par cette imposante carcasse d'acier, avec laquelle il devait faire corps sans être « écrasé ». Une délicate posture, où Roy Scheider, fin, subtil et vibrant d'un talent qui n'est plus à prouver, évolue avec une superbe aisance. Grâce à sa composition nuancée, le personnage de Murphy s'étoffe d'une portée humaine (les tourments de ses souvenirs de guerre, ceux qu'il éprouve à concilier sa vie personnelle, sa manie de se chronométrer pour maîtriser son psychisme) qui ne rend que davantage passionnante la combinaison de l'homme et de la machine face à l'adversaire.

Roy Scheider

Véritable traquenard à grande échelle au sein duquel Murphy ne devait être qu'un pion, la machination, mise à jour, amorce la seconde et époustouflante partie du film, menée à un rythme infernal laissant le spectateur haletant au fil de spectaculaires poursuites (en voitures) et d'hallucinantes cascades (en hélicoptère) dues à des pilotes professionnels. Car s'il effleure les problèmes du pouvoir militaire et de la dictature politique, *Blue Thunder* n'en use qu'à titre d'éléments propices à étayer l'action, force motrice du film. A l'instar de *Firefox*, *Tonnerre de feu* ne se veut porteur d'aucun message, si ce n'est celui de satisfaire le plaisir du spectateur, à travers un pur spectacle où aventure et action se conjuguent admirablement sous la férule du dynamique John Badham. Au delà des multiples atouts que comporte le film, son véritable attrait réside dans la mise en scène de ce dernier : nerveuse, inventive et puissante dans son « réalisme », faisant du ciel de Los Angeles un incroyable champ de bataille où le « bon affronte les méchants », seul contre tous.

Un spectacle absolu, dont on ne détache son regard qu'après une heure quarante cinq, pour tendre l'oreille vers l'irrésistible musique d'Arthur B. Rubinstein, scandant le générique final.

Format scope conservé pour une excellente copie.

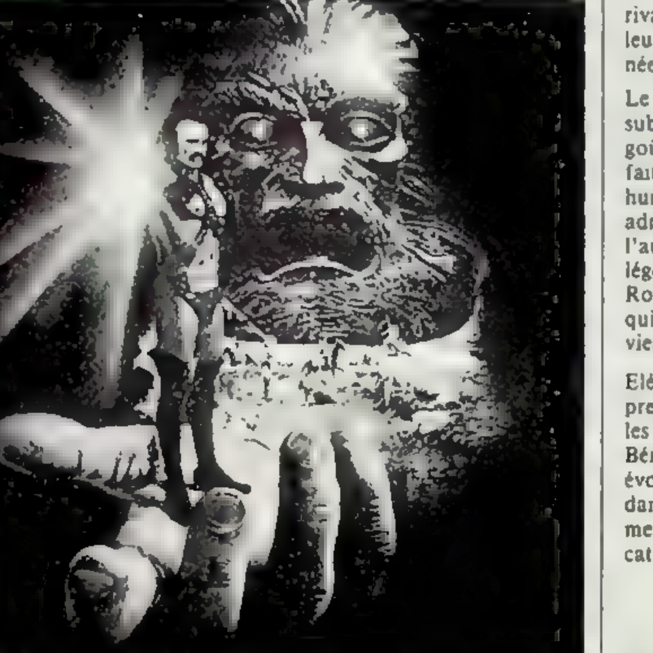

First Interstate
02
DIVISION
POLICE
02

ZARDOZ

G.-B., 1973. ***Interprétation :*** *Sean Connery, Charlotte Rampling, Sara Kestelman.* ***Réalisation :*** *John Boorman.* ***Durée :*** *1 h 46.* ***Distribution :*** *CBS Fox.*

SUJET : « A l'aube du 23e siècle, la race humaine s'est divisée en deux groupes : les Immortels, dotés des suprêmes pouvoirs régis par un ordinateur et les autres, sauvages et primitifs soumis à Zardoz, dieu de haine et de violence auquel les Immortels les ont asservis pour se préserver. Une organisation dont les bases vont s'effondrer lorsque Zed s'infiltrera chez les Immortels pour découvrir leurs secrets... »

CRITIQUE : Dix ans après sa sortie, *Zardoz* révèle les traces d'un profond vieillissement contribuant à mettre en exergue ses nombreux défauts. Le plus flagrant d'entre eux tenant sûrement à l'ambition démesurée que Boorman a manifesté à travers ce sujet aux résonances métaphysiques qu'il n'est visiblement pas parvenu à maîtriser. Scénariste et réalisateur de cette fable aux accents moralistes et accusateurs, il a présumé de ses aptitudes, se dispersant vainement à vouloir trop en faire et en dire. Il en résulte un cacophonie d'images et d'idées propagées sur un ton pesant, emprisonnant le spectateur dans un mur d'ennui aussi infranchissable que le Vortex. Ainsi, malgré d'intéressantes idées (Zardoz, le Vortex, les pouvoirs des Immortels et leurs manifestations,le cristal et le duel final) et l'interprétation solide et convaincante de Sean Connery, *Zardoz*, pêchant par excès, ne parvient guère à nous impliquer dans cette subtile réflexion à laquelle il se proposait de nous convier. Copie et duplication excellentes.





OCTOPUSSY

U.S.A., 1983: ***Interprétation :*** *Roger Moore, Maud Adams, Louis Jourdan.* ***Réalisation :*** *John Glen.* ***Durée :*** *2 h.* ***Distribution :*** *Warner.*

SUJET : « Les services secrets de sa Majesté et ceux du KGB se retrouvent une nouvelle fois aux prises, tandis que 007 se voit confier la lourde tâche de sauver l'univers des griffes meurtrières d'un général russe qui s'est mis en tête de le réduire en poussière afin d'assouvir ses délirants desseins !... »

CRITIQUE : Pour ce treizième retour sur nos écrans du héros de Ian Fleming le ton était à la compétition, puisque les deux comédiens élus à ce rôle, dont son « créateur » (Sean Connery), rivalisèrent de charme et d'audace pour séduire leur public à travers deux productions simultanées !

Le temps ayant fait son œuvre, il fallait que 007 subisse un petit « lifting » afin d'être remis au goût du jour, ce que Connery et Moore ont parfaitement admis, l'un en se moquant avec humour de son personnage (ce qu'il reussit admirablement avec *Jamais, plus jamais)* et l'autre en accentuant encore la désinvolture et la légèreté qu'il y avait déjà apporté auparavant. Si Roger Moore n'exercera jamais cette fascination qui exalta les fans de son prédécesseur, il parvient cependant à être fort convaincant.

Elégant et narquois, il sait également faire preuve d'une énergie et d'un tonus efficaces dans les multiples scènes d'action parsemant le film. Bénéficiant de somptueux décors naturels où évoluent des James Bond girls aussi belles que dangereuses, *Octopussy* nous entraîne dans une merveilleuses aventure exotique... Copie et duplication excellentes.

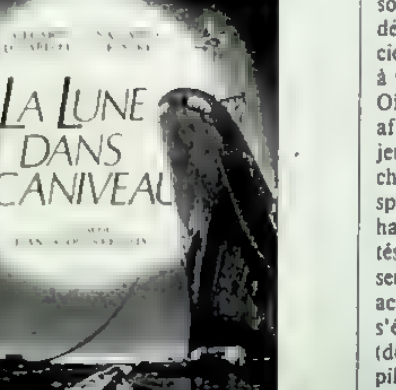
LA LUNE DANS LE CANIVEAU

France/Italie, 1983. ***Interprétation :*** *Gérard Depardieu, Nastassja Kinski, Vittorio Mezzogiorno.* ***Réalisation :*** *Jean-Jacques Beineix.* ***Durée :*** *2 h 17.* ***Distribution :*** *GCR*

SUJET : « Dans un port égaré aux frontières du temps se juxtaposent deux univers, la Ville Haute et la Ville Basse, dont les personnages en proie aux affres de leur destinée se croisent, s'aiment et se déchirent... »

CRITIQUE : Après la superbe ébauche que Beineix avait esquissée avec *Diva*, qu'il consacra à la musique, le jeune réalisateur récidiva avec ce fascinant opéra cinématographique qu'est *La lune dans le caniveau.* Inspiré d'un roman de David Goodis, dont il recèle l'inquiétante noirceur, *La lune dans le caniveau* est un film d'atmosphère, dont le parti-pris esthétique l'apparente à une peinture surréaliste, qui, par une combinaison de couleurs et de plans, devient le révélateur des sentiments et des tourments de ses protagonistes. L'extraordinaire performance des comédiens (Depardieu ne fut jamais autant présent à l'image, ni Nastassja Kinski aussi belle) s'estompe au bénéfice des périphéties d'un destin tragique dont ils ne sont que les instruments. Opposition de mondes (la richesse, et la misère ici transfigurée), de personnages (les « purs » et leurs antagonistes) et de quêtes (vers les sommets ou la boue) sont ici les éléments-clef de cet univers auquel les images insolites confèrent une dimension totalement fantastique. Les contrastes profonds des décors (naturels/maquettes) et des couleurs faisant figure de symbole où dominent les rouges (sang-vie-mort-féminité) et les blancs (rêve-pureté-virginité) renforcent cet aspect onirique auquel une technique admirablement maîtrisée (on ne peut manquer d'évoquer Fellini et Argento !) apporte une étonnante poésie, distillée par la merveilleuse partition musicale de Gabriel Yared

On pourra cependant regretter le cadre étroit et limitatif du petit écran pour une œuvre aussi envoûtante... Copie et duplication bonnes.





DEUX HOMMES EN FUITE

(Figures in a Landscape) Grande-Bretagne, 1972. ***Interprétation :*** *Robert Shaw, Malcolm McDowell.* ***Réalisation :*** *Joseph Losey.* ***Durée :*** *1 h 46.* ***Distribution :*** *CBS Fox.*

SUJET : « Quelque part à travers six cents kilomètres de désert aride, deux individus totalement différents, liés par un même sort, fuient vers la liberté, située au sommet d'un pic neigeux. A leurs trousses, des hommes, mais surtout un hélicoptère, aveugle et impitoyable... »

CRITIQUE : Venu du théâtre, où il fit ses premières armes de réalisateur, Losey en a gardé une fascination des personnages dont il sonde la psychologie avec un talent et un sens de l'observation qui n'appartiennent qu'à lui, sans que cela ne se fasse jamais au détriment de l'image. Grâce à cette combinaison dotée du plus juste équilibre, Losey, aidé de trois directeurs de la photographie, est parvenu à une totale réussite où une passionnante étude de caractères se conjugue admirablement à l'ampleur du décor naturel dans lequel elle se situe.

Réalisé d'après l'insolite scénario conçu par le formidable comédien qu'était le regretté Robert Shaw (illustrant une fois encore ici ses étonnantes capacités), *Figures in a Lanscape* est un film étrange et dépouillé, où la caméra, maniée de main de maître, promène son regard chargé d'un lourd malaise sur trois points : les fugitifs, l'hélicoptère et le paysage. Une jonction qui se fait spontanément, sans motivations évidentes et sans aboutissement flagrant. Abstraction est faite du sujet au bénéfice de l'action s'instaurant dès les premières scènes par le début d'une fuite qui ne trouvera son terme (inexplicable) qu'avec l'ultime image. Surgis du néant, fuyant une prison inconnue, les deux hommes courent dans le désespoir, la rage, la douleur et la folie vers des cieux lointains sur lesquels un hélicoptère, pareil à un rapace métallique, jette une ombre de mort. Oiseau de mauvais augure, rôdant tel un vautour affamé, cette inquiétante silhouette engage un jeu mortel, traquant des proies qui deviendront chasseurs à leur tour. Au fil des péripéties, le spectateur se sent gagner par cette folie qui vient hanter les deux hommes, inlassablement persécutés. Magistralement photographié, le paysage semble animé d'une vie propre, renforcée par les accents lancinants d'une musique sourde qui ne s'éteint qu'avec l'apparition de l'hélicoptère (dont il faut saluer l'extraordinaire dextérité du pilote). *Deux hommes en fuite* s'affirme comme une superbe leçon cinématographique. A découvrir absolument ! Copie et duplication excellen-

LE CIEL PEUT ATTENDRE

(Heaven Can Wait) U.S.A., 1978. ***Interprétation :*** *Warren Beatty, Julie Christie, James Mason.* ***Réalisation :*** *Warren Beatty, Buck Henry.* ***Durée :*** *1 h 40.* ***Distribution :*** *CIC.*

SUJET : « Joe Pendleton, jeune et dynamique « arrière » dans l'une des meilleures équipes de football américain, est sur le point de jouer un match important. C'est alors qu'un accident survient et qu'il se retrouve en transit pour les cieux où le responsable, consterné, découvre qu'il y a été emporté, par mégarde ! Son corps ayant été incinéré, il ne reste plus à Joe qu'à trouver une nouvelle apparence... »

CRITIQUE : L'œil attendrissant, le sourire désarmant, le geste charmeur et la démarche athlétique, ainsi apparaît Warren Beatty, débordant de vitalité, d'énergie et d'humour à l'image-même de ce film dont il est le producteur, principal interprète, co-auteur et co-réalisateur ! Une performance allègrement assumée et se traduisant par l'ineffable plaisir savouré à la vision de ce *Ciel peut attendre,* recelant un climat où le romantisme ne tombe jamais dans la mièvrerie, et dans lequel une allègre fraîcheur décuple notre faculté de rêver. Malgré son ton enjoué et le pittoresque de ses situations (les changements d'attitudes des personnages dont l'identité est usurpée, la réaction des proches, le monologue dans le placard ou avec un invisible interlocuteur), *Heaven Can Wait* n'en possède pas moins une amère saveur dont la mélancolie imprègne de nombreuses images où apparaît ce héros voué par une tragique erreur à vivre par corps interposés jusqu'à l'oubli même de sa propre apparence et de sa personnalité.

Outre un remarquable casting où se distingue Warren Beatty et Jack Warden, dans le rôle de son entraîneur, *Heaven Can Wait* bénéficie d'une superbe photographie qui ne confère que davantage de poésie à cette merveilleuse comédie fantastique. Copie et duplication excellentes.





JE SUIS VIVANT

(La Corta Notte Delle Bambole Di Vetro) Allemagne/Italie/Yougoslavie, 1971. ***Interprétation :*** *Jean Sorel, Ingrid Thulin, Barbara Bach.* ***Réalisation :*** *Aldo Lado.* ***Durée :*** *1 h 31.* ***Distribution :*** *VIP.*

SUJET : « Trouvé mort dans un square, un jeune journaliste américain est conduit à l'hôpital, puis dirigé vers la morgue. Ainsi commence l'histoire de cet homme, plongé en fait dans un profond état cataleptique, lui permettant de percevoir son environnement sans pouvoir communiquer. Pour échapper à l'horreur de cette situation, il va se remémorer les circonstances l'ayant conduit à cette « mort »... »

CRITIQUE : Un bien étrange film, qui, s'il ne se distingue pas de manière particulière quant à ses qualités artistiques, mérite d'être découvert pour le climat d'oppression et d'irréalité dans lequel il baigne et entraîne le spectateur. Conjuguant plusieurs thèmes (la mort et ses secrets, l'enquête policière, et le vampirisme), *Je suis vivant* nous convie lentement sur les traces d'une mémoire vivante appartenant déjà partiellement à un mort ! Au long de son déroulement, le suspense grandit, laissant filtrer différentes hypothèses quant à son dénouement, qui demeurera partiellement dans l'ombre. Au terme de ce fantastique voyage, les dernières minutes (fort inattendues) se révèleront insoutenables, et cette ultime vision suffit à justifier ce film où un Jean Sorel particulièrement convaincant est confronté à une Ingrid Thulin toujours aussi fascinante... Copie moyenne.

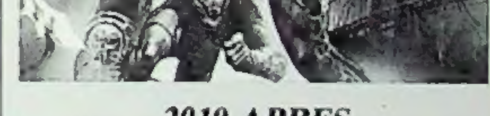
LE COLOSSE DE HONG KONG

(The Mighty Peking Man) Hong Kong, 1977. ***Interprétation :*** *Evelyne Kraft.* ***Réalisation :*** *Vee King Shaw.* ***Durée :*** *1 h 30.* ***Distribution :*** *US Vidéo. Inédit.*

SUJET : « Elevée dans la jungle sous la férule d'un gigantesque gorille, Samantha va découvrir l'amour sous les traits d'un jeune aventurier venu à la recherche de l'animal. Ils repartiront ensemble vers la civilisation, où Samantha et son « protecteur » découvriront les tourments d'une autre « jungle »... »

CRITIQUE : Changement d'origine (il vit aux Indes) et de nationalité pour cet attachant descendant de King Kong, dont il possède les multiples caractéristiques, se manifestant à travers cette sympathique et efficace production des Shaw Brothers. Si la trame du présent récit s'inspire directement de celle son illustre prédécesseur cinématographique (identique désarroi de l'animal soustrait à son environnement naturel pour être exhibé dans les foires où il consent à paraître afin de ne pas perdre sa Belle, amoureuse d'un rival), ce *Colosse de Hong Kong* ajoute à son actif la présence (superbe de beauté et d'innocence) d'une Tarzan femelle à laquelle nul spectateur ne saurait résister ! Une originale combinaison, qui durant la partie première du film (se déroulant dans la jungle indienne) nous vaut quelques situations cocasses (le comportement sauvage de la jeune fille, l'ahurissement de son compagnon) ou véritablement spectaculaires (le monstre ravageant un village, l'attaque d'un troupeau d'éléphants, les jeux de Samantha avec un léopard), réhaussées par de superbes effets-spéciaux. L'idylle du jeune couple ou quelques brefs flash-back ne nuisent en rien au rythme du film, s'achevant (comme il se doit) tragiquement, après un étonnant combat final. Copie et duplication bonnes.





2019 APRES LA CHUTE DE NEW YORK

(Dopo la Caputa di New York) France/Italie, 1983. ***Interprétation :*** *Michael Sopkiw, Valentine Monnier, Anna Kanakis, George Eastman.* ***Réalisation :*** *Martin Doemman.* ***Durée :*** *1 h 32.* ***Distribution :*** *UGC.*

SUJET : « Après la troisième guerre mondiale, New York est devenue un ghetto où subsistent quelques hordes de survivants traqués par les soldats de l'Union qui s'adonnent à des expériences génétiques. Une seule femme féconde vit encore, que les membres de l'ancien gouvernement, réfugiés en Alaska, vont tenter de retrouver afin de sauver la race humaine... »

CRITIQUE : Enième sous-produit italien inspiré des super-productions américaines *(Escape from New York,* dans le cas présent) *2019* se révèle cependant plus distrayant que ses congénères, dont il est détache sensiblement grâce à son sujet (la stérilité sur notre planète) et à son action menée tambour battant. Le film nous introduit dans l'univers sordide et terrifiant d'une cité vouée à la violence (les soldats évoquant une armée SS pillent, brûlent, égorgent sans répit) et à l'horreur (les rescapés affichant des visages horriblement mutilés par la radio-activité), sur lesquelles il s'arrête à maintes reprises (cf. les souterrains où se terrent des êtres marginaux — hommes-singes, colonie de nains — prêts à tout pour sauvegarder leur existence). Jouant totalement la carte de l'action, *2019* n'approfondit guère, hélas, son sujet initial (stérilité) qui aurait pu déboucher sur de multiples perspectives, laissées en l'occurrence à notre imagination.

Un spectacle dynamique, et parfois horrible se laissant voir avec un agrément certain. Copie et duplication excellentes.



COLLECTION « L'ECRAN FANTASTIQUE » : LA MAGIE DU CINEMA !

1 **Frankenstein**, les 5e et 6e Festivals de Paris (dossiers), Christopher Lee. Edouard Molinaro (interviews).

3 Les Effets Spéciaux de **Star Wars**, **L'invasion des Profanateurs de Sépulture**, Erle C. Kenton, Sabu (dossiers), Gary Kurtz, Miklos Rosza (interviews).

5 Le 7e Festival de Paris, R. L. Stevenson, Edward L. Cahn, L'Exotisme dans le Cinéma (dossiers), Steven Spielberg et **Rencontres du 3e Type**, Georges Auric (interviews).

6 **Jaws 2, King Kong** et Willis O'Brien, Dwight Frye (dossiers), Jeannot Szwarc, Paul Bartel, David Brown (interviews).

7 Lon Chaney Jr, Conrad Veidt (dossiers) Brian de Palma, Dan O'Bannon, (interviews).

8 **Star Trek TV, Star Crash**, Lionel Atwill (dossiers), Luigi Cozzi, Freddy Unger (interviews).

9 Le 8e Festival de Paris, **Jules Verne** (dossiers), Werner Herzog, Juan-Lopez Moctezuma (interviews).

10 Moonraker, **La fiancée de Frankenstein**, **L'homme invisible**, Les Mille et Une Nuits (dossiers), Ralph Bakshi, Lewis Gilbert, Albert Broccoli, John Barry (interviews).

11 **Le Magicien** d'Oz, Georges Franju, Rod Serling et **La Quatrième Dimension** (dossiers), Ridley Scott, Richard Matheson, Georges Franju, Edith Scob, Jacques Champreux (interviews).

12 **Le 9e Festival de Paris (dossier), Ray Harryhausen**, Nigel Kneale, Piers Haggard, Paul Naschy, Kevin Francis, Simon McCorkindale (interviews).

13 **L'Empire Contre-Attaque, Star Trek. Le film** Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Alder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).

14 **Le Trou Noir, Maniac et Mother's Day**, Le Tour du Monde du Fantastique (dossiers), Nicolas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).

15 **Superman II, Flash Gordon, The Monster Club** (dossiers), Alexandro Jodorowsky, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).

16 Le 10e Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de **L'Empire Contre-Attaque, La malédiction finale** (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler (interviews).

17 **New York 1997, Le Choc des Titans**, Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russell, Debra Hill (interviews).

18 **Le Voleur de Bagdad, Douglas Trumbull** (dossiers), Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowszyk, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).

19 **Peter Cushing**, Cannes 81 (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).

20 Outland, **Excalibur, Hurlements, The Last Horror Film** (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).

21 Les Loups-Garous, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (1), **Au-delà du Réel** (1) (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ashton, Jean Marais (interviews).

22 Le 11e Festival de Paris, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (2), **Au-delà du Réel** (2), (dossiers), **Vincent Price** (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).

23 **Conan, Mad Max 2, Wolfen, Doctor Who** (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, **Vincent Price** (2) (interviews).

24 **Wes Craven**, Les Maquilleurs d'Hollywood, **Doctor Who** (2), (dossiers), Moebius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).

25 Cannes 82, **Creepshow, Evil Dead**, Tom Bu rman (dossiers), Stephen King, George Romero, Sam Raimi, Don Coscarelli, Lindsay Anderson (interviews).

26 **Blade Runner, Cat People, Halloween 3** (dossiers), Ridley Scott, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).

27 **Star Trek 2, Le Dragon du Lac de Feu** (dossiers), Nicholas Meyer, Hal Warwood, William Shatner, Leonard Nimoy (interviews).

28 Poltergeist, **The Thing** (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughin (interviews).

29 **E.T., The Thing** (2), **Tron** (1), (dossiers) David Warner, Donald Kirshner, Roy Arbogast, Kurt Russell, (interviews).

30 Le 12e Festival de Paris, **Tron** (2) (dossiers), Sam Raimi, Larry Cohen, Denis Heroux, Harrison Ellenshaw, Don Bluth, Allan Holtzman (interviews).

31 Les Zombies au cinéma, **Meurtres en 3-D** (dossiers), Damiano Damiani, Martin Jay Sadoff (interviews).

32 The Dark Crystal, L'Emprise (dossiers), Jim Henson, Gary Kurtz, Frank Oz, Frank DeFelitta (interviews).

33 Special science-fiction (dossier), John Badham, John Dykstra, Tom Savini (interviews). **La Genèse de la guerre des Etoiles.**

34 Psychose 2, **La** lune dans le caniveau, (dossiers) Tommy Lee Wallace, Catherine Deneuve, Jean-Jacques Beineix (interviews).

35 Cannes 83, Vidéodrome, les Dents de la mer 3-D, le Sens de la vie (dossiers) John Badham, David Cronenberg, Monty Python (interviews).

36 Les prédateurs, Tonnerre de feu, Cannes 83, Lon Chaney Sr (dossiers) Tony Scott, Tony Perkins, Richard Franklin, Roy Scheider, Malcolm McDowell, (interviews).

37 Superman 3, Krull, Lon Chaney Sr (dossiers) C.3PO, Desmond Lewellyn (interviews).

38 Spécial : **Le retour du Jedi !**

39 Dead Zone, X-Tro, House of Long Shadows (dossiers), Richard Matheson, Robert Bloch, Stephen King (interviews).

40 WarGames, Dune (dossiers), Dario Argento, John Badham, Walter Parkes (interviews).

41 Le 13e Festival de Paris, **La 4e dimension, Michael Jackson's Thriller** (dossiers), Joe Dante, Douglas Hickox, Oldrich Lipsky (interviews).

42 Spécial 100 pages sur le nouveau cinéma américain : **La foire des ténèbres, Brainstorm, La 4e dimension, Stange Invaders** (dossiers), Douglas Trumbull, Ray Bradbury, Jack Clayton, Jason Robards, Craig Reardon (interviews).

43 Johnny Weissmuller (dossier filmographique), **La foire des ténèbres** (les effets spéciaux), **Dead Zone, L'ascenseur** (entretien avec le réalisateur).

44 Les effets spéciaux de **L'étoffe des héros** (dossier complet) **The Wiz, Vidéodrome.** Entretiens avec : Candy Clarke, Lucio Fulci, Robert Powell.

45 **Conan 2, La forteresse noire**, le studio Millenium (effets spéciaux), Mutant, **The Philadelphia Experiment, John Carradine** (dossier filmographique). Entretiens avec : Philip Kauffman, Roger Corman, John Carradine, Enki Bilal.

46 **La forêt émeraude, Indiana Jones et le Temple Maudit, Star Trek III**, Starman, Troll, Zotz ! Entretiens avec : John Boorman, Bruce Kimmel. **John Carradine** (dossier).

47 **Spécial Cannes 84. Le Bounty à l'écran.** Les enfants d'une autre dimension. **Métropolis 84.** Entretiens avec : Christopher Reeves, Christopher Lee, Roger Donaldson, Anthony Hopkins, Giogio Moroder.

Les Tables des Matières de l'Ecran Fantastique figurent dans nos numéros 12, 28, 33 et 42.

Nos 2 et 4 épuisés.

Toutes commandes : Media Presse Edition — 92, Champs-Elysées 75008 PARIS
Anciens numéros : 1 à 21 : 17 F l'exemplaire — 22 et suivants : 20 F — Frais de port (l'exemplaire) : France : 2,30 F. Europe : 4,50 F.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser avec le règlement correspondant à :
MEDIA PRESSE EDITION
92, Champs-Elysées, 75008 PARIS - Tél. : 562.03.95

Nom de l'abonné(e) : ....

Adresse : ....

Code Postal .... *Ville* ....

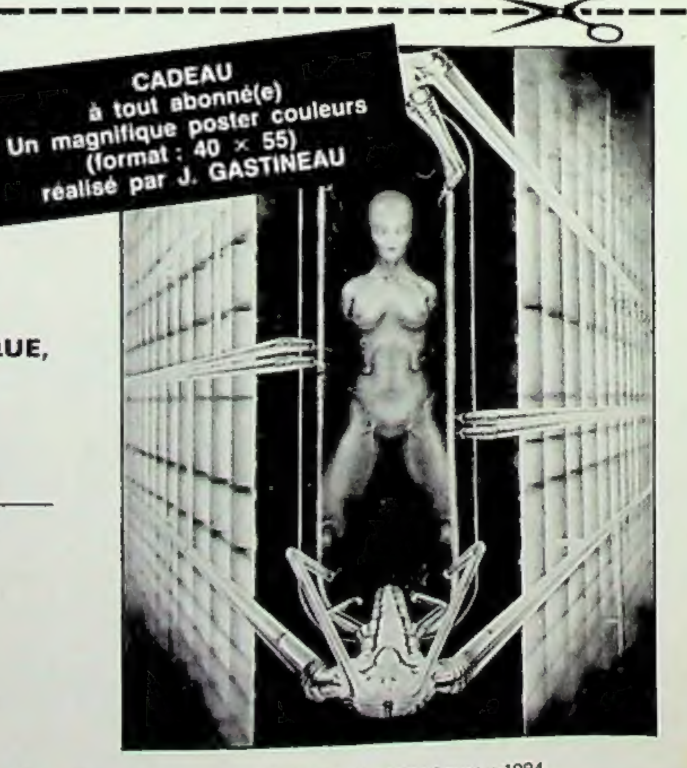
Je souscris ce jour un abonnement à **L'ECRAN FANTASTIQUE,** à compter du prochain numéro.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de « Media Presse Edition »

Abonnement : France Métropolitaine : 11 : n° : 180 F
Europe : 210 F. Autres pays (par avion) : nous consulter

Anciens numéros : N° 1 à 21 (N° 2 et 4 épuisés) : 17 F l'exemplaire
N° 22 et suivants : 20 F l'exemplaire.
Frais de port France : 2,30 F par exemplaire.
Europe : 4,50 F par exemplaire.
Autres pays (par avion) : nous consulter.
Pour toute demande de renseignements, joindre une enveloppe timbrée.

CADEAU
à tout abonné(e)
Un magnifique poster couleurs
(format : 40 × 55)
réalisé par J. GASTINEAU



Diffusion : NMPP. Composition : Cadet Photocomposition. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Dépôt légal 3e trimestre 1984.

L'ECRAN

FANTASTIQUE

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

ENFIN
DUNE

ORWELL
A L'ECRAN
1984

FRACASSANT
INDIANA JONES

DESTRUCTEUR
CONAN 2